

maya



de l'aube
au crépuscule

Collections
nationales
du Guatemala



musée du quai Branly

SOMOGY
ÉDITIONS
D'ART



maya de l'aube au crépuscule Collections nationales du Guatemala

★ musée du **quai Branly**

Stéphane Martin

président

Karim Mouttalib

directeur général délégué

Jérôme Bastianelli

directeur général délégué adjoint

Yves Le Fur

directeur du département du Patrimoine et des Collections

Anne-Christine Taylor

directeur du département de la Recherche et de l'Enseignement

Dominique Arrighi

directeur comptable

Martine Aublet †

directeur, conseiller du président pour le mécénat

Fabrice Casadebaig

directeur des Publics

Hélène Fulgence

directeur du Développement culturel

Claire Hébert

directeur de l'Administration et des Ressources humaines

Catherine Menezo-Mereur

directeur en charge du Contrôle de gestion

Nathalie Mercier

directeur de la Communication

François Stahl

directeur des Moyens techniques et de la Sécurité

en couverture

MOSAÏQUE DE COQUILLAGES

Topoxte, Basses Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

(voir page 167)

en fond de couverture

PANNEAU I DE LA AMELIA

La Amelia, Basses Terres, Guatemala

Classique terminal (810 apr. J.-C.)

(voir page 157)

maya

de l'aube
au crépuscule

Collections nationales
du Guatemala



musée du quai Branly

SOMOGY
EDITIONS
D'ART

Cet ouvrage est publié
à l'occasion de l'exposition
Maya, de l'aube au crépuscule
Collections nationales du Guatemala
présentée en mezzanine est
du musée du quai Branly
du 21 juin au 2 octobre 2011

*L'exposition est placée
sous le haut patronage de*
Monsieur Nicolas Sarkozy,
Président de la République,
et de
Monsieur Álvaro Colom Caballeros,
Président de la République du Guatemala

COMMISSARIAT

Juan Carlos Meléndez Mollinedo,
*directeur du Museo Nacional de Arqueología y Etnología,
Guatemala*

assisté de

Chloé Andrieu, *Proyecto Arqueológico Naachtun-Proyecto
Arqueológico Cancuen, Guatemala*
Daniel Eduardo Aquino, *Universidad de Barcelona, Espagne*
Jenny Guerra Ruiz, *Museo Nacional de Arqueología y Etnología,
Guatemala*
Elisa Mencos, *Departamento de Monumentos Prehispánicos
y Coloniales, Guatemala*
et Edgar Suyuc-Ley, *Proyecto SAHI-Uaxactún, Guatemala.*

CONSEILLERS SCIENTIFIQUES

Richard D. Hansen,
*archéologue et président de la Foundation for Anthropological
Research and Environmental Studies (FARES)*
Dominique Michelet,
*laboratoire Archéologie des Amériques,
CNRS-université de Paris 1 Panthéon Sorbonne*
Fabienne de Pierrebourg,
responsable de collections Amériques au musée du quai Branly

scénographie

Agence Pylône Architectes - Jean-Paul Boulanger

conception graphique

Christophe Billoret

conception lumière

Orphée lumière - Alain Chevalier

PRODUCTION - DIRECTION
DU DÉVELOPPEMENT CULTUREL -
MUSÉE DU QUAI BRANLY

Hélène Fulgence, *directeur*
Delphine Davenier,
Fanny Delamare Deboutteville,
Guillaume Fontaine,
Marc Henry,
Corinne Pignon,
Jorge Vasquez

L'exposition a été réalisée en collaboration avec
le Ministerio de Cultura y Deportes de Guatemala



grâce aux prêts exceptionnels de :

Museo Nacional de Arqueología y Etnología, Guatemala
Fundación Ruta Maya, Guatemala
Collection Fernando Paiz, Guatemala



La reproduction du bas-relief de l'acropole centrale d'El Mirador a été
réalisée par la FARES

et grâce au mécénat de



Le commissaire de l'exposition tient à remercier,

outre Dominique Michelet, l'éditeur scientifique du catalogue, Fanny Delamare Deboutteville, service des expositions et Christine Maine, service des éditions de la direction du développement culturel du musée du quai Branly,

M. Héctor L. Escobedo,
ministre de la Culture et des Sports du Guatemala,
M. Jerónimo Lancerio,
ministre de la Culture et des Sports du Guatemala (2008-2010),
M. Juan Carlos Pérez,
vice-ministre du Patrimoine culturel et naturel du Guatemala,
M. Erick Ponciano,
directeur général du Patrimoine culturel et naturel du Guatemala,
M. Guillermo Díaz Romeu,
directeur général du Patrimoine culturel et naturel du Guatemala (2008-2010)
M. Atenógenes Dubón,
directeur du service juridique du ministère de la Culture et des Sports du Guatemala,
M. Fernando Paniagua,
chef du service de l'Inventaire des biens culturels du Guatemala,
M. Fernando Paiz Andrade,
président de la Fundación Ruta Maya (ONG),
Mme Maria Elena de Arce,
directrice du musée Carlos F. Novella
Mme Jenny Guerra,
archéologue au Museo Nacional de Arqueología y Etnología, Guatemala,
M. Dennis Paz,
restaurateur Museo Nacional de Arqueología y Etnología, Guatemala,
S. E. Mme Michèle Ramis-Plum,
ambassadeur de France au Guatemala (2008-2010),
S. E. M. Philippe Bastellica,
ambassadeur de France au Guatemala,
S. E. Mme Anaisabel Prera,
ambassadeur de la république du Guatemala en France,
M. Ricky López Bruni,
photographe,
Mme Sofia Paredes,
directeur technique de la Fundación Ruta Maya (ONG),
Mme Elisa Mencos,
du Département des monuments préhispaniques et coloniaux du Guatemala
Mme Chloé Andrieu,
membre des projets archéologiques Naachtun et Cancuén
M. Daniel Eduardo Aquino,
de la Universidad de Barcelona,
M. Edgar Suyuc-Ley,
codirecteur du projet archéologique SAHI-Uaxactún
M. Carlos Morales,
codirecteur du projet archéologique Naachtun
M. Sébastien Perrot-Minnot,
de l'Alliance française au Guatemala
Mme Christa Schieber de Lavarreda,
membre du projet archéologique Tak'alik Ab'aj
M. Miguel Orrego,
membre du projet archéologique Tak'alik Ab'aj
M. Bernard Hermes

Préface	9
Stéphane Martin	
Introduction	11
Juan Carlos Meléndez Mollinedo	
Paysages naturels et culturels du Guatemala	13
Tomás José Barrientos Quezada	
L'archéologie au Guatemala : un aperçu historique	21
Oswaldo Chinchilla Mazariegos	
Les débuts de la complexité sociale sur la côte du Pacifique et l'Altiplano guatémaltèques	27
Bárbara Arroyo	
L'émergence de l'État dans le monde maya : une vue du bassin de Mirador	33
Richard D. Hansen et Edgar Suyuc-Ley	
Les Hautes Terres : un passé maya ancien	39
Charlotte Arnauld	
Temps et numération chez les Mayas	43
David Stuart	
Iconographie du monde maya ancien	51
Karl Taube	

Histoire de dynasties : le contenu historique des inscriptions mayas 59

Stephen D. Houston

L'art maya et l'étranger 65

David Freidel

Une perspective sociopolitique de la guerre maya 71

Ernesto Arredondo Leiva

Différents et pareils : les Mayas des Basses Terres du Nord 77

Dominique Michelet

La fin de la civilisation maya classique dans les Basses Terres :
effondrements, déclin et transformations 83

Arthur Demarest

Maya winaqi' Les Mayas aujourd'hui 89

Manuel de Jesús Salazar Tetzagüic

CATALOGUE

Préclassique 94

Classique 112

Postclassique 174



Les premières grandes manifestations d'art plastique que l'on connaisse dans les Basses Terres mayas sont des frises modelées en stuc qui apparaissent sur des éléments architecturaux et traitent de thèmes cosmologiques : ainsi, celle dégagée par J. Craig Argyle dans l'acropole centrale d'El Mirador ; elle remonte au Préclassique récent (400 av. J.-C. - 100 apr. J.-C.).

Préface

Après une exposition consacrée à la civilisation teotihuacan, le musée du quai Branly, en étroite association avec le Museo Nacional de Arqueología y Etnología du Guatemala, poursuit sa mission de mise en valeur du patrimoine méso-américain.

C'est aussi la première fois en France que des œuvres guatémaltèques aussi prestigieuses sont rassemblées.

Les Mayas représentent une des cultures les plus florissantes du monde précolombien. L'architecture en est l'un des fleurons, comme en témoignent les imposants vestiges de palais et de temples.

Les Mayas sont également renommés pour avoir développé un remarquable système d'écriture, le plus complet de toute l'Amérique précolombienne, qui a fait dire au photographe et explorateur Désiré Charnay : « Les nombreuses inscriptions que renferment Palenque et les temples de la montagne attendent le Champollion qui doit faire cesser le mutisme de leur table de pierre. »

Grâce à des fouilles récentes, nous sommes en mesure d'apprécier le haut degré de civilisation du peuple maya, loin des préjugés des premiers explorateurs européens, qui, confrontés à la beauté classique des monuments, au raffinement de la statuaire et des céramiques peintes, imaginèrent que les Grecs ou les Romains avaient visité ces nations et influencé les autochtones.

Cette exposition montre combien l'intelligence de l'univers a pu surgir dans des temps reculés et produire un art complexe qui rend compte de l'origine du monde, d'une parfaite acceptation de la mort, où l'idée de sacrifice devient une forme d'exaltation du pouvoir séculier et divin.

Elle permet également, en concluant sur la culture maya contemporaine, d'établir un lien cohérent entre un passé foisonnant et une société riche encore aujourd'hui d'une vingtaine de langues, forte d'un héritage exceptionnel.

La scénographie se veut une mise en mémoire des fastes de petits royaumes indépendants, assimilables à des cités-États extrêmement élaborées, qui tenaient leur splendeur d'un savoir impressionnant dans d'innombrables domaines : astronomique, cosmologique, mathématiques, création plastique...

Je salue tout particulièrement le travail effectué par l'archéologue Richard D. Hansen qui, depuis 2003, dirige le projet de fouilles du bassin de Mirador. Ce site figure d'ailleurs en tête d'un groupe de cinq autres sites sélectionnés par le gouvernement du Guatemala en vue d'une inscription sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco.

Je tiens aussi à remercier chaleureusement Juan Carlos Meléndez Mollinedo, commissaire de l'exposition et directeur du Museo Nacional de Arqueología y Etnología du Guatemala, pour son excellente connaissance de la culture maya et sa précieuse collaboration, ainsi que Monsieur le ministre de la Culture et des Sports du Guatemala, Héctor Escobedo, pour avoir consenti des prêts exceptionnels en provenance des collections nationales.

Merci enfin à Dominique Michelet, d'avoir assuré l'édition scientifique de ce catalogue.



Partie supérieure tronquée de la stèle 7 de Piedras Negras, jadis entière

On y voit le visage du souverain K'inich Yo'nal Ahk II qui régna sur la cité et son territoire de 687 à 729 et acheva le transfert du cœur du site du groupe sud vers le groupe nord-ouest, et l'acropole ouest en particulier. (voir page 156)

Introduction

« Civilisation antique », « pyramides », « écriture », « art », « effondrement » et, depuis peu, « an 2012 », voilà quelques-uns des termes généralement associés à l'une des cultures les plus remarquables du monde antique, les Mayas.

Nombreux sont les érudits à s'être intéressés au *modus vivendi* de la population préhispanique maya et chaque année apporte son lot de nouvelles connaissances concernant sa complexité sociale, la précoce explosion artistique qui la caractérise, ou encore son incroyable capacité à créer et à utiliser une écriture complètement originale, pour ne parler que de quelques aspects qui la distinguent de bien d'autres cultures.

La civilisation maya a occupé les actuels territoires du Belize, du Honduras, du Salvador, la partie sud du Mexique et ce qu'on appelle le « cœur du monde maya », le Guatemala. Elle compte aujourd'hui environ trois mille sites archéologiques officiels, preuve de l'immensité de cet héritage.

Les quelque vingt-cinq projets de recherches archéologiques qui ont lieu chaque année au Guatemala mettent au jour de nouveaux éléments qui viennent enrichir le patrimoine culturel guatémaltèque. Ces fouilles permettent généralement de découvrir de remarquables vestiges qui, une fois analysés, aboutissent dans les collections du Museo Nacional de Arqueología y Etnología du Guatemala ; ce musée abrite le fonds le plus riche d'objets provenant de la culture maya et, plus important encore, on connaît, pour la plupart de ces trésors, leur contexte archéologique, ce qui distingue ce fonds de nombreux autres.

Sur la complexité sociale, politique et économique des Mayas, les thèmes de discussion possibles sont multiples. Dans cette exposition – et ce catalogue –, nous nous sommes efforcés de traiter plusieurs aspects essentiels de la culture maya et d'explicitier certains éléments de cette société

qui continuent à passer pour énigmatiques aux yeux du grand public. Pour ce faire, nous avons pu compter sur la participation d'universitaires et de chercheurs de renom. Le ministère guatémaltèque de la Culture et des Sports a en outre demandé à un philosophe maya d'intégrer l'équipe des rédacteurs de l'ouvrage, en le chargeant de livrer son point de vue sur la communauté maya actuelle. Le volume est ainsi riche d'une grande diversité d'opinions sur cette culture ancestrale.

Les pièces archéologiques présentées dans l'exposition « Maya, de l'aube au crépuscule, collections nationales du Guatemala » appartiennent toutes à la république du Guatemala. Sur les cent soixante-deux objets qui la composent, trois sont exposés au Museo Carlos F. Novella, dix font partie de la collection de la Fundación La Ruta Maya et cent quarante-neuf sont déposés au Museo Nacional de Arqueología y Etnología du Guatemala.

Les choix qui ont été faits visent à présenter chronologiquement l'héritage préhispanique du Guatemala (2000 av. J.-C.–1524 apr. J.-C.) ; les artefacts proviennent des trois régions qui composent le pays : les Basses Terres, les Hautes Terres et la côte pacifique.

Depuis les années 1960, la France n'avait pas accueilli de grande collection d'objets guatémaltèques. Il était donc temps de montrer plusieurs des découvertes réalisées lors des vingt-cinq dernières années et d'exposer les nouvelles interprétations qui ont cours désormais sur le développement sociopolitique et économique préhispanique de notre pays.

Pour le ministère de la Culture et des Sports du Guatemala, c'est un honneur et une grande fierté que de présenter un modeste échantillon du riche héritage culturel de notre nation. Nous invitons les citoyens du monde entier à vivre l'expérience extraordinaire d'une vraie visite au « cœur du monde maya ».

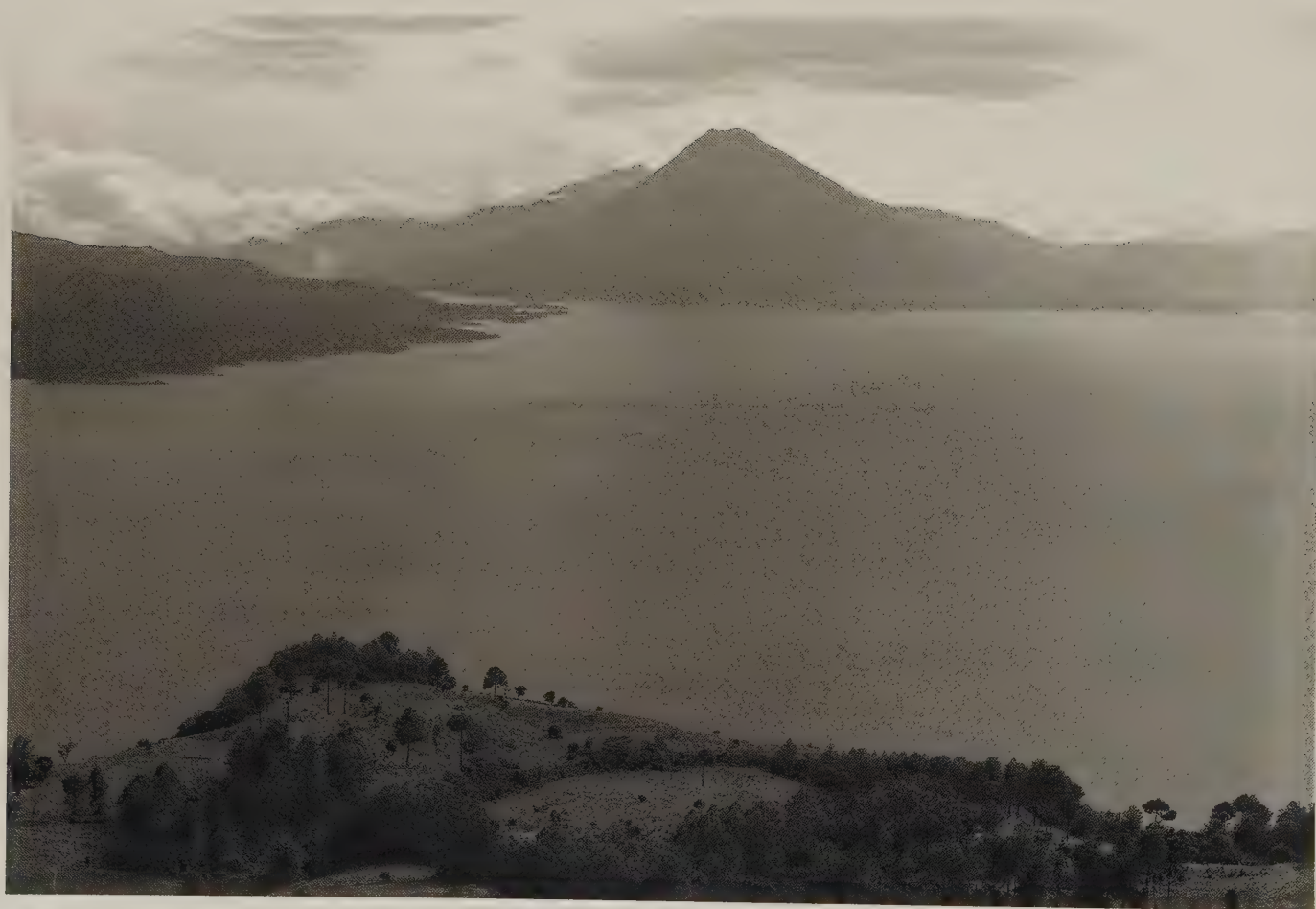


fig. 1

Le lac Atitlán et les volcans qui l'entourent (au centre le Tolimán avec à l'arrière l'Atitlán) sont emblématiques des paysages des Hautes Terres mayas guatémaltèques.

Paysages naturels et culturels du Guatemala

De dimensions modestes, le Guatemala est riche de contrastes physiques et de paysages qui changent brusquement. Ses anciens habitants vivaient dans des environnements très variés : forêt tropicale, vallées fertiles, rives de lacs, milieux côtiers, collines karstiques, forêts de nuages et vallées volcaniques couvertes de conifères. Accessibles facilement de partout, en peu de temps, par voie d'eau ou de terre, tous ces environnements étaient étroitement liés.

La biodiversité des différentes régions influa fortement sur l'évolution des peuplements humains, suscitant de multiples formes d'adaptation selon la disponibilité des ressources animales, végétales et minérales. L'intégration particulière des conditions et ressources naturelles joua également un rôle essentiel dans les visions du monde, les croyances et, en définitive, les formes institutionnelles des pratiques religieuses et du symbolisme. Ainsi la « cosmovision maya » désigne-t-elle la façon dont ces populations précolombiennes percevaient l'univers entier, un univers qu'elles se représentaient à l'aide de concepts et de figures inspirés des plantes et des animaux des milieux environnants. Par exemple, le cosmos était vu comme un arbre, le soleil comme un jaguar, les montagnes comme le dos d'un crocodile ou d'une tortue, et la foudre comme un serpent. Les cités mayas constituaient de véritables paysages, configurés de manière à évoquer des formations naturelles – les temples-pyramides, notamment, simulaient ce lieu mythologique appelé *witz*, ou montagne de la Création. Ces constructions s'inspiraient également

Montagnes
Basiliques

Mayas peurent
de cinq
milliers d'années

naissance dépendant aussi, directement des ressources naturelles et de la configuration physique de chaque région. Le commerce et l'échange de produits lointains étaient essentiels pour les économies locales et régionales, imposant des réseaux d'interaction sophistiqués qui accrurent la complexité politique, et firent beaucoup pour le développement de la civilisation maya.

D'un point de vue géographique, le Guatemala est le cœur d'une région plus vaste où vécurent les Mayas pendant plus de cinq millénaires. Outre le Guatemala, celle-ci comprend le Belize, les États mexicains du Yucatán, du Quintana Roo, du Campeche, du Chiapas et du Tabasco, ainsi que les parties occidentales du Honduras et du Salvador (carte 1, ci-après). Il est important de souligner que les limites que l'on donne au monde maya préhispanique ont été définies par les archéologues d'aujourd'hui, ce qui veut dire, indirectement, que les anciens Mayas ne vivaient pas à l'intérieur de frontières ethniques ou politiques précises. En fait, on a de bonnes raisons de penser que d'autres populations non mayas occupèrent différentes zones de la région, notamment sur la côte pacifique, suggérant que les Mayas cohabitèrent et échangèrent avec d'autres groupes ethniques tout au long de leur histoire.

La région maya a été généralement divisée en trois zones : la côte pacifique, les Hautes Terres et les Basses Terres, ces dernières subdivisées entre Basses Terres du Sud et du Nord (carte 2). Ces zones se distinguent d'abord par des différences d'altitude notables, qui vont de pair avec des variations en termes de géologie, d'approvisionnement en eau, de végétation et d'écosystème. Si cette division correspond à des différences physiques et naturelles, elle coïncide également avec des contrastes d'ordre culturel. On préfère parfois classer les groupes mayas en fonction d'une différenciation géographique plus élémentaire : les Mayas des Basses Terres et ceux des Hautes Terres.

Quand bien même il est possible de déterminer des limites géographiques fondées sur des différences d'altitude, de pluviométrie et de végétation, on ne saurait oublier que les frontières culturelles ne peuvent être définies de la sorte. Par conséquent, les tracés qui figurent sur les cartes sont obligatoirement schématiques et ne déterminent qu'approximativement les territoires physiques et culturels.

istiques des Hautes Terres du Nord, de rivières souterraines pouvant

ment physique sur les anciens fois à la sphère de la religion.

que de leurs cités, villages et aussi, directement des ressources

En outre, il existe des zones « tampons » où les caractéristiques culturelles des Hautes et des Basses Terres se combinent au sein d'une même population, ou bien où la culture matérielle des Basses Terres apparaît dans un environnement naturel caractéristique des Hautes Terres, ou vice versa.

LA CÔTE PACIFIQUE

Sur le plan physique, la côte pacifique peut être définie comme une zone de basse terre : elle consiste en une étroite bande de terrain plat ne dépassant pas 300 mètres d'altitude. Du nord-ouest au sud-est, elle s'étend sur près de 700 kilomètres (dont seulement 250 au Guatemala) depuis l'isthme de Tehuantepec jusqu'à la côte occidentale du Salvador : à son extrémité est, elle ne dépasse pas 50 kilomètres de large. Elle est bordée au sud par l'océan Pacifique, et au nord par une chaîne de plus de quarante volcans qui constitue la limite méridionale des Hautes Terres. Les pentes situées au sud de la chaîne volcanique forment le piémont, ou *Boca Costa*, qui, à 1 000 mètres d'altitude, se caractérise par une pluviosité très abondante dépassant 2 000 mm par an.

La côte pacifique possède des terrains alluviaux très fertiles enrichis par les cendres provenant des éruptions volcaniques. Ces terres fécondes se répartissent le long de dix-huit bassins fluviaux alimentés par d'innombrables sources et affluents s'écoulant depuis les Hautes Terres. Les cours d'eau les plus importants – Suchiate, Naranjo, Salamá, Nahualate, Madre Vieja, Coyolate, Achiguate, María Linda et Los Esclavos – ont servi jadis de frontières entre les différentes entités politiques et ethniques.

Si la côte pacifique est de nos jours recouverte de plantations de canne à sucre et de pâturages, des documents du xvi^e siècle la décrivent comme une forêt dense. Des études paléo-environnementales récentes ont montré l'existence, jadis, d'un écosystème de forêt tropicale plus ou moins sèche qui diffère peu des jungles actuelles recouvrant les Basses Terres. Les mangroves ont joué aussi un rôle important, qui ont constitué l'un des écosystèmes les plus riches de tout le pays : c'est là d'ailleurs qu'on a trouvé les traces des plus anciens peuplements humains.

L'abondance des ressources en eau associée à la richesse des sols a fait de la côte pacifique un lieu propice à l'établissement des hommes, ainsi qu'une voie de communication naturelle. Cela explique que les archéologues y aient mis au jour les vestiges de plusieurs cultures et groupes ethniques dont

Fig. 2

L'exubérante forêt tropicale des Basses Terres du Petén a, des siècles durant, recouvert et dissimulé même les vestiges les plus importants des périodes préclassique et classique. Ici, le centre de Tikal.



2

la parenté linguistique n'a pas été toujours établie. La question de l'identité ethnique et linguistique de ces populations mise à part, de nombreux éléments témoignent d'échanges lointains entre les groupes côtiers et les grandes civilisations méso-américaines comme les Olmèques, Teotihuacan et, plus tard encore, les Aztèques. Un tel intérêt pour la région s'explique en partie par le fait que le piémont était propice à la culture du cacao. Or celui-ci était devenu l'une des ressources les plus recherchées en Méso-Amérique, car il servait de boisson aux nobles, ainsi que de monnaie d'échange. Aussi des sites comme Tak'alik Ab'aj, Chocólá, Palo Gordo et Cotzumalguapa acquirent-ils une position privilégiée en assurant le contrôle de la production du cacao, du caoutchouc et d'autres produits exigeant l'humidité et la pluviométrie qui caractérisaient la région.

LES HAUTES TERRES

Les Hautes Terres du Guatemala comprennent différentes caractéristiques physiques qui ont favorisé l'établissement de l'homme. Les deux principales chaînes de montagnes sont la Sierra de los Cuchumatanes et la Sierra Madre, qui culminent à 5 800 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elles enserrent des vallées fertiles, idéales pour l'agriculture, des reliefs faisant office de forteresses naturelles et de châteaux d'eau avec lacs, lagunes, rivières et sources (*fig. 1*). Dans les parties centrale et occidentale des Hautes Terres les conifères dominent, avec des forêts comprenant essentiellement des pins, des chênes, des cyprès et d'autres espèces apparentées. Plus au nord, dans la Verapaz, les écosystèmes majoritaires sont du type forêts

de nuages, les forêts tropicales proprement dites se trouvant à un étage inférieur, là où les montagnes descendent vers les Basses Terres. Les Hautes Terres orientales sont, de leur côté, les zones les plus sèches du pays, avec des forêts basses contenant arbustes épineux et cactus.

Comme on y a fait allusion plus haut, les volcans, les lacs et les grottes étaient perçus par les Mayas comme des entités divines et des portails vers le monde surnaturel. C'est peut-être pour cela que l'architecture des Hautes Terres ne fut jamais aussi monumentale que celle des Basses Terres, puisque les éléments naturels du secteur étaient constamment utilisés comme lieux sacrés pour les rituels – ce qui est encore le cas de nos jours.

En termes de ressources, une richesse importante des Hautes Terres réside dans les gisements minéraux disséminés le long des vallées, ravins, affleurements volcaniques et autres accidents géologiques. L'obsidienne, le jade, la pyrite et le basalte figurent parmi les principaux matériaux lithiques qui permirent de fabriquer toutes sortes d'objets, depuis les meules en basalte jusqu'aux lames prismatiques en obsidienne en passant par les pendentifs et colliers en jade et autres pierres vertes. Ainsi, certains centres comme ceux de la vallée du Motagua exploitaient les carrières de jade, tandis que d'autres, comme Kaminaljuyú, concentraient leur activité sur la production et la distribution des objets en obsidienne et en jade. Des villes fluviales comme Quiriguá et Cancuén étaient des ports qui contrôlaient la distribution du jade le long de voies commerciales reliant Hautes et Basses Terres.

Quant aux territoires abrupts des Hautes Terres occidentales, ils permirent l'édification de centres défensifs comme Q'umarkaj, Iximché, Zaculeu et Jilotepeque Viejo. Situés au sommet de montagnes encerclées de profonds ravins, ces petits sites constituaient de véritables forteresses naturelles que les conquistadors eux-mêmes ne parvinrent pas à faire céder malgré la supériorité de leurs armes et de leur technologie.

LES BASSES TERRES

On les définit par une altitude inférieure à 300 mètres. Elles couvrent un vaste territoire au nord des Hautes Terres guatémaltèques, et incluent en réalité toute la péninsule du Yucatán. Sur le plan géologique, elles forment un vaste plateau calcaire qui a été plus ou moins remodelé par l'eau et d'autres formes d'érosion. Du fait des différences de végétation,

de pluviosité et de ressources en eau, les Basses Terres ont été subdivisées en deux régions – le Sud et le Nord. Cette distinction correspond non seulement à des variations du cadre naturel, mais aussi à des divergences culturelles importantes.

Les Basses Terres du Sud ou centrales se caractérisent principalement par la présence d'une forêt tropicale pouvant atteindre 40 mètres de haut (*fig. 2*), qui recouvre aujourd'hui le département du Petén au Guatemala et la plupart du territoire du Belize, ainsi que le sud de l'État du Campeche au Mexique. Une grande biodiversité végétale et animale contraste avec une qualité médiocre des sols pour l'agriculture. Néanmoins, c'est la région qui a connu la plus forte croissance démographique et la plus grande diversité sociopolitique. Des cités comme El Mirador, Tikal, Calakmul et Caracol parvinrent à subvenir aux besoins de plusieurs dizaines de milliers d'habitants, en alliant des systèmes d'agriculture intensive avec une exploitation extrêmement efficace des ressources disponibles. Il en résulta une incroyable symbiose entre les hommes et la forêt tropicale, qui dura plus d'un millénaire. Au lieu de se regrouper en établissements urbains à forte densité, la population était répartie entre centres et communautés satellites de plus petite taille, de manière à utiliser les ressources naturelles sur un mode durable. Pour des raisons non encore élucidées, cet équilibre se rompit à la fin du VIII^e siècle de notre ère. Le système entier s'effondra et la région fut abandonnée pour ne plus jamais être repeuplée.

L'un des éléments les plus intrigants des Basses Terres centrales tient au fait que beaucoup des sites majeurs ne se trouvaient pas à proximité de sources d'eau importantes. Au lieu de cela, les habitants mirent au point des systèmes de captage et de stockage des eaux de pluie dans de grands dépôts naturels-artificiels appelés *aguadas*. D'autres centres monumentaux de moindre importance étaient stratégiquement situés près de rivières, de manière notamment à contrôler ce moyen de communication essentiel (*fig. 3*). Ainsi, les sites de Piedras Negras, Yaxchilán, Palenque et Altar de Sacrificios eurent un rôle sur le fleuve Usumacinta, tandis que Dos Pilas, Ceibal et Cancuén contrôlaient différentes parties du cours du Pasión. Parmi les autres centres fluviaux importants figurent Río Azul, Copán et Holmul, sur les cours d'eau des mêmes noms.

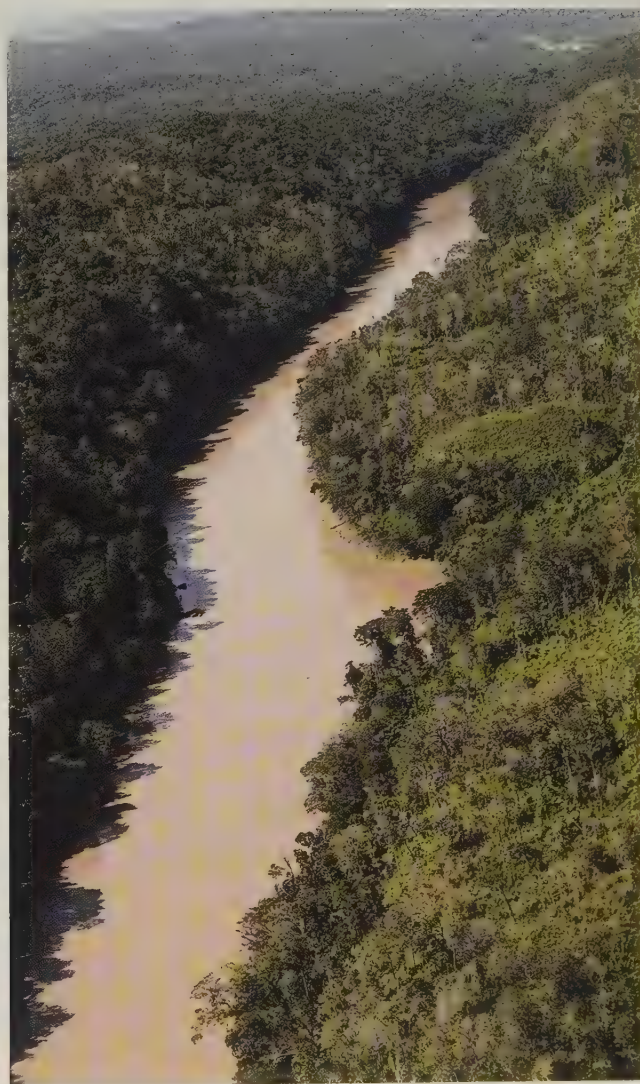
Les Basses Terres septentrionales s'inscrivent dans un cadre naturel très différent, car la végétation se fait de plus en plus basse et rare à mesure que l'on progresse vers l'extrémité nord de la péninsule du Yucatán. Le climat est plus sec, et les précipitations plus faibles. En outre, les sources

fig. 3

Dans les Basses Terres, les cours d'eau et surtout les grands fleuves comme l'Usumacinta furent, là où ils existaient, de puissants éléments structurants de l'histoire préhispanique, notamment en termes économiques (circulation des biens, possibilités agricoles...).

d'approvisionnement en eau sont davantage limitées faute de rivières et de lacs. En revanche, apparaissent les *cenotes*, grands puits naturels formés par effondrement de la surface du plateau calcaire, ce qui donne accès aux nappes phréatiques et à des rivières souterraines. La localisation des établissements se fit donc de manière à exploiter au mieux les ressources hydriques limitées, et les populations mirent au point des systèmes de récupération de l'eau durant la saison des pluies – en particulier les *chultunes*, qui sont des citernes souterraines creusées dans le calcaire. Les sols étant, là aussi, souvent peu propices à l'agriculture, l'économie se soutint en partie grâce au commerce maritime et à l'exploitation du sel, activités qui procurèrent à des cités comme Chichén Itzá une richesse et une puissance suffisantes pour dominer tout le nord de la péninsule au début de la période postclassique. Toutefois, compte tenu de ces conditions, la plupart des sites des Basses Terres du Nord furent plus petits et moins complexes que ceux de la partie sud au cours de la période classique.

De manière générale, la région maya doit être perçue comme un ensemble composé de différentes zones physiographiques et écosystèmes qui ont été intégrés au fur et à mesure du développement de la civilisation. Grâce aux routes commerciales, les centres des Basses et Hautes Terres bénéficièrent des ressources des autres zones. De la sorte, ils parvinrent non seulement à assurer la subsistance de leurs populations, mais également à dégager des excédents qui leur permirent d'importer des biens exotiques et somptueux, autant d'éléments qui servirent à leurs dirigeants pour imposer et maintenir leur pouvoir.



J



carte 1

Avant la conquête espagnole, le monde maya s'étendait sur les territoires de plusieurs des entités géopolitiques actuelles : la totalité du Guatemala ainsi que du Belize, l'ouest du Honduras et du Salvador, les États mexicains du Quintana Roo, du Yucatán et du Campeche et une partie de ceux du Chiapas et du Tabasco.

carte 2

On divise traditionnellement le pays maya en trois ou quatre grandes zones géoculturelles : la côte pacifique, les Hautes Terres et les Basses Terres du Sud (ou du Centre) et du Nord. Les grands axes de circulation ouest-est à travers ce pays ont été, à date ancienne, la côte pacifique et les fleuves des Basses Terres (comme l'indiquent les flèches) ; la route maritime (non figurée ici) qui faisait le tour de la péninsule en longeant ses côtes, déjà bien pratiquée au Classique, devint prépondérante au Postclassique.

carte 3

Des milliers de sites mayas préhispaniques, toutes époques confondues, ont été inventoriés. Sur cette carte figurent la plupart des plus célèbres d'entre eux, ceux qui ont fait l'objet de travaux scientifiques et ceux qui sont mentionnés dans ce catalogue.







fig. 1

Fouilles de Uaxactún sous l'égide de l'Institution Carnegie de Washington (1926-1937) : l'édifice E-VII.

L'archéologie au Guatemala : un aperçu historique

Au Guatemala, l'archéologie a débuté par une longue tradition de description des sites et de spéculation sur l'origine de leurs habitants. Dès le ^{xvii}e siècle, le chroniqueur Fuentes y Guzmán (*fig. 2*) a soutenu que les ruines témoignaient de la magnificence et de la puissance militaire des royaumes autochtones qui affrontèrent les conquérants espagnols. Faute de sources écrites, notre auteur s'intéressa surtout aux vestiges matériels. Contrairement aux Aztèques du Mexique central, dont la splendeur fut décrite par plusieurs auteurs du ^{xvi}e siècle, les K'iche', Kaqchikel et autres peuples du Guatemala furent à peine évoqués dans les premiers documents espagnols. Selon Fuentes y Guzmán, les vestiges archéologiques constituent le matériau qui dote le Guatemala d'une histoire ancienne, et le place ainsi sur un pied d'égalité avec le Mexique (Chinchilla Mazariegos, 1999a).

Fuentes y Guzmán illustre bien les conditions particulières qui influencèrent la naissance de l'archéologie au Guatemala. Dans un article qui a connu un écho important, Bruce Trigger (1984) distingue trois types d'archéologies à travers le monde, qui correspondent à des contextes sociopolitiques spécifiques : une archéologie nationaliste, colonialiste et impérialiste. Au Guatemala, tous les trois ont joué un rôle. Remontant à Fuentes y Guzmán, les motivations nationalistes – c'est-à-dire la recherche des origines lointaines de la nation guatémaltèque – ont ressurgi avec vigueur dans le discours archéologique des ^{xix}e et ^{xx}e siècles. Comme Trigger l'a remarqué pour le Mexique, l'archéologie guatémaltèque possède également

une dimension colonialiste: il existe en effet une archéologie « pratiquée par la population coloniale qui n'avait aucun lien historique avec les peuples dont elle étudiait le passé » (Trigger, 1984, p. 360). Jusque récemment dans les deux pays, les populations indigènes ont été peu impliquées dans l'étude de leurs origines. Toutefois, Trigger reconnaît lui-même que cette présentation des choses ne rend pas compte de toute la complexité de la société et de l'histoire mexicaine ou guatémaltèque. Enfin, l'archéologie de type impérialiste a existé aussi bien au Guatemala qu'au Mexique, quoique dans des proportions différentes. Selon la terminologie de Trigger, l'archéologie impérialiste est celle qui est faite par les chercheurs originaires d'États qui exercent une domination politique et/ou culturelle sur les pays étudiés.

Faute de place, nous ne pourrions traiter en détail toutes les phases du développement de l'archéologie guatémaltèque à travers l'histoire (Chinchilla Mazariegos, 1999b). Dans ces pages, nous distinguerons seulement quelques-unes d'entre elles qui illustrent bien les courants intellectuels et les conditions historiques qui ont modelé l'évolution de l'archéologie au Guatemala.

LA QUINTESSENCE DE LA CIVILISATION AMÉRICAINE

Curieusement, l'archéologie fit partie des premiers projets nationalistes peu après l'indépendance du Guatemala. En 1834, le nouveau gouvernement commandita des explorations dans les ruines de Copán, Iximché et Utatlán, considérées comme des capitales majeures des royaumes préhispaniques. Ces campagnes s'inscrivaient dans une tentative générale pour écrire l'histoire du Guatemala, depuis l'époque des royaumes indiens qui prospérèrent avant la conquête espagnole. Dans la rhétorique politique de la période de l'Indépendance, ils étaient considérés comme les ancêtres du Guatemala moderne, dignes d'être pris en exemples. Cette première manifestation d'une archéologie nationaliste allait de pair avec la mise au point d'un atlas géographique, de façon à procurer à l'État naissant à la fois profondeur historique et structure géographique (Anderson, 1991; Chinchilla Mazariegos, 1998).

À l'instar des nationalistes guatémaltèques, l'explorateur et écrivain nord-américain John L. Stephens eut pour objectif d'apporter les preuves du haut degré de civilisation atteint par les peuples indiens anciens, sans toutefois prêter attention à leurs descendants modernes. Ses descriptions des ruines

de Copán et de Palenque, entre autres – qui furent les premières à comporter des informations précises et détaillées sur ces sites mayas de l'époque classique –, visaient à démontrer, face aux grandes civilisations de l'Ancien Monde, l'ancienneté de la civilisation américaine en général, conçue comme celle de son propre pays (les États-Unis) alors en pleine expansion. Selon Stephens, les splendides sculptures mayas auraient dû plutôt être exposées dans Central Park à New York, et d'ailleurs c'est avec cet objectif en tête qu'il tenta d'acquérir des pièces sculptées de Copán et Quiriguá. Bien que ses projets aient échoué, l'idée d'exporter les stèles de Quiriguá persista. Au milieu du XIX^e siècle, alors que les intérêts coloniaux et le commerce britanniques pesaient lourd dans les économies d'Amérique centrale, des diplomates anglais étudièrent sérieusement la possibilité d'acquérir ces monuments (Aguirre, 2005).

Finalement, ce fut le Britannique Alfred P. Maudslay qui fit progresser les explorations en pays maya. Ses magnifiques photographies et ses descriptions des sculptures et des édifices d'importants sites mayas offrirent une base solide à l'interprétation de leurs inscriptions et de leur iconographie (Graham, 2002). Le déchiffrement du calendrier maya, réalisé à la fin du XIX^e siècle par des chercheurs allemands et américains, accrut encore le prestige de cette civilisation, considérée par de nombreux scientifiques de l'époque comme le summum des cultures du Nouveau Monde préhispanique.

Maudslay et d'autres visiteurs contemporains firent l'acquisition de pièces importantes de l'art préhispanique

2

fig. 2

Fac-similé de la signature de l'historien guatémaltèque du XVIII^e siècle Francisco Antonio de Fuentes y Guzmán, auteur de la *Recordación Florida* ou *Historia de Guatemala*, premier ouvrage à évoquer le passé préhispanique du Guatemala.

fig. 3

Dessin de Tatiana Proskouriakoff de l'acropole de Kaminaljuyú, 1966.



pour les musées et collections d'Europe et des États-Unis, depuis les linteaux en bois sculpté de Tikal jusqu'aux sculptures monumentales de Cotzumalguapa. En 1893, le gouvernement guatémaltèque réagit en promulguant les premières lois visant à protéger les vestiges archéologiques du pays. Cependant, les institutions et les intellectuels du Guatemala occupaient alors une position marginale face à l'intérêt croissant de la communauté internationale pour l'archéologie maya. Un musée national fonctionna de manière précaire entre 1866 et 1881 pour rouvrir en 1898, mais on sait peu de choses de ses collections.

L'ARCHÉOLOGIE EN RÉPUBLIQUE BANANIÈRE

Durant la majeure partie du ^{xx}e siècle, l'archéologie au Guatemala fut menée presque exclusivement par des institutions et spécialistes venant des États-Unis. L'impulsion initiale provint essentiellement du Peabody Museum of Archaeology and Ethnology, à l'université Harvard, qui fut le premier à organiser, à partir de 1891, des explorations systématiques sur des sites mayas, et développa progressivement des cursus universitaires consacrés à l'archéologie américaine (Hinsley, 1984, 1985). Parallèlement, la montée en puissance des investissements et des intérêts politiques

des États-Unis sur place facilitèrent le travail des archéologues nord-américains dans le pays. Si ces derniers collaborèrent avec les autorités guatémaltèques et firent appel à du personnel local – notamment des artistes qui apportèrent une contribution importante en dessinant les éléments découverts –, les objectifs, méthodes et résultats des recherches restèrent entièrement sous le contrôle des institutions et des scientifiques nord-américains, ce qui constitue un exemple typique de l'archéologie impérialiste selon Trigger.

Datant de l'époque maya classique, le site de Quiriguá est un cas flagrant des interactions entre archéologie, politique et intérêts économiques. Il fut à la fois le premier site guatémaltèque à faire l'objet d'une véritable recherche archéologique, et le premier parc archéologique du pays. En 1910, la United Fruit Company – consortium nord-américain qui joua un rôle déterminant dans la politique et l'économie du Guatemala – délimita un parc archéologique de 75 hectares centré sur des ruines de Quiriguá, au milieu d'une immense plantation de bananiers. La préservation *in situ* des stèles de Quiriguá doit beaucoup à la compagnie, qui prit en charge l'entretien du parc pendant des décennies, tout en stimulant les recherches des archéologues nord-américains à partir de 1912.

Formé à Harvard, l'archéologue Sylvanus G. Morley joua un rôle essentiel dans les premières fouilles de Quiriguá. Il fonda et dirigea le Département historique de la fondation connue sous le nom de « Carnegie Institution » de Washington, qui fut le principal acteur en archéologie maya jusque dans les années 1950. Dans les années 1930, ses archéologues poursuivirent les recherches à Quiriguá, tout en développant un gros projet à Uaxactún (fig. 1). Ce dernier marqua une rupture avec les méthodes antérieures, qui se concentraient sur le dégagement des édifices principaux, la description des monuments sculptés et la collecte des objets remarquables. À Uaxactún, des fouilles stratigraphiques et l'analyse détaillée des céramiques permirent d'établir une chronologie solide de l'évolution culturelle des Basses Terres mayas (Black, 1990). La Carnegie Institution s'intéressa également à Kaminaljuyú, un site important de la vallée de Guatemala mentionné déjà par Fuentes y Guzmán, puis décrit beaucoup plus tard par Maudslay. Au milieu du ^{xx}e siècle, les monticules de Kaminaljuyú disparaissaient sous l'effet de la croissance urbaine aux portes de la ville de Guatemala. Les nombreux projets menés sur ce site et sur d'autres par les archéologues de la Carnegie fournirent une mine d'informations sur l'évolution culturelle de toute la région maya (Kidder, 1961) (fig. 2).

Grâce à la législation et à une légère évolution institutionnelle, les autorités guatémaltèques purent enfin mettre un terme à l'exportation légale de pièces archéologiques vers les musées étrangers. À partir de 1930, les pièces découvertes dans le cadre des projets nord-américains furent déposées au musée national d'Archéologie de la ville de Guatemala. Suivant l'exemple du Mexique – où se forgea une forte tradition d'archéologie nationaliste durant cette période – l'Instituto de Antropología e Historia (IDAEH) vit le jour en 1946, en résonance avec la politique du gouvernement démocratique qui résulta du renversement de la dictature de Jorge Ubico en 1944 (Rubín de la Borbolla et Cerezo Dardón, 1953). Pour la première fois, les sites archéologiques guatémaltèques furent confiés aux soins d'une institution d'État qui, malgré sa taille restreinte et ses ressources limitées, promut des recherches d'une certaine envergure et procéda à des publications importantes au cours des premières années, en collaboration étroite avec les archéologues nord-américains travaillant sur place.

La fin du programme d'archéologie maya de la Carnegie Institution coïncida avec la détérioration des relations guatémalteco-nord-américaines au début des années 1950. Les États-Unis s'impliquèrent à nouveau dans l'archéologie du Guatemala à la suite d'un coup d'État – fomenté par la CIA – qui renversa le gouvernement en 1954 (Schlesinger *et al.*, 1999). À compter de 1956, le musée d'Archéologie et d'Ethnologie de l'université de Pennsylvanie finança un programme de recherche à long terme à Tikal, qui fonctionna sans interruption jusqu'en 1970. À bien des égards, ce projet marqua un tournant essentiel dans l'archéologie guatémaltèque. Sur le plan scientifique, les évolutions théoriques et méthodologiques suscitérent une mutation progressive permettant de se détacher de la simple histoire culturelle et de l'architecture monumentale au profit de questionnements sur les structures de l'habitat, la subsistance et les unités résidentielles ordinaires. Tout aussi important s'avéra l'investissement considérable que réalisa alors le gouvernement guatémaltèque puisqu'il contribua, à hauteur de près de la moitié, au budget total du projet Tikal (Coe, W. R., 1982). Contrairement aux projets antérieurs, dans lesquels aucun effort n'avait été fait pour préserver les édifices mis au jour, le projet Tikal s'attacha à restaurer quelques-uns des plus grands monuments de la région maya. En conséquence, Tikal devint une importante destination touristique, faisant ainsi de l'archéologie un pan essentiel de l'économie nationale. En outre, le projet offrit des opportunités de formation aux travailleurs et aux étudiants guatémaltèques, lesquels jouèrent par la suite des rôles de premier plan dans l'archéologie professionnelle du pays.

L'ARCHÉOLOGIE GUATÉMALTEQUE AUJOURD'HUI

La formation d'archéologues commença tardivement au Guatemala, au milieu des années 1970. La création de départements d'archéologie à l'Universidad de San Carlos (établissement public), ainsi qu'à l'Universidad del Valle (établissement privé), s'explique par un besoin croissant d'éducation supérieure de la part d'une classe moyenne urbaine en expansion (Trigger, 1989, p. 14). Depuis, l'archéologie professionnelle a progressé régulièrement (*fig. 4, 5*), bien que l'insuffisance du développement des institutions en charge du patrimoine ait sérieusement restreint le marché du travail pour les archéologues guatémaltèques. Les projets de recherche sont toujours largement organisés et dirigés par des archéologues nord-américains, rejoints, au cours des dernières décennies, par des scientifiques venant d'autres pays. Les archéologues français, notamment, sont actifs au Guatemala depuis les années 1960 ; ils ont obtenu des résultats importants dans plusieurs régions du pays, tandis que des chercheurs d'Espagne, du Japon et d'autres pays sont aussi désormais bien présents.

Aujourd'hui, les archéologues guatémaltèques forment une part importante des équipes de recherche, bien que la collaboration soit souvent inégale. Si les Guatémaltèques sont chargés d'une grande partie des travaux de terrain et des analyses en laboratoire des objets recueillis, ils participent rarement à la formulation initiale des projets de recherche et, moins encore, aux phases finales d'interprétation et de publication des résultats au niveau international. Du fait de la barrière des langues, de la faiblesse des salaires nationaux et du manque



4

fig. 4

Tikal, ensemble du Mundo Perdido : la grande pyramide au début de son dégagement dans le cadre du premier grand projet entièrement guatémaltèque, 1980.

fig. 5

Tikal, ensemble du Mundo Perdido : la grande pyramide en cours de restauration.

de bibliothèques, la littérature archéologique est peu diffusée dans le pays. Le symposium d'archéologie nationale, organisé chaque année au Museo Nacional de Arqueología y Etnología depuis vingt ans, parvient à contourner en partie ce problème, tandis que l'amélioration progressive de la formation et des compétences fait que les chercheurs guatémaltèques participent aujourd'hui plus activement aux débats archéologiques. Le prestige dont les anciens Mayas bénéficient partout dans le monde s'est encore élargi avec le déchiffrement de leur écriture hiéroglyphique, qui a largement progressé à partir des années 1950, notamment sous l'influence du linguiste russe Youri Knorozov. En outre, beaucoup de sites archéologiques, autrefois enfouis dans la forêt, deviennent progressivement accessibles aux touristes dont le nombre est en augmentation constante. Si l'investissement du gouvernement guatémaltèque dans l'archéologie reste faible, des projets de recherche et de restauration ont toutefois été menés sur plusieurs sites, principalement dans l'espoir de promouvoir le tourisme. Les archéologues ont joué un rôle significatif, quoique insuffisant, dans la préservation des sites. Pourtant, dans les années 1960, une demande accrue d'objets mayas anciens sur le marché de l'art international a conduit au pillage et à la destruction sur de très nombreux sites. Pour sa part, l'accélération de la croissance urbaine fait peser des menaces sur les vestiges. Si la législation nationale sur l'archéologie de sauvetage a créé une nouvelle branche d'activité, les résultats scientifiques de nombre des fouilles réalisées à ce titre sont minces – un phénomène que l'on observe ailleurs dans le monde.

Les débuts de l'archéologie guatémaltèque coïncident avec le point culminant du conflit armé entre le gouvernement et les fronts de guérilla qui a déchiré le pays pendant plusieurs décennies, et atteint des sommets de violence au début des années 1980. En 1996, les accords de paix mettant fin à cette lutte sanglante ont permis la renaissance de la coopération internationale et de la recherche. Ils ont aussi, pour la première fois dans l'histoire guatémaltèque, officialisé la reconnaissance des liens historiques qui existent entre les peuples mayas actuels et les sites archéologiques. Toutefois cette relation est clairement teintée d'une connotation religieuse (Ivic de Monterroso, 2004). Les accords de paix qualifient les sites de « lieux sacrés », insistant sur l'obligation faite à l'État d'en assurer l'accès aux Mayas pour la célébration de leurs rituels – ce dont celui-ci s'acquitte aujourd'hui dans tous les parcs archéologiques du pays. Plus important encore, la fin du conflit armé a accru l'accès des personnes d'origine maya aux études supérieures. Des archéologues et d'autres professionnels

se reconnaissant d'origine maya commencent à participer aux recherches archéologiques et à la gestion des sites au Guatemala. De plus, les attentes des habitants des zones archéologiques, qu'ils soient mayas ou non, et les décisions qu'ils prennent sont devenues des éléments importants dans la planification et la mise en œuvre des recherches.

Bien que les catégories définies par Trigger offrent un cadre permettant de comparer les traditions archéologiques dans le monde moderne, leur application à des histoires aussi complexes que celle du Guatemala n'est pas simple. Si les préoccupations « archéologiques » d'un Fuentes y Guzmán peuvent aisément être qualifiées de colonialistes, la frontière entre archéologie colonialiste et archéologie nationaliste est devenue de plus en plus floue au cours des deux derniers siècles. Même si peu d'archéologues guatémaltèques revendiquent une identité maya, il serait erroné de prétendre que la plupart des professionnels du pays n'ont aucun lien avec le passé archéologique qu'ils étudient, que ce soit en termes raciaux ou culturels. Bien que l'archéologie guatémaltèque actuelle puisse encore être considérée comme impérialiste à bien des égards, des procédures légales régissent aujourd'hui l'activité des chercheurs étrangers, tandis que la collaboration de ces derniers avec les archéologues nationaux a créé des liens qui limitent de manière significative les connotations négatives du terme « impérialisme ».

L'archéologie guatémaltèque a encore de nombreux défis à relever. Toutefois, en dépit des problèmes et incertitudes évoqués dans ces lignes, une tradition archéologique pleine de vigueur s'est peu à peu établie, et elle a apporté des contributions significatives aux débats actuels sur l'histoire ancienne et moderne du pays et de sa société.



5



fig. 1

De nombreux vases en forme dealebasse ont été fabriqués tant sur la côte pacifique que dans les Hautes Terres dès le début du Préclassique moyen.
(voir page 97)

Bárbara Arroyo

COORDINATRICE DE LA ZONE ARCHÉOLOGIQUE
DE KAMINALJUYÚ, DIRECTION GÉNÉRALE
DU PATRIMOINE CULTUREL ET NATUREL DU GUATEMALA

Les débuts de la complexité sociale sur la côte du Pacifique et l'Altiplano guatémaltèques

Au Guatemala, c'est sur la côte du Pacifique que l'on a identifié les plus anciens vestiges d'habitat sédentaire. Remontant à 1700 av. J.-C. environ, ils ont été découverts à l'issue d'une série de recherches réalisées le long du littoral, à la lisière des mangroves. Cette région se caractérise par la richesse de ses ressources naturelles, certainement un des éléments clés ayant favorisé le développement des cultures (Arroyo, 1994 ; Coe et Flannery, 1967 ; Coe 1961). Nous nous intéresserons ici aux premiers établissements détectés sur la côte pacifique et à leurs relations avec l'Altiplano maya, en particulier avec le site de Naranjo en bordure de la vallée où se situe la ville de Guatemala.

LA CÔTE DU PACIFIQUE

Les recherches ont débuté dans la partie occidentale de la côte sud, dans les départements de San Marcos et de Retalhuleu et, plus précisément, sur les sites de La Victoria (Coe, 1961), Salinas La Blanca (Coe et Flannery, 1967) et El Mesak (Pye et Demarest, 1991) (*carte 3, p. 19*). Plus récemment, au cours de ces vingt dernières années, d'autres fouilles sur la côte centrale, dans les départements d'Escuintla et de Santa Rosa (Morgan, 2010), ainsi que dans celui de Guatemala (Arroyo, 1994), ont enrichi nos connaissances sur les premiers établissements sédentaires. Les premiers sites occupés l'ont été durant ce que l'on a appelé le Préclassique ancien (1700-900 av. J.-C.).



2

28 29

Ils sont constitués par des monticules formant de simples plates-formes de terre ayant soutenu des constructions en matériaux périssables régulièrement reconstruites comme cela ressort de la superposition des sols. À côté de ces plates-formes, on a retrouvé aussi des dépotoirs qui permettent d'en apprendre beaucoup sur les modes de subsistance et la culture matérielle de ces anciens établissements. On a ainsi pu déterminer que ces lieux servaient d'habitat à des populations hiérarchisées socialement, certains durant une brève période, sans doute le temps de recueillir et d'utiliser des ressources saisonnières locales. Une fois celles-ci épuisées, la population se déplaçait vers un autre lieu pour, ensuite, revenir au premier emplacement. Ce processus est suggéré par la présence, dans les sites archéologiques en question, de séries de sols d'occupation superposés mais séparés par de brefs épisodes de recouvrement.

Les petites plates-formes de terre de l'époque servaient avant tout à se protéger des inondations, fréquentes dans la zone. Les communications d'un lieu à l'autre devaient se faire assez facilement en canoë, comme l'ethnographie moderne en offre maints exemples (fig. 2).

Toutefois, l'ensemble de la côte pacifique ne connaissait pas une organisation identique ; dans la région voisine du Chiapas,

au Mexique, des fouilles réalisées par la Fondation archéologique du Nouveau Monde ont mis au jour plusieurs sites comportant de grandes résidences qui pourraient avoir été celles de caciques contrôlant, dès cette époque, un ou plusieurs établissements (Clark, 1994). Les sites de Paso de la Amada et de San Carlos contiennent de vastes demeures de forme ovale qui semblent avoir servi à loger des personnages importants. Par le biais du contrôle de certains produits comme l'obsidienne et l'organisation de manifestations (des grandes célébrations et des fêtes) où ils pouvaient exhiber leur pouvoir, ces individus s'imposaient à la population ordinaire, qui pourvoyait à tous leurs besoins. Clark et Gosser (1995) associent l'apparition de la céramique à ces démonstrations de pouvoir. Lors de celles-ci, on aurait consommé des boissons fermentées dans des récipients en céramique spéciaux imitant les formes naturelles de calebasses, élaborés avec soin et décorés pour ces occasions (fig. 1). On imagine en conséquence que l'apparition de la céramique aurait répondu, d'abord et avant tout, aux besoins d'un petit groupe élitair.

Si le style des céramiques anciennes se retrouve dans plusieurs secteurs de la côte, celles-ci ne furent jamais aussi fines ni nombreuses qu'au Chiapas. Cela tient peut-être au fait que, maîtrisant mieux que d'autres ces technologies, certains groupes

fig. 2

De nos jours encore, on se déplace en canoë sur les bords des mangroves ou dans les lagunes et les marais.

fig. 3

Au Préclassique récent, sur la côte pacifique et son piémont, l'art céramique se diversifie encore tandis qu'apparaissent les premières représentations sculptées. (voir page 99)

ont su perfectionner ces productions à leur avantage. Des chercheurs ont suggéré que, dès le Préclassique ancien, il aurait existé des divisions régionales sur la côte pacifique, les multiples cours d'eau y jouant le rôle de limites géographiques pour les groupes semi-sédentaires à cette époque (Arroyo, 2008). Il est aussi possible que les différences de style observées sur divers objets correspondent à des différences sociales, certains groupes ayant atteint un développement plus important que d'autres et commencé à se sédentariser. Ces différences peuvent cependant aussi refléter une diversité entre groupes ethnolinguistiques dans la zone. La côte du Pacifique pourrait avoir été dominée par des populations du groupe mixe-zoque, même si Love (2008) a noté que nombre de marqueurs matériels d'identité ont sans doute traversé les frontières linguistiques existantes.

Plus tard, vers la fin du Préclassique ancien, c'est-à-dire vers 900 av. J.-C., et au début du Préclassique moyen, on observe l'apparition d'établissements planifiés selon un modèle spécifique ; on y constate des alignements nord-sud, la présence d'architecture monumentale et même, dans certains cas, de sculptures. Les ordonnancements observés et qui se prolongent durant tout le reste de la période préclassique sur la côte sud et sur l'Altiplano ont impliqué la mise en place d'importants remblais et donc le charriage de grandes quantités de terre. Cela suppose une organisation sociale déjà complexe, peut-être du type chefferie, seule susceptible d'avoir supervisé ces travaux. En outre, on imagine des systèmes sociaux différenciés, probablement à rangs, qui parvinrent sans doute à constituer de petites entités politiques régionales.

Au Préclassique récent, il existe des cités plus importantes à la tête d'entités politiques sensiblement plus développées que durant la période précédente. Les sites de ce type sur la côte du Pacifique comprennent, entre autres, El Ujuxte, Tak'alik Ab'aj, Chocólá, Izapa, Chiapa de Corzo et Chalchuapa (fig. 3).

NARANJO ET L'ALTIPLANO GUATÉMALTEQUE

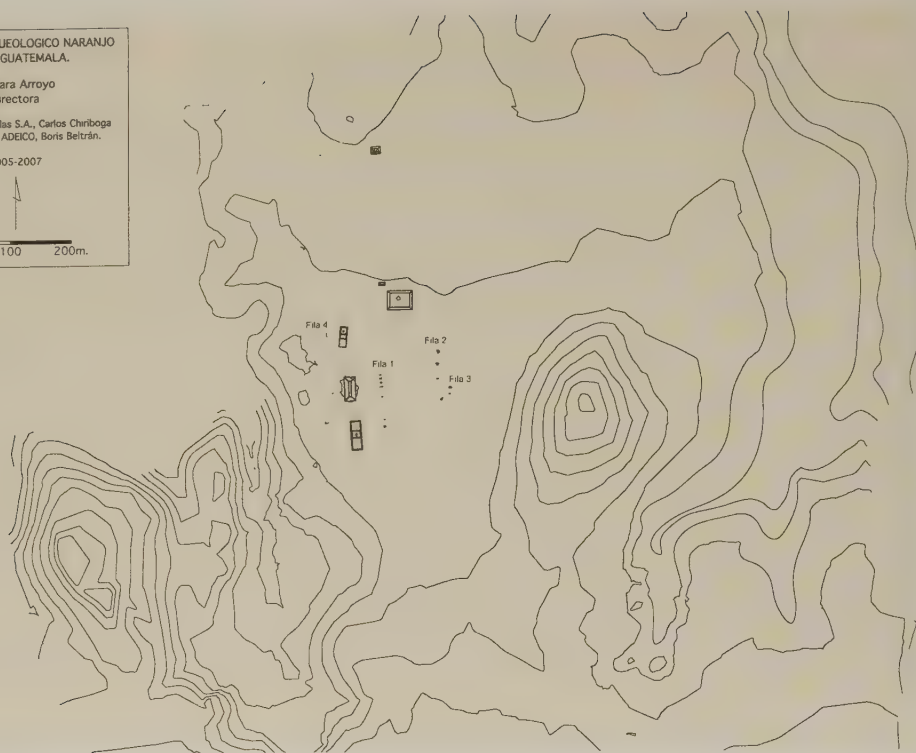
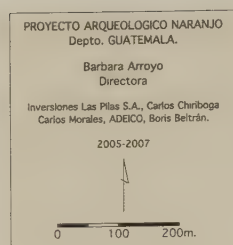
Ce site n'a fait que récemment l'objet de fouilles (Arroyo, 2010), une fois établi qu'il s'agissait d'un centre régional majeur, en particulier pour des célébrations religieuses au Préclassique moyen (800-400 av. J.-C.). L'établissement se trouve à peine à 3 kilomètres de Kaminaljuyú et semble avoir été important tôt dans le Préclassique. Jusqu'à présent on y a découvert plus de trente-cinq monuments sculptés mais lisses dont certains,

dans le secteur central, formaient quatre alignements (fig. 4). Ces sculptures durent être érigées et disposées à cet endroit pour commémorer des événements particuliers, peut-être des débuts ou fins de cycles spécifiques d'ordre solaire.

L'absence sur place de sépultures, les traces d'une occupation domestique éphémère et la présence de figurines en terre cuite représentant des personnages aux traits physiques contrastés laissent penser que Naranjo était un lieu de rassemblement de nombreux visiteurs. Ces derniers pourraient être venus de loin, de la côte du Pacifique ou au-delà, cela pour commémorer, par exemple, des cycles temporels, au terme de pèlerinages. Entouré de collines, Naranjo se situe au confluent de plusieurs cours d'eau ; des ravins pourvus de nombreuses sources limitent à une seule voie les possibilités d'accès. Les recherches sur l'habitat ont montré que les maisons étaient constituées de structures aujourd'hui à peines visibles, quelques-unes seulement ayant possédé des plates-formes basses pouvant d'ailleurs passer inaperçues (fig. 5). On imagine donc des occupations des lieux brèves, liées peut-être aux seules époques de commémoration d'événements particuliers.

Malgré la probable brièveté des séjours qu'on y faisait, le site a dû dépendre d'un pouvoir fort, en tout cas capable de diriger une main-d'œuvre importante pour effectuer les remblais nécessaires aux constructions et niveler la grand-place où se dressaient trois des quatre rangées de monuments lisses. Le contrôle de la population pour ces tâches renvoie à une organisation complexe, une chefferie qui aurait dominé les sites de la vallée et de ses alentours comme Santa Isabel, Cancón, Piedra Parada, entre autres ; ces derniers possédaient aussi des monuments lisses, mais moins nombreux et de plus





petite taille. En raison de l'extension rapide de la ville de Guatemala, il n'a pas été possible d'étudier de façon détaillée ces établissements avant leur destruction, mais le site de Naranjo peut servir de modèle pour les autres.

LES INTERACTIONS ENTRE LA CÔTE DU PACIFIQUE ET L'ALTIPLANO

Tout au long de la période préclassique, la côte du Pacifique a entretenu des liens avec différentes régions et, en particulier, avec l'Altiplano. On ne connaît toutefois pas la nature exacte de ces contacts. On sait que les premiers occupants sédentaires de la côte sud montaient sur les Hautes Terres à la recherche de l'obsidienne dans les gîtes de la région. L'énorme gisement d'El Chayal, à proximité de la vallée de Guatemala, fut l'un des plus utilisés par les populations des sites côtiers les plus anciens. Malheureusement l'occupation de l'Altiplano au Préclassique ancien est mal connue et l'on ignore presque tout des établissements de l'époque dans la zone.

Permettant de dater et d'établir des liens entre groupes, la céramique revêt une importance de premier plan quand

on s'intéresse aux relations entre régions. Shook et Popenoe de Hatch (1999) mentionnent la découverte de céramiques de la phase Arévalo à Kaminaljuyú, datée de 1200 av. J.-C. environ. On n'en a toutefois jamais découvert dans des contextes absolument sûrs et il n'est même pas certain qu'elles remontent à cette époque. Cette céramique n'est pas apparue, non plus, en contexte stratigraphique à Naranjo. Celle de la phase Las Charcas, plus tardive, est quant à elle largement représentée sur l'Altiplano. Elle suit les mêmes canons et présente les mêmes formes typiques que la première céramique de la côte du Pacifique, ce qui suggère l'existence de liens entre les deux régions. Parmi les objets les plus semblables figurent des vases globulaires dont, sur la côte sud, le bord extérieur est orné d'une bande peinte en rouge alors que, sur l'Altiplano, cette dernière apparaît à peine sur la lèvre à l'extérieur et sur le rebord interne. Contrairement à la région côtière, où les formes demeurent purement globulaires, sur l'Altiplano on ajoute aux pots de petits cols pourvus de deux anses qui auraient pu servir pour passer une cordelette de façon à en faciliter le transport. La décoration des vases privilégie les motifs poinçonnés, assez semblables à ceux de la côte. L'une des caractéristiques remarquables communes aux

fig. 4
Plan de Naranjo (Hautes Terres du Guatemala) avec l'indication des alignements de monuments

fig. 5
Dessin de Edgar Arevalo reconstituant une zone résidentielle de Naranjo (Hautes Terres du Guatemala)

deux régions est la présence de grands supports. Sur la côte, et en particulier sur les grands vases à bord rentrant de style Ocós (de 1250 av. J.-C. environ), on observe des supports tripodes de différents types, parfois creux. La céramique de l'Altiplano appartenant à la phase Las Charcas comprend des exemples similaires bien que de moindres dimensions. Plus avant dans la chronologie, à la fin du Préclassique moyen (vers 400 av. J.-C.), on trouve d'autres types d'objets parmi lesquels des plats engobés en noir, lesquels présentent des décorations très semblables à ceux de la côte.

Une autre pratique culturelle souligne les liens qui ont existé entre les deux régions : l'érection de monuments lisses. Bove (2002) signale que des monuments de ce genre existent dispersés tout le long de la côte du Pacifique durant la période préclassique. Le site d'El Bálsamo, dans le département d'Escuintla (Shook et Popenoe de Hatch, 1978), présente un intérêt particulier à cet égard. Outre de la céramique comprenant des caractéristiques similaires (motifs décoratifs au poinçon, incisions, forme rentrante des vases mais avec un col), on a retrouvé, sur ces sites, des monuments lisses disposés de la même manière qu'à Naranjo. Les sculptures figuratives les plus anciennes découvertes à El Bálsamo ressemblent d'ailleurs aux premières manifestations de l'art sculptural sur l'Altiplano : on y voit en particulier plusieurs représentations animales.

Il est certain que, durant le Préclassique, les habitants de l'Altiplano et de la côte sud ont entretenu d'importantes relations sociales. Love (2008) a dénommé « Région maya sud » l'ensemble de l'espace géographique où sont intervenues de constantes interactions entre groupes sociaux pourtant indépendants les uns des autres. On sait que l'Altiplano maya a également entretenu des contacts avec certains lieux des Basses Terres mayas, même si l'on en ignore la nature exacte. Il est aussi fait mention de connexions avec les régions nord-ouest de l'Altiplano central, avec les départements de Chimaltenango, Sacatepéquez et Quiché ; d'autres contacts sont évoqués, cette fois avec le bas Motagua (Popenoe de Hatch, 2002). Les liens entre l'Altiplano et la côte du Pacifique ont sans doute entraîné des alliances et des échanges, et ce quelle que soit l'importance des sites. Le besoin de se fournir en produits que l'on ne trouvait que dans une région précise a dû favoriser ces échanges. Si l'on est sûr de l'existence de relations entre l'Altiplano et la côte du Pacifique au début et au milieu de la période préclassique, il reste encore à mener une étude plus systématique des liens entre les diverses régions. Ces connexions se sont sans doute poursuivies tout au long de l'histoire des principaux centres. Dans ce volume, il est question d'ailleurs de l'important site de Kaminaljuyú qui a connu son apogée au Préclassique récent et qui a tissé des liens avec une grande quantité de régions du Sud méso-américain.



5



fig. 1
Vue aérienne d'un cival à proximité du site de Pesquero au sud du bassin de Mirador

Richard D. Hansen

UNIVERSITY OF IDAHO, FOUNDATION FOR
ANTHROPOLOGICAL RESEARCH AND ENVIRONMENTAL
STUDIES (FARES)

Edgar Suyuc-Ley

CODIRECTEUR
PROYECTO SAHI-UAXACTÚN, GUATEMALA

L'émergence de l'État dans le monde maya : une vue du bassin de Mirador

Au cours des périodes préclassiques moyenne et récente (1000 av. J.-C.–400 av. J.-C. et 400 av. J.-C.–100 apr. J.-C.), les régions d'Oaxaca, de la côte du Golfe, de la côte pacifique et de la vallée de Mexico ont été les théâtres de profonds changements culturels. On observe que des transformations majeures ont également eu lieu en pays maya, en particulier dans la région désignée comme la « zone naturelle et culturelle d'El Mirador », ou « Bassin de Mirador », au nord du Guatemala. Ceintée par une série de collines calcaires, cette région forme une vaste dépression perchée qui correspond de nos jours à près de 7 400 kilomètres carrés de forêts tropicales au nord du Guatemala et au sud du Campeche, au Mexique. Le nombre et la taille des sites archéologiques des périodes préclassiques moyenne et récente qui s'y trouvent lui confèrent un caractère unique, d'autant que ces sites témoignent du développement d'une société étatique précoce, sans égale dans l'histoire maya. Cet État ancien, ou « royaume de Kan », pose les bases de la complexité sociale, politique et économique qui prévalut dans les Basses Terres mayas (Hansen, 2005 ; Hansen *et al.*, 2008).

CADRE GÉOGRAPHIQUE

En raison de l'impact en termes hydrologiques des collines qui l'environnent, le bassin de Mirador abrite une quantité élevée de *bajos* inondés de façon saisonnière, zones marécageuses temporaires envahies à présent essentiellement d'arbrisseaux



14 / 35

2

épineux. Dans certaines parties du bassin, notamment au sud et près des sites de Wakná et Nakbé, on trouve encore des *civales* (fig. 1), restes fossiles des anciens marais d'origine. La flore et la faune tropicales qui peuplent le bassin sont abondantes. Des espèces d'insectes inconnues y ont même été découvertes (Schuster *et al.*, 2010), et les études effectuées laissent penser que le bassin fut et est encore une destination importante pour les oiseaux migrateurs (Budney *et al.*, 2008). Des initiatives ont été prises récemment pour protéger et pérenniser de façon indissociable ce système environnemental et culturel.

CADRE CULTUREL : LE PRÉCLASSIQUE MOYEN

Dans le bassin de Mirador, c'est vraisemblablement la concentration de zones humides qui a attiré les premiers habitants de la région, puisque les *civales* abritaient une riche faune sauvage. Par ailleurs, et c'est peut-être plus important encore, ils comportaient des boues organiques fertiles qui ont permis le développement d'une agriculture intensive. Les études

palynologiques effectuées sur les échantillons prélevés dans plusieurs lacs peu profonds ont révélé la présence répétée de pollens de maïs dès 2600 av. J.-C. (Wahl *et al.*, 2005; Wahl *et al.*, 2006, 2007). D'autre part, les travaux menés à travers le bassin et dans d'autres parties des Basses Terres ont confirmé le rôle central joué par les secteurs à *bajos* dans la genèse culturelle des Mayas (voir Siemens et Puleston, 1972; Harrison, 1977; Puleston, 1977; Pohl, 1990; Pohl *et al.*, 1996; Jacob, 1994, 1995a, 1995b; Dunning *et al.*, 2002; Hansen *et al.*, 2002; Beach, 2006; Castañeda et Hansen, 2007a, 2007b, 2008).

Le développement de l'agriculture en bordure des marais fut à l'origine de la nucléation des sites et d'une croissance de la population depuis au moins 1000 av. J.-C. (Hansen, 1998, 2001, 2005; Hansen *et al.*, 2008). Des réseaux complexes de terrasses furent aménagés au centre des sites, attendant aux complexes palatiaux et aux bâtiments monumentaux. Des phytolithes recueillis dans les remblais de ces terrasses indiquent que les anciens Mayas accumulèrent là des milliers de tonnes de boue organique et qu'ils y cultivèrent du maïs, des courges, des calebasses, des palmiers, du coton et, sans doute aussi, du cacao (Bozarth et Hansen, 2001; Bozarth, 2007; Martínez

fig. 2
Reconstitution de la pyramide du groupe El Tigre, à El Mirador

On observe l'insertion de décors monumentaux dans l'architecture et, au sommet, l'organisation triadique des édifices.

fig. 3
Stèle 2 d'El Mirador qui représente Itzam Ye

Le corps d'un serpent dans sa bouche passe au-dessus de sa mâchoire décharnée. L'élément peut-être le plus important de cette sculpture est le panneau que l'on voit en haut à droite : il comporte, gravé, le texte le plus ancien que l'on connaisse à ce jour dans les Basses Terres mayas.

et Hansen, 1993 ; Martínez *et al.*, 1999). Ces productions de rendement élevé favorisèrent l'essor économique nécessaire à la constitution d'un habitat groupé, à des créations architecturales et artistiques, à l'importation de denrées exotiques, à l'instauration d'une hiérarchie et de stratifications sociales.

L'architecture propre au début de la période préclassique moyenne se composait de bâtiments aux murs de torchis et de plates-formes, de petite à grande taille, aux parois verticales. Les premiers complexes architecturaux rituels, baptisés « Groupes E », et qui comportent une structure pyramide, sur le côté ouest d'une place, et une longue plate-forme orientée nord-sud, sur le côté est, remontent à cette époque. Les pyramides mises à part, les Groupes E constituent les formes les plus anciennes d'architecture rituelle récurrentes dans les Basses Terres mayas (voir Hansen, 1998, p. 63-70). L'aménagement urbain et la configuration rituelle de l'architecture étaient d'une importance capitale. Aux alentours de 600 av. J.-C., entre les Mayas existaient des spécialistes de la taille lithique capables de sculpter des blocs mesurant jusqu'à 1,40 × 0,50 × 0,50 mètre. Certains de ces blocs, pouvant peser de 300 à 500 kilos, étaient utilisés dans l'architecture, posés dans leur longueur dans les murs (Hansen, 1998). De fines couches d'enduit à la chaux recouvraient ces pierres. Des formes architecturales particulières, comme des escaliers aux emmarchements larges, des façades peintes en rouge, des crêtes faîtières, des masques architecturaux, des escaliers triples de façades, des structures en terrasses et des soubassements pyramidaux atteignant jusqu'à 27 mètres de haut font leur apparition au cours du Préclassique moyen. La réalisation de productions spécialisées à grande échelle comme celle de la chaux ou de blocs calcaires, l'importation et l'utilisation de colorants exotiques (comme l'hématite) et la présence d'édifices dont la taille dépassait tout ce qui existait alors en Més-Amérique suggèrent fortement, dès cette époque, un contrôle centralisé de ressources économiques importantes et de main-d'œuvre. Les sites étaient orientés suivant un axe dominant est-ouest, alors que les établissements contemporains de la région olmèque et des Hautes Terres mayas étaient, eux, orientés selon un axe nord-sud, ce qui dénote peut-être une différence capitale d'idéologie et de nature des premiers paysages urbains des Basses Terres.

Au cours du Préclassique moyen, et au moins vers 600 av. J.-C., un art architectural formel fut appliqué dans la décoration des façades en polychromie avec du rouge, du crème et du noir, témoignage d'une idéologie religieuse qui, en plus d'être largement répandue dans l'espace, se perpétua dans

les réalisations des siècles postérieurs (Hansen, 1992). Dans la partie méridionale du bassin de Mirador, à El Pesquero, l'archéologue Hector Mejía a découvert dans une tranchée de pillage une crête faîtière intacte appartenant à une structure ancienne de 12 mètres de haut (Mejía *et al.*, 2009). Les céramiques indiquent que l'édifice, daté de la période préclassique moyenne, présentait des caractéristiques jusqu'alors inconnues pour cette époque. De fait, l'édifice enfoui, doté de masques « olmecoïdes » à ses angles, révèle que l'idéologie, dès cette date, était un puissant facteur de cohésion sociale. Une solidarité organique s'organisa ainsi autour d'une hiérarchie religieuse structurée et impliquée dans les affaires à la fois rituelles et séculières sous l'égide d'une autorité politique centralisée (voir Hansen, 1992).

Un autre élément joua un rôle dans le développement de la complexité sociopolitique : l'unification des centres urbains par le biais de réseaux de chaussées. Ces chaussées, hautes de 2 à 8 mètres et larges de 24 à 50 mètres, furent aménagées dans tous les grands sites connus du bassin. D'épaisses couches de stuc recouvraient les surfaces aplanies des *sacbeob*, ou « chemins blancs ». Apparemment, ces chaussées permettaient aussi de gérer les écoulements des eaux dans ces zones humides, tout en renvoyant peut-être à d'importantes associations d'ordre cosmologique (Miller, 1974, p. 172 *sqq.*). De tels systèmes de communication aboutirent à une



3

confédération des sites majeurs de sorte que les entreprises économiques, politiques, rituelles et logistiques fonctionnassent parfaitement. À El Mirador, les chaussées enjambèrent les *bajos* pour atteindre les zones résidentielles compactes de l'époque préclassique, ce qui témoigne du degré d'aménagement urbain qui prévalait à l'apogée des sites. Les plus fortes concentrations de matériaux du Préclassique moyen retrouvées sur les cinquante et un sites étudiés à ce jour dans le bassin proviennent de Nakbé, Wakná, El Mirador, El Pesquero et Xulnal. Néanmoins, vers 300 av. J.-C., El Mirador surpassa rapidement en taille et en importance les centres voisins.

LA PÉRIODE PRÉCLASSIQUE RÉCENTE (300 AV. J.-C. – 150 APR. J.-C.)

Dans le bassin de Mirador, la période préclassique récente se caractérisa par une architecture monumentale sans précédent. Les structures les plus impressionnantes du bassin apparurent alors dans plusieurs sites, atteignant de 40 à 72 mètres de haut. Une telle monumentalité s'étendit jusqu'aux sites de la région de Calakmul, du côté mexicain de la frontière (Sprajc, 2004, 2005). Des plates-formes totalisant des millions de mètres cubes de remblais furent érigées, preuve qu'une élite administrative contrôlait rigoureusement la main-d'œuvre et les ressources économiques.

Apparue au cours de la période préclassique récente, l'architecture de style triadique désigne de grosses plates-formes surmontées de trois superstructures, la centrale étant la plus haute et se trouvant flanquée de deux constructions plus petites donnant sur le même patio et se faisant face (Hansen, 1990, p. 171-172). Il a pu être établi que les Lacandons, descendants des anciens Mayas, eurent des « maisons communautaires » triadiques (Nicolas de Valenzuela, in Hellmuth, 1977, p. 425).

Au cours de la période préclassique récente, la sculpture architecturale devint l'expression dominante de l'autorité et du pouvoir : elle combine des portraits de divinités (masques) et des panneaux en stuc représentant des personnages de profils, des bobines d'oreilles et d'autres identifiants iconographiques.

Aux alentours de 300 av. J.-C., El Mirador surpassa en taille et en importance tous les centres proches. S'il est surprenant que les Mayas aient choisi El Mirador, Nakbé, Wakná et Tintal plutôt que les sites de la zone occidentale plus riche en eau (comme Chuntuqui, Paixbanlon, Puerto Arturo ou Paixban), il semble que les grands *bajos* qui entouraient El Mirador, notamment, possédaient les plus riches ressources pour

l'agriculture. La prospérité agricole stimula probablement l'accroissement de la main-d'œuvre, les importations de produits exotiques et la mise en place de programmes de constructions monumentales et à caractère probablement aussi militaire. Cette même prospérité permit d'établir les bases économiques des statuts héréditaires, ainsi que le suggèrent les tombes et les sépultures royales (ex : Wakná et Tikal) (voir Hansen, 1998, p. 89-95). Les capacités défensives de Mirador furent sans doute conséquentes puisque les *bajos* entouraient le site, ce qui devait bloquer les accès terrestres et conférer une importance essentielle aux chaussées. Les flancs occidental et méridional de Mirador sont marqués par un escarpement naturel de 20 à 30 mètres de haut, alors qu'un système de murailles de 8 mètres de haut séparait le Groupe occidental du Groupe oriental sur 4 kilomètres de long.

La partie orientale du site est dominée par la pyramide dite « Danta ». Cette structure est reliée au Groupe occidental par une large chaussée (40 à 50 mètres) de près d'un kilomètre de long, qui menait à une grande place au pied de la structure. La pyramide Danta est constituée d'une série de trois grandes plates-formes superposées qui supportaient au sommet un ensemble triadique. La hauteur de l'édifice n'est désormais plus que de 72 mètres et sa plate-forme inférieure mesure 600 mètres par 310. On estime qu'environ 2,8 millions de mètres cubes de remblais ont été nécessaires à sa construction, ce qui en fait une des plus grandes pyramides du monde.

En dehors de son aspect monumental, un des détails les plus distinctifs de la pyramide Danta fut certainement le coût de sa construction. Des blocs, dont la largeur est comprise entre 1 mètre et 1,4 mètre, furent placés de façon à ce que leur axe principal fût perpendiculaire à l'alignement du mur. Cela exigeait trois à quatre fois plus de pierres pour recouvrir la surface de la structure. Au moins quatre niveaux de sols ont été construits au cours de la période préclassique, et l'édifice fut totalement recouvert d'un épais enduit de stuc.

À El Mirador, le Groupe occidental est dominé par la pyramide El Tigre, avec, au sommet également, un complexe triadique (fig. 2) : elle culmine à 55 mètres et sa base mesure 140 × 140 mètres. Une troisième structure monumentale, la pyramide Monos, se trouve à quelque 400 mètres au sud de la pyramide El Tigre. Cet édifice, également de style triadique, mesure 48 mètres de haut. Il est possible que la présence de trois structures dominantes à El Mirador soit liée, à une échelle macroscopique, à une composition triadique formant l'*Ox Te Tun*, le berceau symbolique des dieux (voir Freidel *et al.*, 1993, p. 94-65 et 130).

fig. 4

Bien après l'apogée ancien des grands sites du bassin de Mirador, Nakbé et peut-être d'autres sites du même secteur produisirent, entre 650 et 750 apr. J.-C., des céramiques d'une qualité exceptionnelle que l'on dit « de style codex » et dont l'iconographie, au contenu largement mythique, est extrêmement riche. (voir page 172)

Entièrement érigée sur une plate-forme de 8 à 10 mètres de haut et 400 mètres de long, la grande Acropole centrale est un complexe massif au cœur du site, qui comprend plusieurs édifices de 8 à 25 mètres de haut. Cette acropole préclassique était vraisemblablement le centre administratif de la cité, mais aussi le complexe résidentiel de l'élite (Balcarcel *et al.*, 2010).

Des études sur les systèmes de récupération de l'eau menées par J. Craig Argyle ont révélé des « réservoirs » permettant de recueillir et conserver l'eau venant des édifices principaux de la plate-forme. Des céramiques de la période préclassique récente couvrent la totalité du sol de ces bassins, datant approximativement de 200 av. J.-C. Argyle a découvert que les bassins étaient dotés de caractéristiques hydrauliques spécifiques, ainsi que de reliefs en stuc modelé particulièrement bien préservés (Argyle, 2009 ; Argyle et Hansen, 2010). Deux niveaux au moins sont décorés, dont celui du haut représente un corps de serpent ondulant, avec des Chac regardant vers le haut, et plusieurs images du dieu créateur Itzamna. Sur les panneaux inférieurs on distingue des représentations des héros jumeaux du *Popol Vuh* « nageant », encadrés par des têtes de divinités cosmiques de profil, et un personnage central, que nous pensons être Hunahpu, portant la tête décapitée de son père Hun Hunahpu. L'autre jumeau, qui serait Xbalanque, est affublé d'une coiffe et d'une queue de jaguar. La tête d'un grand serpent céleste, à l'ouest de ces deux personnages, n'est sans doute pas sans rapport avec le corps de serpent du niveau supérieur.

On a retrouvé de l'art monumental ailleurs dans le site. L'archéologue E. Suyuc-Ley a mis au jour une exceptionnelle sculpture taillée dans la roche mère dans le faubourg méridional du site. Cette sculpture, baptisée La Muerta (Suyuc *et al.*, 2005), mesure 6 × 5 mètres : elle présente un assemblage complexe de profils de têtes de divinités flanqués d'un texte hiéroglyphique érodé. Ce texte comprend un jour du calendrier tzolk'in et une série de verbes et de titres indéchiffrés, le dernier glyphe étant sans aucun doute le titre *Kan ahaw* (« Seigneur de Kan »). La présence de textes anciens de ce genre a été détectée en plusieurs endroits de Mirador : ainsi, le texte du Préclassique récent découvert sur la stèle 2 (Hansen, 1991) (fig. 3).

L'architecture monumentale de la période préclassique récente du bassin de Mirador et le réseau de chaussées qui était un facteur d'intégration sociale, politique et économique fournissent des arguments de poids pour croire en l'existence d'un État en cours de constitution. Cependant, le développement rapide et précoce d'une telle entité politique aurait

eu une issue fatale, comme en atteste l'abandon presque total des sites qui se produisit aux alentours de l'an 150. Les structures résidentielles et rituelles furent délaissées, des vases entiers Chicanel et des objets lithiques ayant été abandonnés sur les sols et dans les pièces. La disparition de Mirador et de la majorité des sites du bassin à la fin de la période préclassique récente a également concerné d'autres sites des Basses Terres (Hansen, 1990, p. 216 *sqq.*). Ceux des Hautes Terres souffrirent aussi de graves bouleversements démographiques, et les études consacrées à ces phénomènes doivent tenir compte des causes climatiques, environnementales et culturelles qui auraient pu être à l'origine de la crise qui affecta une zone géographique aussi vaste.

La majorité des ruines du royaume initial de Kan resta abandonnée pendant près de 600 ans, jusqu'à la fin de la période classique récente quand eut lieu une modeste réoccupation. Vivant au milieu des ruines préclassiques, les habitants de la période classique récente fabriquaient des céramiques de style codex, une spécificité du bassin de Mirador (fig. 4). Toutefois, les plus grandes cités ne retrouvèrent jamais leur importance ancienne. À Dzibanché puis à Calakmul, les dirigeants de la période classique continuèrent de s'identifier aux glorieux potentats de Kan, prenant à leur tour le nom de *Kan ahaw*, même si Calakmul, qui en vint à acquérir le statut de « super-État », est aussi désigné comme *Chiik naab*. Ces cités et les communautés plus petites qui les entouraient devaient néanmoins être assez fragiles, puisqu'elles furent elles-mêmes abandonnées aux alentours de 840-900 apr. J.-C. Dans l'histoire maya ancienne, la saga du royaume de Kan se dévoile désormais tel le testament d'un héritage culturel sans équivalent.





fig. 1

Le site de La Lagunita (département du Quiché), situé à plus de 1 000 m d'altitude sur la rive d'un affluent du Chixoy, fut entre 100 et 300 apr. J.-C. un formidable relais entre les Hautes et les Basses Terres. (voir page 106)

Les Hautes Terres : un passé maya ancien

Les Hautes Terres sont situées entre deux grands corridors d'échelle continentale, au sud la côte pacifique et au nord les Basses Terres qui relient, à travers la base de la péninsule du Yucatán, la Laguna de Términos au lac Izabal le long de l'Atlantique (*carte 2, p. 18*). Sur l'un comme sur l'autre les interactions entre cultures olmèque, izapa, maya, puis nahua ont été intenses, mais le corridor pacifique a toujours été plus hétérogène culturellement et linguistiquement que l'autre corridor (nord) dominé par les Mayas sans doute avant le premier millénaire av. J.-C. Cela expliquerait une certaine tendance à ne pas classer dans l'aire maya la côte pacifique et, pour certains chercheurs, au moins les Hautes Terres qui la bordent. Linguistiquement les Hautes Terres ont connu de très anciens partages entre populations de langues mayas (k'iche', q'eqchi'...) et mixe-zoque, ce dernier groupe étant présent aussi sur la côte pacifique et l'actuel Chiapas jusque vers le Classique ancien. Après 500-600 de notre ère, les langues mayas dominent toutes les Hautes Terres et les Basses Terres, et connaissent une diversification de plus en plus marquée (entre autres, poq'om, kaqchikel, tzeltal : Campbell et Kaufman, 1985). Les conditions naturelles jouent en cela un certain rôle.

Le relief vigoureux morcelle en effet les Hautes Terres (au-dessus de 900 mètres), composées de petites unités diversifiées, dotées de nombreuses ressources minérales (obsidienne, jade, jaspe, cuivre...), végétales (forêts humides d'altitude contrastant avec la forêt des Basses Terres), faunistiques (les fameuses plumes vertes de quetzal) ; les sols y sont enrichis par les cendres des volcans qui surplombent la côte pacifique. Quoique profondément entaillées, les deux grandes vallées est-ouest des fleuves Motagua et Chixoy constituent des couloirs de circulation. Les interactions de type commercial et artisanal ont de tout temps été intenses, en particulier autour des nombreux gîtes d'obsidienne de la région de Kaminaljuyú. Leur seule

présence n'explique pourtant pas l'essor de cette grande cité, car il en existe d'autres à Jilotepeque et à Ixtepeque qui n'ont pas donné lieu aux mêmes développements. L'agriculture intensive sur les rives d'un lac maintenant disparu, dans une large vallée menant directement à la côte pacifique au sud et au Motagua au nord, a contribué à faire de Kaminaljuyú la capitale des Hautes Terres : au Préclassique moyen-récent (entre 600 av. et 250 apr. J.-C.), elle faisait partie avec Chalchuapa (Salvador) d'un ensemble aussi économiquement prospère que culturellement créatif, et plus tard vers 400 apr. J.-C. elle a attiré les convoitises de la grande métropole méso-américaine de Teotihuacan, dont la marque est présente sur quelques édifices et dans de riches tombes royales, tôt découvertes par la Carnegie Institution of Washington (Kidder, Jennings et Shook, 1946). La capitale du Guatemala actuel couvre le site archéologique de Kaminaljuyú, confirmant l'importance de son site naturel.

En dépit de la diversité linguistique, des interactions culturelles multiples et de l'intensité des échanges le long des grands corridors pacifique et atlantique, les Hautes Terres sont considérées comme appartenant à l'aire de la civilisation maya au moins dès le Préclassique moyen, à partir de 600 av. J.-C., voire plus tôt encore. Les influences olmèques et d'Izapa sont marquées à Kaminaljuyú et dans le Quiché, mais tout autant dans les cités des Basses Terres comme Mirador ou Nakbé, puisque partout la civilisation maya fut bien l'héritière de cultures antérieures. Apparues dans les corridors pacifique et atlantique aux confins d'Oaxaca, de Tehuantepec, de la côte du Golfe olmèque et de la base de la péninsule du Yucatán, des innovations culturelles précoces comme un style iconographique dont nous n'avons de témoignages que par la sculpture sur pierre, en particulier sur les stèles et les autels qui jouent déjà un rôle important dans les cérémonies politiques, le système scripturaire à glyphes, les premières notations calendaires, une mythologie élaborée et d'autres composantes, placent des sites comme Izapa, Tak'alik Ab'aj, Chocóla, puis Kaminaljuyú dans les premiers moments de la civilisation maya, en liaison directe avec les Basses Terres du Petén. C'est bien au cœur des montagnes, au nord de Kaminaljuyú dans la vallée de Salamá, que la recherche menée par R. Sharer et D. Sedat (1987) a mis au jour des sculptures de la fin du Préclassique moyen (vers 400 av. J.-C.) portant les prémices de l'écriture et du calendrier maya. Alain Ichon a montré combien un site du Quiché comme La Lagunita (*fig. 1*) offre de nombreux traits préclassiques et classiques anciens (600 av.-600 apr. J.-C.) de la civilisation maya du Petén.

Malgré la richesse reconnue des innovations culturelles et l'indéniable prospérité de l'ensemble centré sur Kaminaljuyú,

le rôle sociopolitique de cette cité entre 600 av. et 500 apr. J.-C. reste assez mal compris, tant il est difficile de situer ses fonctions et activités aux différentes échelles que sont le corridor pacifique voisin (échelle méso-américaine, comme en témoignent les marques locales de Teotihuacan), les Hautes Terres centrales (échelle locale) et les Basses Terres mayas (régionale) (Valdés et Wright, 2003). Le site est en outre difficilement accessible sous la ville moderne. Les similitudes entre son iconographie préclassique récente et celle de sites préclassiques du Petén comme Nakbé ou San Bartolo sont remarquables, mais difficiles à comprendre compte tenu de l'énorme distance géographique qui les sépare, et surtout de la complexité sociopolitique spécifique des Hautes Terres.

Car, après la grande crise de la fin du Préclassique récent (encore mal connue, datée de 100-250 apr. J.-C.), les Hautes Terres sont morcelées en de multiples petites entités politiques inscrites dans les compartiments naturels. Les sites archéologiques y sont-ils moins grands que ceux des Basses Terres ? Du moins les archéologues ont-ils été attirés par ce morcellement et la facilité avec laquelle ils pouvaient circonscrire chaque entité grâce au relief, à l'hydrographie, beaucoup mieux, certes, que dans la forêt du Petén. Simultanément à ceux du nord du Yucatán, la Carnegie a développé très tôt de grands projets dans les Hautes Terres, dont les résultats pionniers fournissent encore des repères (voir par ex. Smith, 1955). Le premier projet de restauration a été réalisé grâce à l'aide privée à Zaculeu dans les années 1940 (Woodbury et Trick, 1953), suivi de près par les travaux de Guillemain à Iximché (1977) et des Français dès 1962 à Mixco-Jilotepeque Viejo (Lehmann, 1968), trois forteresses mentionnées dans les chroniques espagnoles de la Conquête. La recherche française a succédé aux recherches américaines pour se développer jusqu'à ce que la guerre civile interrompe les travaux (Arnauld, 1986 ; Becquelin, 1969 ; Fauvet-Berthelot, 1986 ; Ichon, 1992 ; Ichon *et al.*, 1980, 1982, 1984, 1985 ; Lehmann, 1983). Les recherches nationales ont repris depuis, sans susciter encore de projets de l'envergure nécessaire, sauf à Kaminaljuyú (Valdés, 1998).



fig. 2

Au Postclassique, alors que les grands sites classiques des Basses Terres disparaissent sous la forêt, les Hautes Terres font preuve d'un dynamisme important et les éléments de la culture matérielle s'y renouvellent profondément. (voir page 190)

fig. 3

Épisode de la représentation du drame Rabinal Achi

Le groupe de danse visite les différentes confréries, ici la confrérie de San Pablo, saint patron du village.

Toujours sans réponse depuis des décennies, la question qui pèse sur notre compréhension des entités sociopolitiques des Hautes Terres – y compris Kaminaljuyú – est celle des mécanismes et processus des relations entre Mayas des Hautes et des Basses Terres. Après le projet Salamá de Sharer et Sedat, les recherches de M. C. Arnauld en Alta Verapaz et la documentation constituée par A. Ichon et R. Grignon dans le couloir du Chixoy (un accès en réalité malcommode aux Basses Terres dans sa partie nord-sud), cette question a été abandonnée. À quoi bon étudier des relations entre des entités assez mal connues des deux côtés ? Il a fallu les réelles avancées faites sur l'organisation politique des royautes dynastiques dans les cités du Petén, et particulièrement à Copán (où Sharer et Sedat prolongent leurs recherches de Chalchuapa et Salamá), sur l'ancienneté de ces cités remontant au Préclassique moyen, leur stabilité classique jusqu'aux effondrements du IX^e siècle mais leur morcellement aussi, pour que la question des relations puisse être posée à nouveau de façon opératoire : ainsi, une fois Cancuén identifié comme le port de commerce du Classique récent contrôlé par un groupe de clans puissants du côté des Basses Terres (voir les travaux de Demarest), il devient possible de remonter vers les Hautes Terres depuis ce site, et c'est ainsi que C. Andrieu, en étudiant l'artisanat du jade de Cancuén (2010), revient quarante ans après le projet de Sharer et Sedat à Salamá où se situent des sources de jade exploitées anciennement (1987, p. 20). Du moins peut-on ainsi reprendre le fil d'une recherche renouvelée.

Une autre dimension de cette question des relations entre Hautes et Basses Terres, plus tardive puisqu'elle concerne le Postclassique (950-1524) quand les cités du Petén étaient abandonnées (de même que Kaminaljuyú et les anciens centres de la côte pacifique), porte sur la migration dite « toltèque » de la côte du Golfe vers les Hautes Terres. Cette question implique les ethnohistoriens parce que les documents rédigés par les Mayas au XVI^e siècle pour justifier leurs titres de noblesse devant les Espagnols donnent plusieurs versions de l'histoire de la migration (la qualité d'étranger étant alors au fondement de la légitimité politique) ; elle implique les mythologues parce que ces récits sont en bonne part des « mythes » ; elle

concerne également les archéologues puisque la culture matérielle de l'aire maya à partir du XII^e siècle porte une relative marque « mexicaine » ou « toltèque », en particulier à Chichén Itzá puis à Mayapán (au nord du Yucatán). Dans les Hautes Terres, Ichon (Ichon *et al.*, 1980) a fouillé un centre politique de première importance, Kawinal, situé dans le couloir du Chixoy, probable avant-poste commercial des Hautes Terres qui succédait à Cancuén dans les Basses Terres : ses bâtiments sont comparables à ceux de Mayapán. Pour autant, ni Chichén Itzá ni Mayapán n'étaient peuplées de Toltèques et l'affaire de la migration concerne les Mayas à l'intérieur de l'aire maya, même s'ils ont entretenu des relations avec Tula puis d'autres cités du Centre du Mexique.

Car les interactions de tous ordres empruntant les deux grands corridors pacifique et atlantique ont repris de plus belle après la grande crise du IX^e siècle (fig. 2), de telle sorte que la présence de Nahuas (Pipil dans le corridor pacifique) a facilité les contacts entre les deux civilisations maya et mexicaine. À l'époque protohistorique de Mayapán et de Kawinal, l'autre entité maya puissante est Q'umarkaj, capitale située au cœur des Hautes Terres à la source du Motagua (Carmack, 1981). En émerge après la sécession de 1460 la puissance la plus tardive, celle des Kaqchikel à Iximché. C'est dans ces deux forteresses que les Mayas ont le plus farouchement résisté aux Espagnols en plusieurs épisodes entre 1524 et 1535, tandis que le nord du Yucatán résistait encore jusque vers 1542, et Tayasal au Petén jusqu'en 1697. Mais c'est seulement en 1701 que le curé franciscain de Chichicastenango obtint la permission des autorités mayas locales de voir un vieux document caché dans l'église : c'était le très fameux *Popol Vuh*, à la fois mythe maya pluriséculaire, histoire k'iche' et chronique des grandes familles royales de Q'umarkaj (Tedlock, 1985), que Ximénez mit plusieurs années à recopier et à traduire, avant de connaître quelques années plus tard le *Rabinal Achi* à Rabinal (fig. 3). Ces épopées mayas montrent, si besoin est, que les Hautes Terres appartiennent au monde maya (Breton, 1994 ; Carlsen et Prechtel, 1991).





fig. 1

Sur la stèle 1 du site de Cobá – déjà exceptionnelle en ce qu'elle possède sur ses deux grandes faces l'image d'un souverain et une longue inscription –, il existe, sur la face ici illustrée, une référence à des unités de mesure de temps emboîtées (24 précisément) représentant une durée quasi inconcevable, preuve que le cycle ayant débuté en 3114 av. J.-C. et qui s'achèvera le 21 ou le 23 décembre 2012 n'est qu'un maillon d'un système incommensurablement plus vaste. Dessin de Ian Graham in Ian Graham et Eric von Euw *Corpus of Maya Hieroglyphic Inscriptions*, 8(1), 1997.

Temps et numération chez les Mayas

Le déchiffrement des hiéroglyphes mayas commença à la fin du XIX^e siècle avec l'élucidation du système complexe des calendriers mayas. Avant les années 1870, les chercheurs ignoraient presque tout de la nature de l'écriture maya et du contenu général des inscriptions. Ce sont les travaux de deux « amateurs », le bibliothécaire allemand Ernst Förstemann et l'éditeur de presse nord-américain Joseph P. Goodman, qui permirent, pour la première fois, de comprendre le temps maya et ses principales composantes. Au cours des décennies suivantes, peu de progrès furent réalisés dans le déchiffrement de l'écriture maya, jusqu'à la découverte de l'histoire des rois et de la nature phonétique des glyphes dans les années 1950. Durant cette période de « préhistoire » de la recherche, une idée cruciale prit forme – à savoir que les anciens Mayas, plus que toute autre culture d'Amérique, auraient été obsédés par le calendrier et l'astronomie. Néanmoins, nous savons aujourd'hui que cette vision des choses était biaisée et incomplète du fait du manque de données. Nous avons maintenant conscience que leur conception du temps, extraordinairement complexe, avait des visées plus larges. Elle offrait, en effet, un cadre à leurs préoccupations à la fois mythiques et historiques, ces dernières étant des plus humaines, voire souvent terre à terre. En d'autres termes, les dimensions entrelacées du temps maya constituaient, et constituent encore à certains égards, un reflet saisissant de la culture de ce peuple.

Comme tous les peuples de Méso-Amérique, les anciens Mayas utilisaient un cycle de 52 ans, formé par la combinaison de deux cycles de durée inégale, l'un de 260 jours, et l'autre de 365.

NOMS DES JOURS ET DES MOIS EN YUCATÈQUE ANCIEN, AU XV^e SIÈCLE

<i>noms des 20 jours</i>	<i>noms des 18 mois</i>
Imix	Pop
Ik'	Wo
Ak'bal	Sip
K'an	Sotz'
Chikchan	Tzek
Kimi	Xul
Manik'	Yaxk'in
Lamat	Mol
Muluk	Ch'en
Ok	Yax
Chuwen	Sak
Eb	Keh
Ben	Mak
Ix	Kank'in
Men	Muwan
Kib	Pax
Kaban	K'ayab
Etz'nab	Kumk'u
Kawak	
Ahaw	

Le premier cycle était un calendrier divinatoire, utilisé par les prêtres pour prédire l'avenir et planifier avec précision les prières rituelles. Il était constitué, pour sa part, d'une série de vingt noms de jours qui se succédaient toujours dans le même ordre, à quoi on juxtaposait les nombres 1 à 13, si bien qu'une même combinaison de nom et de nombre se répétait tous les 260 jours ($13 \times 20 = 260$). De la sorte, la date 8 Ahaw était toujours suivie du 9 Imix, puis du 10 Ik', 11 Ak'bal, 12 K'an, 13 Chikchan, 1 Kimi, 2 Manik', et ainsi de suite. Pour les devins, l'association d'un nombre et d'un nom de jour revêtait une signification importante, permettant de savoir si le jour en question était de bon ou de mauvais augure, et de prédire les faits de la vie quotidienne, en particulier à l'occasion des naissances et des semailles.

Ce calendrier de 260 jours (*tzolk'in*) était employé en fait par toutes les cultures anciennes de Méso-Amérique. Celles qui composèrent la civilisation dite « olmèque » l'utilisèrent

avec certitude, tout comme, plus tard, les peuples non mayas de l'isthme de Tehuantepec, d'Oaxaca et des Hautes Terres du Mexique central, jusqu'aux Aztèques compris. Fait étonnant, ce calendrier est parvenu à perdurer jusqu'à une date très récente dans certaines régions du Guatemala et d'Oaxaca, soigneusement maintenu dans certaines communautés par des « gardiens des jours » traditionnels qui étudiaient scrupuleusement les influences et prédictions propres à chaque jour, reliant leur signification aux affaires de santé et aux autres préoccupations de la vie courante. Ce cycle de 260 jours était couramment associé à un calendrier solaire (*haab'*) représentant une année de 365 jours, qui comportait dix-huit « mois » de 20 jours et se terminait par une période liminale de 5 jours ($[18 \times 20] + 5 = 365$). Marquant le nouvel an, le premier jour du premier mois était appelé « 1 Pop » par les anciens Mayas du Yucatán – sachant que les noms de mois, comme ceux des jours, variaient beaucoup d'une langue maya à une autre. Les jours suivants étaient « 2 Pop », « 3 Pop », etc. Ainsi, n'importe quel jour pouvait être désigné par une combinaison des deux calendriers. Dans la liste suivante de neuf jours successifs, on voit comment les deux systèmes fonctionnent séparément mais parallèlement (Sotz' et Tzek sont deux noms de mois en usage dans l'ancien Yucatán).

SUCCESION DE JOURS DANS LES CALENDRIERS RITUEL ET SOLAIRE

<i>tzolk'in</i> (calendrier rituel)	<i>haab'</i> (calendrier solaire)
[...]	[...]
9 Imix	14 Sotz'
10 Ik'	15 Sotz'
11 Ak'bal	16 Sotz'
12 K'an	17 Sotz'
13 Chikchan	18 Sotz'
1 Kimi	19 Sotz'
2 Manik'	établissement du mois Tzek
3 Lamat	1 Tzek
4 Muluk	2 Tzek
[...]	[...]

Mathématiquement, chaque combinaison de jour dans le cycle de 260 et dans celui de 365 se répète tous les 52 ans (ou, pour être plus précis, tous les 18 980 jours). Les spécialistes désignent la combinaison de ces deux calendriers par le nom de « Compte Court ». Pour nombre de cultures méso-américaines, le Compte Court constituait un moyen essentiel pour structurer et comprendre les dynamiques complexes du temps et de

l'histoire. Pour les Aztèques, un nouvel an tombant à la date 2 Acatl (ou 2 Ben pour les Mayas) représentait un moment de renouvellement et de régénération du monde. La veille au soir, le souverain et ses prêtres se réunissaient sur une montagne sacrée près de l'ancienne Tenochtitlán, la capitale aztèque, et procédaient à l'allumage rituel au forêt d'un feu nouveau sacré qui serait distribué aux temples de la cité, représentant une nouvelle vie et la puissance renouvelée du cosmos. Les Mayas avaient leurs propres rituels variés de renouvellement du temps, décrits dans les sources historiques du xvi^e siècle, parmi lesquels on procédait à la destruction des images et idoles sacrées et à la fabrication de nouvelles.

Par ailleurs, les Mayas associaient à ces cycles courts une structure de compte du temps bien plus élaborée, que nous appelons « Compte Long », son nom original ayant été perdu depuis longtemps. Plus linéaire, ce système de notation positionnelle permet de consigner un grand nombre de jours accumulés à partir d'un point de départ spécifique situé dans le passé. Cependant, tout laisse penser que les Mayas ne furent pas les inventeurs de cette forme de compte du temps. Comme pour le cycle de 260 jours, les premiers exemples de dates en Compte Long ont été retrouvés à l'extérieur de la région maya. Plusieurs inscriptions anciennes gravées sur des monuments nous sont parvenues et se rattachent aux cultures peu connues du nord de l'isthme de Tehuantepec, principalement le long de la côte du Golfe. Associées à l'écriture dite « isthmique » ou « épi-olmèque », ces premières dates en Compte Long y apparurent au ii^e siècle av. J.-C., et furent employées jusqu'au v^e siècle de notre ère sur des sites comme Cerro de las Mesas. Il est tout à fait concevable en fait que le Compte Long ait été inventé par les premiers Olmèques qui occupèrent cette même région durant le Préclassique ancien et moyen, bien qu'aucun témoignage direct ne permette de faire de cette hypothèse une certitude. Les premiers exemples mayas de Compte Long proviennent des Hautes Terres guatémaltèques sur les sites du Tak'alik Ab'aj et El Baúl. Toutefois, dans les Basses Terres, ils n'apparaissent pas avant le iii^e siècle de notre ère, marquant ainsi le début de la période classique.

Dans sa forme standard, cette notation du temps comportait cinq unités de période. La plus petite était le jour (*k'in*) et la suivante, correspondant à vingt jours, s'appelait le *winal*. Dix-huit *winal* faisaient un *tun*, soit 360 jours. Vingt *tun* faisaient un *k'atun*, et vingt *k'atun* donnaient une longue période appelée *bak'tun* par les chercheurs modernes. Chaque unité était représentée par un hiéroglyphe :

Bak'tun	20 × 20 ou 20 ² tun	144 000 jours
K'atun	20 tun	7 200 jours
Tun	18 winal	360 jours
Winal	20 k'in	20 jours
K'in		1 jour

Pour désigner une date à l'aide de ce système, il fallait attribuer les nombres de chaque unité du temps écoulé depuis la date de départ (*fig. 2*). Par exemple, une date importante de l'histoire maya – la naissance du célèbre roi de Palenque, K'inich Janab Pakal, correspond à 9 *bak'tun*, 8 *k'atun*, 9 *tun*, 13 *winal* et aucun jour, ce qui s'écrit 9.8.9.13.0. Dans le Compte Court, la même date tombait un jour 8 Ahaw 13 Pop. Ainsi, cette date se transcrivait en définitive de la façon suivante :

9.8.9.13.0 8 Ahaw 13 Pop

En donnant à chaque unité du Compte Long la valeur zéro, on obtient la date de départ du système. Curieusement, les anciens Mayas ne l'écrivaient pas simplement « 0.0.0.0.0 » comme on pourrait s'y attendre. Pour des raisons que nous exposerons plus loin, ils l'écrivaient :

13.0.0.0.0 4 Ahaw 8 Kumk'u

Selon la corrélation maintenant admise du calendrier maya avec le nôtre, le point de départ du Compte Long correspondrait au 13 août 3114 av. J.-C. Étant donné l'éloignement de cette date – environ deux millénaires avant les Olmèques –, celle-ci n'avait évidemment aucune pertinence historique pour les Mayas. La raison pour laquelle elle avait été choisie comme date de référence reste un mystère, quoique certains aient avancé que le 13 août avait une grande importance en tant que jour de zénith solaire dans certaines régions du Sud méso-américain.

Le *bak'tun* suivant commença un jour 1.0.0.0.0, puis le suivant quatre cents « ans » plus tard un jour 2.0.0.0.0, et ainsi de suite.

Très importante sur les plans mythologique et cosmologique, la date de départ 13.0.0.0.0 est mentionnée sur plusieurs inscriptions anciennes, ainsi que dans le *Codex de Dresde*. Les textes décrivant ce qui se produisit ce jour-là sont assez vagues, mais ils laissent penser que les Mayas considéraient cette date comme celle du renouvellement d'un foyer cosmique sacré, s'apparentant peut-être à la notion aztèque du « Feu Nouveau ». Un autre texte fascinant dit que, ce jour-là, les dieux « furent mis en ordre »,



fig. 2

De très nombreuses inscriptions historiques mayas de l'époque classique s'ouvrent par une date dite « Série initiale » calculée par le nombre de *bak'tun* (unité de 400 ans), *k'atun* (unité de 20 ans), *tun* (année de 360 jours), *winul* (mois de 20 jours) et *k'in* (jour) écoulés depuis une date « initiale » (13 août 3114 av. J.-C.). Le panneau 1 de La Corona (en deux parties) ne fait pas exception. (voir page 164).



impliquant une nouvelle organisation des forces du cosmos. Les célébrations rituelles des « Fins de Périodes » par les rois mayas à date historique étaient considérées systématiquement comme des reconstitutions de ce moment de renouvellement universel.

LE PASSÉ LOINTAIN

La mesure du temps maya, en particulier le Compte Long, est souvent décrite comme un système linéaire. Si cela se vérifie en examinant sa structure à une échelle standard, de manière plus large on constate qu'elle repose également sur une conception cyclique du temps, que l'on perçoit seulement en considérant toute l'étendue de ce que j'appelle le « Grand Compte Long ». Plus complet, ce système ne se limite pas aux cinq unités du Compte Long standard. Comme nous le constatons sur plusieurs monuments du site de Cobá, au Mexique, il comporte 24 unités emboîtées, soit 19 au-dessus du niveau du *bak'tun* (fig. 1).

Les calculs mathématiques qui sous-tendent ce système sont tout à fait stupéfiants, puisque le seul *bak'tun*, comme nous l'avons vu, équivaut déjà à 144 000 jours, soit environ 400 ans. L'unité suivante, le *piktun*, correspond à vingt *bak'tun*, soit environ 8 000 ans. La suivante fait vingt fois cette dernière, et ainsi de suite. Si bien qu'à Cobá, une seule unité de la période de niveau supérieur représentait 20²¹ *tun*, équivalant à :

754 974 720 000 000 000 000 000 000 000 000 jours, soit
plus de 2 067 052 273 806 257 874 911 497 083 années solaires.

Les dates que l'on rencontre à Cobá sont particulièrement intéressantes, car elles stipulent la version pleine et entière de la date de départ du Compte Long, dite « de la Création » qui, nous l'avons vu plus haut, s'écrit généralement 13.0.0.0.0 4 Ahaw 8 Kum'ù. Sur la stèle 1 de ce site, cette date est inscrite avec toutes les périodes supérieures également affectées du chiffre 13, ce qui donne :

13.13.13.13.13.13.13.13.13.13.13.13.13.13.13.13.13.
13.0.0.0.0 4 Ahaw 8 Kum'ù

Nous réalisons aussitôt que la soi-disant « date zéro » du Compte Long située en 3114 av. J.-C. n'était pas son véritable point de départ, mais une étape d'une conception du temps bien plus vaste qui prend naissance plusieurs éternités en arrière. En fait, le nombre évoqué à Cobá représente une échelle de temps quasiment inconcevable.

La prochaine occurrence, dans le Compte Long, de la date 13.0.0.0.0 se situera à la fin de l'année 2012 de notre calendrier,

le 21 ou 23 décembre selon la corrélation choisie. Bien entendu, cette supposée « date de fin » du calendrier suscite de grandes appréhensions. Mais, en réalité, aucune inscription maya lisible ne prédit quoi que ce soit pour cet anniversaire de la Création. Pour le moins, il est clair que cela ne sera nullement la « fin des temps », car le calendrier se poursuit encore loin dans le futur, pour s'arrêter bien au-delà de milliards d'années à un moment où les physiciens actuels prévoient la désintégration de la matière cosmique. Mais on a assez parlé de l'idée saugrenue, quoique répandue et soutenue par bien des gens aujourd'hui, selon laquelle le temps maya serait sur le point de s'arrêter.

Nous avons vu que le Compte Long n'était pas un système de numération strictement vigésimal (en base 20), étant donné que la période *tun* de 360 jours était constituée de 18 périodes de 20 jours, ce, afin de s'approcher de l'année solaire. En outre, le Grand Compte Long possédait une structure interne qui se distinguait radicalement des systèmes de numération standard. Rappelons que le compte des *bak'tun* a « commencé » après avoir atteint le chiffre 13, mais auparavant il avait progressé à compter d'un point de départ antérieur fixé à zéro. Un *bak'tun* repart donc à zéro au bout de 13 unités. Le compte recommence alors, et la séquence des *bak'tun* 1 à 13 se répète indéfiniment. Une fois 13 périodes passées, la période immédiatement supérieure au *bak'tun*, appelée *piktun*, augmente d'une unité.

Dans le temple des Inscriptions de Palenque, le futur passage à la période supérieure est mentionné, indiquant que ce sera l'achèvement de « 1 *piktun* ». Cela constitue un indice essentiel pour reconstituer la structure étendue du calendrier en question, car on apprend, de la sorte, que le *bak'tun* n'était pas la seule unité à subir cette curieuse réinitialisation de 13 à 1, avec, à ce moment-là, un compte nouveau. Si le *bak'tun* et le *piktun* étaient soumis à ce rythme, il semble évident que, de la même façon, toutes les périodes des niveaux supérieurs revenaient à 1 après avoir atteint 13. La capacité *potentielle* du Grand Compte Long atteindrait alors le nombre suivant de *tun*, ou années :

72 848 437 894 736 842 105 263 157 200 *tun*

Là encore, ce nombre ne semble pas significatif en tant que tel, et je ne pense pas qu'il représentait grand-chose dans l'esprit des prêtres du calendrier de l'ancienne Cobá. Cependant, il témoigne d'une vision conceptuelle du temps particulière, même si nous avons dû extrapoler cette dernière à partir des textes qui sont parvenus jusqu'à nous. La distinction qui est souvent faite entre la conception linéaire et cyclique du temps

n'est donc guère pertinente, car presque tous les systèmes de calendrier intègrent des cycles récurrents, généralement naturels, dans un cadre linéaire. En cela les calendriers mayas ne font pas exception.

LES NOMBRES ET LE TEMPS

Le calendrier en Compte Long, même dans sa forme standard à cinq périodes, constitue une variante du système de numération plus simple, en base 20 (vigésimal), qui était utilisé dans la majeure partie de la Méso-Amérique. Alors que notre propre système est en base 10, avec les unités 1, 10, 100, 1 000 qui nous sont familières, les Mayas recouraient à un système reposant sur les unités 1, 20, 400, 8 000, etc. Le Compte Long s'écarte légèrement de ce dernier afin d'approcher la durée de l'année solaire, en fixant la troisième unité à 360 jours au lieu de 400. Dans l'état actuel de nos connaissances, la terminologie ancienne du calendrier en Compte Long montre que certains nombres n'avaient pas toujours nécessairement la même valeur absolue. Prenons, par exemple, le terme *pik*. Dans le système de numération vigésimal ordinaire (non calendaire), *pik* désignait une unité de 8 000, qui servait à compter, par exemple, les ballots de fèves de cacao (*ho' pik kakaw*, « 5 *pik* [40 000] de cacao »). Or le même terme était employé pour désigner l'unité que les chercheurs modernes appellent le *bak'tun*, équivalant à 400 *tun* (144 000 jours). Pour quelle raison ? Il semblerait que le *pik*, ainsi peut-être que d'autres termes, marquait une position relative au sein des différents systèmes de notation positionnelle. En examinant ces unités de plus près à l'intérieur de chaque système, une structure intéressante apparaît (la position du *pik* est indiquée en gras) :

				<i>Pik</i>		
Système vigésimal standard	1	<u>20</u>	400	8 000	160 000	...
				<i>Pik</i>		
Compte Long	1	20	<u>360</u>	7 200	144 000	...

Dans le compte vigésimal standard, le *pik*, équivalant à 20⁵, désignait l'unité placée deux positions au-dessus de 20 (souligné), qui constitue la base du système. Dans le Compte Long, conçu et structuré autour du *tun*, le *pik* désignait la période située deux positions au-dessus de cette période de référence (également soulignée). On peut donc penser que, dans les deux systèmes, *pik* désignait la « seconde position » au-dessus de l'unité de base. En aucun cas il ne correspondait à une valeur numérique absolue.

Idéalement, pour confirmer cette hypothèse, il faudrait prouver qu'un signe ou glyphe associé au nombre 400 dans le système vigésimal standard pouvait aussi représenter le nombre *k'atun* du Compte Long. Cependant, aucun glyphe désignant le nombre 400 – qui pourrait se lire BAK' – n'est connu à ce jour. En attendant qu'une telle vérification soit possible, il semble du moins évident que les termes mayas désignant des nombres, quel que soit leur véritable mode de fonctionnement, n'étaient pas liés de manière systématique à des valeurs absolues.

Il n'est guère surprenant que plusieurs systèmes de compte aient été utilisés par les anciens Mayas, car à travers l'histoire et les cultures, on constate aisément combien le calcul calendaire tend à dériver des systèmes de numération génériques. Les mouvements et cycles du soleil, et autres phénomènes à partir desquels les êtres humains structurent leur perception du temps, ne collent pas toujours exactement avec la rigidité de la pure arithmétique. Il en résulte donc certaines contradictions et désordres typiques de la mesure du temps par l'homme. Si ces systèmes distincts ont un vocabulaire commun, comme nous le constatons avec le terme *pik*, il semble inévitable que des contradictions, voire des différences de valeurs numériques, surviennent. Dans l'univers de la numération et de la mesure du temps chez les Mayas, le contexte est donc essentiel.



fig. 1 et 2
 Fragment de peinture murale datant du IV^e siècle av. J.-C. représentant le dieu maya du maïs, San Bartolo
 (dessin de Heather Hurst, in Saturno et al., 2006, fig. 9, avec son aimable autorisation)

Iconographie du monde maya ancien



Au cours des cinquante dernières années, des progrès spectaculaires ont été réalisés dans le déchiffrement de l'écriture hiéroglyphique des anciens Mayas, si bien que nous sommes aujourd'hui capables de citer leurs dieux et leurs rois par leurs noms. D'importants progrès ont également eu lieu en iconographie, bien que celle-ci ait suscité un moindre intérêt auprès du public comme parmi les spécialistes. Souvent perçue comme réaliste et donc facile à comprendre, elle n'est en fait ni l'une ni l'autre. L'épigraphie et l'iconographie sont loin d'être des disciplines scientifiques indépendantes. Tout comme les images ont grandement aidé les épigraphistes Youri Knorozov et Tatiana Proskouriakoff à formuler leurs déchiffrements clés, les textes glyphiques éclairent les iconographes sur les scènes rituelles ainsi que sur les noms et identités des différents dieux. À la fin du XIX^e siècle, l'un des pionniers de l'iconographie maya, Paul Schellhas (1897, 1904), identifia et nomma les divinités de manière systématique dans les codex mayas du Postclassique récent. Le sens et le nom de chacune de ces entités étant alors encore mal connus, il les désigna arbitrairement par les lettres successives de l'alphabet latin, en appelant le dieu de la mort « Dieu A », la divinité de la pluie « Dieu B », et ainsi de suite pour treize autres. Grâce aux déchiffrements glyphiques ultérieurs, nous connaissons aujourd'hui plusieurs de leurs noms véritables en maya. Ainsi, le dieu A s'appelle Kimi, ou « mort », tandis que le dieu B se nomme Chahk, l'omniprésente divinité de la pluie et de la foudre. Toutefois, certains noms n'ont pu

encore être déchiffrés, tel celui du riche dieu des marchands que l'on continue donc à appeler Dieu L (voir Martin, 2006 ; Miller et Martin, 2004, p. 58-63).

Pendant la première moitié du ^{xx}e siècle, les anciens calendriers mayas, notamment les Séries Initiales, ou dates en « Compte Long », suscitèrent bien plus d'intérêt que l'iconographie dans la communauté des chercheurs. Cela dit, les glyphes calendaires ont aussi une importance directe dans la compréhension des images mayas. Ainsi, les vingt glyphes des jours qui nous ont été transmis par le frère Diego de Landa pour les Mayas yucatèques du ^{xvi}e siècle furent-ils d'une grande utilité pour identifier certains motifs tels que celui du jour Ik', ou « vent », représenté par un signe en forme de T (fig. 4a), ou celui du jour Kab'an, signifiant « terre », représenté par un motif en spirale évoquant des excréments (fig. 3a). Sur les flancs du sarcophage de K'inich Janahb Pakal dans le site de Palenque, des ancêtres sont représentés sous forme d'arbres émergeant du sol couvert du signe Kab'an que l'on retrouve dans le glyphe du jour, ce qui indique clairement que ce signe désigne la terre (fig. 3b). Aujourd'hui encore, les débats sur l'iconographie maya font souvent référence aux signes Ik' et Kimi, aux volutes Kab'an, aux signes Kawak et Etz'nab' ainsi qu'aux motifs Ajaw, qui figurent tous dans le système yucatèque des noms de jours. Certains noms de jours de l'époque classique peuvent aussi être personnifiés en dieux – par exemple la tête d'un jeune dieu du vent représentant le jour Ik' (fig. 4b). En outre, les glyphes de nombres personnifiés de la période classique comportent une série très précise de dieux avec leurs attributs physiques :

on trouve comme dieu du chiffre 3 le dieu du vent, pour le 4 celui du soleil et pour le 8 celui du maïs. C'est également le cas des patrons des mois de vingt jours qui apparaissent en glyphe introducteur des textes de Séries Initiales (voir Thompson, 1950, fig. 22-23). Ainsi, le patron du septième mois, Yaxk'in, est le dieu du soleil qui personnifie également le chiffre 4, tandis que celui du treizième mois, Mak, dieu du vent, représente aussi le chiffre 3 (fig. 4c). Sur un exemple apparaissant sur la tablette du palais de Palenque, le dieu du vent est représenté avec des signes Ik' sur le corps, tenant des crécelles dans les mains et semblant chanter (fig. 4e). Par ailleurs, personnifiant le chiffre 3, il apparaît avec un hochet à sonnaillles dans le texte d'un banc hiéroglyphique de Copán (fig. 4d). Ces exemples glyphiques montrent clairement qu'il est aussi le dieu de la musique – des sons transmis à travers l'air et le vent (Taube, 2004a).

La quantité et la qualité des images disponibles constituent un élément crucial de la recherche en iconographie maya. À cet égard, deux contributions majeures ont vu le jour à partir des années 1970, dont l'une est le *Corpus of Maya Hieroglyphic Writing*, fondé et naguère dirigé par Ian Graham du Peabody Museum de l'université Harvard (voir, à titre d'exemple, Graham et von Euw, 1977). Dans cette série de monographies, les monuments sculptés des principaux sites mayas sont représentés à la fois par des photographies et de minutieux dessins au trait. La seconde contribution d'importance fut la publication de centaines de vases polychromes mayas de l'époque classique – initiée notamment par Michael D. Coe

52 53



3 a



b

fig. 3

Le signe Kab'an dans l'écriture et l'iconographie mayas

a Glyphe du jour Kab'an provenant d'un escalier hiéroglyphique, Ceibal (dessin de l'auteur).

b Ancêtres représentés sous forme d'arbres sortant du sol couvert de signes Kab'an ; bord latéral du sarcophage de Pakal, Palenque (dessin de Simon Martin, in Martin, 2006, fig. 8.6, avec son aimable autorisation).

fig. 4

Le signe Ik' et le dieu maya du vent et de la musique (dessins de l'auteur)

a Glyphe du jour Ik' ; détail d'un texte du Classique récent provenant du temple XIX, Palenque (d'après Stuart, 2005, fig. 50).

b Version personnifiée du signe du jour Ik' ; détail d'un texte provenant du temple XIX, Palenque (d'après Taube, 2004b, fig. 2d).

c Dieu du vent représenté en tant que patron du mois Mak d'une Série Initiale ; détail d'un panneau du Classique ancien (d'après Taube, 2004a, fig. 2b).

d Dieu du vent personnifiant le chiffre 3 un hochet à sonnaillles à la main ; détail d'un texte provenant d'une banquette sculptée, Copán (d'après Taube, 2004b, fig. 3c).

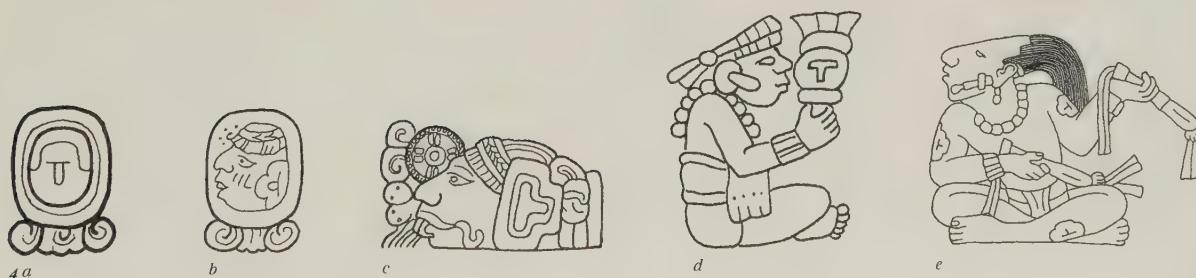
e Glyphe en Série Initiale du patron du mois Mak, qui représente le dieu du vent chantant en s'accompagnant de crécelles (d'après Taube, 2004b, fig. 3d).

(Coe, 1973, 1975, 1978). Parmi ces derniers, un groupe particulièrement important de céramiques du Classique récent est dit de style « codex », judicieusement nommé eu égard au recours exclusif à des dessins aux traits fins et noirs, appliqués sur fond crème et encadrés par des bandes horizontales rouges sur le bord supérieur et la base des vases, ce qui évoque les manuscrits mayas ou codex pliés en accordéon (voir Robicsek et Hales, 1981). Les vases mayas du Classique récent étant souvent des cylindres droits, il est possible d'utiliser une technique de photographie en panoramique continu, qui évite quasiment toute erreur de parallaxe et fournit la mise à plat de toute la surface extérieure : c'est là une pratique dans laquelle excelle Justin Kerr. Outre la publication de six volumes formant la série *The Maya Vase Book* (voir, par exemple, Kerr, 2000), ce dernier a créé un site Web qui donne accès à des milliers d'images de vases (www.mayavase.com).

Les scènes représentées sur les vases mayas classiques fournissent des informations que l'on ne trouve généralement pas sur les monuments sculptés, notamment des scènes narratives détaillées des mythes de la Création. En effet, les sculptures de l'époque classique récente, stèles, panneaux et autels, ont tendance à représenter les seuls rois mayas de manière statique ou, en tout cas, impassibles lors d'épisodes de conquêtes héroïques, d'actes douloureux d'autosacrifice ou comme incarnations d'un dieu. De telles scènes privilégient des thèmes locaux spécifiques, qu'il s'agisse de dieux tutélaires comme dans la célèbre Triade de Palenque, ou d'événements et traditions comme l'évocation, au Classique récent, de liens

historiques avec la lointaine Teotihuacan du Classique ancien (250-600 apr. J.-C. ; voir Stuart, 2000 ; Taube, 2004b). En revanche, les scènes des vases mayas du Classique récent traitent de concepts « populaires » plus généraux liés à la religion et à la mythologie, avec des figurations très narratives de la mythologie de la Création, dont des versions ancestrales de l'histoire des héros jumeaux du *Popol Vuh* du xvi^e siècle, Hunahpu et Xbalanque, qui vainquirent l'oiseau monstrueux Vucub Caquix (voir Coe, 1989). Les peintures murales récemment découvertes à San Bartolo comportent, elles aussi, des scènes extrêmement détaillées de la mythologie maya, dont l'histoire de la naissance sanglante de cinq enfants d'une gourde, la résurrection du dieu du maïs sortant de la carapace d'une tortue-terre, ou les offrandes sacrificielles devant une série d'arbres cosmiques (Saturno *et al.*, 2005 ; Saturno *et al.*, 2006 ; Taube *et al.*, 2010). D'une beauté exceptionnelle, ces fresques polychromes remontent au I^{er} siècle avant notre ère. À ce titre, elles constituent une transition entre les Olmèques (environ 1100-500 av. J.-C.) et les Mayas classiques. De fait, un fragment provenant d'un décor encore plus ancien de San Bartolo, puisque daté du iv^e siècle, représente le dieu maya du maïs seulement une centaine d'années après la fin de la civilisation olmèque (fig. 1 et 2).

L'étude systématique des vases classiques mayas, commencée il y a quelques décennies, révéla vite l'omniprésence du symbolisme de la mort, avec des représentations des dieux de la mort, de motifs de squelettes et d'« yeux morts » – des globes oculaires arrachés, souvent avec le nerf optique



pendant. Cette orientation morbide concordait bien avec l'idée que ces vases étaient, avant tout, des objets funéraires, puisqu'ils avaient été trouvés dans des tombes. De plus, l'inframonde-enfer dénommé Xibalba, qui occupe une place si importante dans le *Popol Vuh*, influençait alors beaucoup les perceptions et interprétations que l'on avait de la religion maya classique. La mort et la résurrection sont indéniablement des thèmes courants sur les vases du Classique récent : en particulier le voyage, dans l'inframonde, du dieu du maïs, généralement accompagné des héros jumeaux (Taube, 1985 ; Quenon et Le Fort, 1997). Toutefois, la connaissance que l'on a désormais de ces vases et de leurs scènes incite à la nuance, car celles-ci sont plus complexes que l'on ne croyait. On sait effectivement maintenant que ces vases, loin d'avoir pour fonction première d'être des offrandes aux morts, avaient servi antérieurement à leur propriétaire à boire le cacao lors des fêtes (Stuart, 1988 ; Reents-Budet, 1994). En outre, les recherches épigraphiques ont révélé que nombre des défunts et des êtres démoniaques qui figurent sur ces vases sont en réalité des esprits *way* – versant sauvage et incontrôlable de l'âme humaine souvent identifié à la forêt et à la nuit (Houston et Stuart, 1989 ; Grube et Nahm, 1994).

L'une des principales divinités de la mort est un être squelettique généralement désigné sous le nom de « Dieu A » sur la base de la classification de Schellhas, dont le dieu A original, le vrai dieu de la mort, est appelé aujourd'hui Kimi. Cependant, Nikolai Grube (2004) a démontré que le véritable nom du Dieu A était Akan, nom yucatèque du dieu de l'alcool

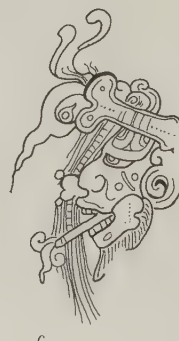
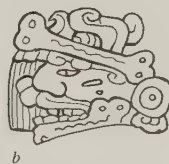


fig. 5

Akan, dieu de l'alcool chez les anciens Mayas (dessins de l'auteur)

a Portrait d'Akan datant du Postclassique récent ; *Code de Dresde*, p. 5b (d'après Taube, 1992, fig. 2f)

b Glyphe d'Akan datant du Classique ancien ; stèle 63, Copán (d'après Fash, 1991, p. 82)

c Akan fumant ; détail d'un couvercle de récipient datant du Classique ancien (d'après Taube, 1992, fig. 2h)

d Portrait datant du Préclassique récent ; San Bartolo (dessiné d'après une photo recomposée par William Saturno à partir de fragments de peintures murales)

fig. 6

Le dieu maya du maïs dans la position contorsionnée de l'Arbre cosmique (dessins de l'auteur)

a Le dieu du maïs représenté sous forme d'un cacaoyer, Classique ancien (d'après Taube, 2005, fig. 2f)

b Le dieu du maïs en position contorsionnée ; détail d'un vase du Classique récent (d'après une photographie de Justin Kerr [K6689])

c Le dieu du maïs en position contorsionnée ; perle en jade provenant de la sépulture 196 de Tikal (d'après Taube, 2005, fig. 3c)

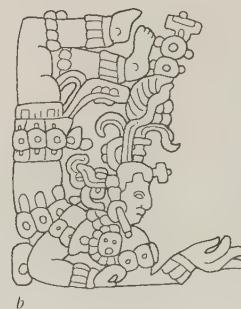
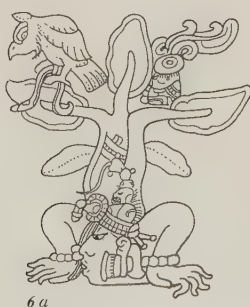
et de l'ébriété. Grube (*ibid.*, p. 76) suggère que cet être tout à fait malsain renvoie aux préoccupations communes à tous les Méso-Américains concernant l'excès et ses conséquences délétères. Cela dit, le lien entre l'ivresse et la mort peut aussi se faire par le coma éthylique qui résulte d'une consommation excessive d'alcool. En yucatèque, l'évanouissement – qui pourrait aussi désigner un tel état d'ébriété – se dit *sak kimi*, ou « mort artificielle ». Présent sur une longue durée, le dieu Akan apparaît aussi bien dans les codex du Postclassique récent (*fig. 5a*) que dans l'art maya classique (*fig. 5b*), avec un exemple au rendu subtil sur un couvercle gravé du Classique ancien (*fig. 5c*). Comme dans les codex, il porte un signe de mort Kimi « de division » sur la joue et un long os horizontal dans sa coiffure, terminé ici par un « œil mort ». Les fresques récemment reconstituées à San Bartolo montrent que ce même être était déjà présent au Préclassique récent. Sur celles-ci, le dieu Akan présente une mâchoire décharnée, une longue mèche de cheveux ainsi qu'un os horizontal, relié ici à un œil en spirale d'où jaillissent des gouttes de sang (*fig. 5d*).

Bien que les anciens Mayas aient longtemps été associés à la mort et au sacrifice parmi les chercheurs comme au sein des médias, et continuent de l'être, ils éprouaient également une fascination pour les forces vitales et la beauté. Ainsi le dieu du vent mentionné plus haut, incarnation de l'élan vital qui transparaît dans la respiration et dans le vent, est représenté comme un être jeune et beau. C'est également le cas du dieu maya du maïs, dont le profil et la tête allongée évoquent les

canons de la beauté royale à l'époque classique. Cultivé et raffiné, il apparaît couramment dans les scènes classiques sous les traits d'un scribe ou d'un danseur richement vêtu. D'ailleurs, il est vraisemblable qu'il ait été aussi le principal dieu de la danse. Dans les scènes du Classique ancien, il se transforme en oiseau, comme si, par leurs mouvements et leurs élégants costumes à plumes, les danseurs mayas classiques évoquaient des oiseaux en plein vol (Taube, 2009a). Ce n'est sans doute pas une coïncidence si le fragment déjà cité de peinture murale de San Bartolo (*fig. 1 et 2*) dépeint la plus ancienne représentation connue du dieu du maïs dansant. Lorsqu'il danse, il est souvent représenté les jambes rejetées au-dessus de la tête, tel un contorsionniste (*fig. 6b-c*). Cette pose fait

penser à l'Arbre cosmique, qui prend souvent la forme d'un crocodile dont le tronc et les pattes inférieures se transforment en arbre. Dans un exemple du Classique ancien, le dieu du maïs prend clairement l'apparence d'un cacaoyer, ses doigts tordus s'enfonçant dans la terre, telles des racines (*fig. 6a* ; pour la scène entière, voir Kerr, 2000, p. 972).

Sur le vase du Classique ancien, derrière l'arbre du dieu du maïs figure la Montagne fleurie, qui évoque le royaume céleste des ancêtres ainsi qu'un royaume radieux peuplé d'oiseaux rares. Comme l'on pouvait s'y attendre, les ancêtres royaux préféraient ce paradis floral aux tréfonds immondes et menaçants de l'enfer maya de Xibalba (Taube, 2004a). L'être suprême de ce monde brillamment éclairé était le dieu du soleil. Dans de nombreuses scènes classiques, les ancêtres



royaux figurent dans des cartouches solaires ; sur une pièce de Palenque on voit même deux ancêtres et deux quetzals encadrant le dieu du soleil (fig. 7a). Quoique ce dernier incarnât le pouvoir royal, il a curieusement fait l'objet de peu d'attention. Le dieu maya du soleil est un guerrier qui, dans l'art du Classique récent, brandit généralement un bouclier et une lance et est figuré parfois avec un aigle ou un jaguar en guise d'attribut (fig. 7b-d). Depuis le Préclassique récent, il apparaît sous les traits d'un oiseau, par exemple dans une scène de San Bartolo où il arbore les ailes et les serres d'un rapace (voir Taube *et al.*, 2010, fig. 21c). Sous l'angle plus large de la religion méso-américaine, le dieu maya du soleil ressemble, à bien des égards, à son homologue aztèque Tonatiuh, dieu solaire et de la guerre, assoiffé de sang qui dans le monde naturel peut s'incarner en aigle royal. D'ailleurs, tout comme Tonatiuh se voyait offrir des cœurs sacrifiés dans des *cuauhxicalli*, ou « réceptacles de l'aigle », l'art maya classique comporte de nombreuses représentations de coupes sacrificielles comportant des signes solaires K'in, probablement en référence, là encore, au sang nourrissant le soleil (fig. 8b ; voir Taube, 2009b). Dans l'exemple du Classique ancien auquel on vient de se référer, la coupe d'offrandes contient la tête tranchée du dieu du maïs accompagnée de trois lancettes sacrificielles (fig. 8b). Outre le signe solaire apparaissant sur la paroi de la coupe zoomorphe, une forme trilobée figure plus bas, dans la gueule de l'animal. Élément reproduit à la base des cartouches des noms de jours mayas de la période classique, ce motif trilobé a récemment été identifié

comme un signe représentant le sang (fig. 8a ; voir Stuart, 2005, p. 76). Une convention courante dans l'épigraphie maya classique consiste à placer un signe glyphique dans la bouche d'un humain pour évoquer la consommation, que ce soit par l'acte de boire, de manger ou de fumer. Il existe des glyphes de jaguars, de chauve-souris et de vautours avec le signe de la personne, ou *winik*, dans leur bouche, les désignant ainsi comme des « mangeurs d'hommes » (*ibid.*, p. 110-111, fig. 3.5). Dans le cas de la coupe sacrificielle zoomorphe, le signe du sang dans la gueule de l'animal désigne celui-ci comme un buveur de sang (fig. 8b). Cette convention est également répandue dans l'iconographie maya classique, par exemple avec des figurations de jaguars et une représentation nocturne de la divinité du soleil, souvent nommé le dieu Pax (fig. 8c-d). Selon toute probabilité, les édifices ornés de ce motif dévoreur de sang étaient des lieux de sacrifice. Ainsi, sur le vase de Princeton où figure une scène de décapitation humaine, le Dieu L observe la scène depuis un bâtiment dont le toit est orné de jaguars buveurs de sang (fig. 8d). En ce qui concerne les temples réels, on peut citer la structure 10L-16 à Copán, au Classique récent, où un gros bloc dans l'escalier représente le dieu Tlaloc de Teotihuacan avec la volute de sang trilobée dans sa bouche (fig. 8e). Cette tête est entourée de trente sculptures de crânes humains, désignant clairement la destination sacrificielle de l'édifice (pour l'image complète de l'escalier sculpté, voir Taube, 2004b, fig. 13.12a).

De toute évidence, les glyphes calendaires et l'écriture hiéroglyphique en général ont été d'une grande aide pour

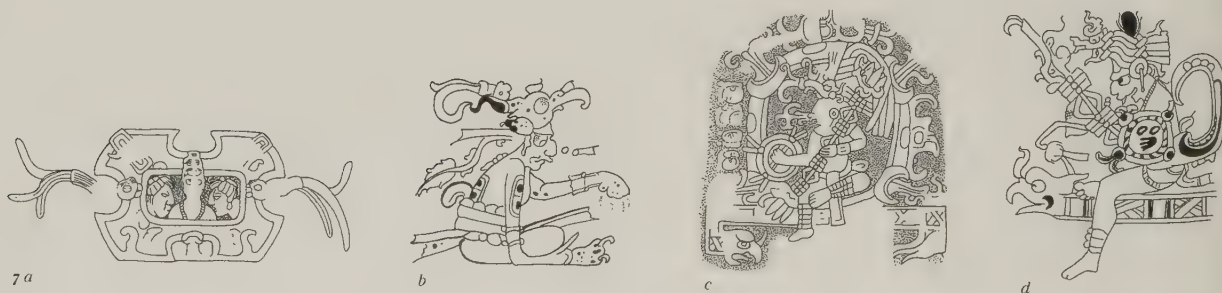


fig. 7

Portraits du dieu maya du soleil (dessins de l'auteur)

- a Le dieu du soleil encadré par des ancêtres royaux dans un cartouche solaire, Palenque (d'après Taube, 2004a, fig. 8c)
- b Le dieu du soleil avec l'aigle et le jaguar comme attributs. On notera le sang qui coule de la patte tendue du jaguar. Détail d'un vase du Classique récent (d'après Taube, 2009b, fig. 16f)
- c Souverain maya glorifié en dieu du soleil armé d'un bouclier et d'une lance ; détail de la stèle 1 d'Ek' Balam (d'après Taube, 2009b, fig. 16b)
- d Dieu du soleil en armes trônant sur une bande céleste terminée en tête d'aigle ; détail d'un vase du Classique récent (d'après Taube, 2009b, fig. 16c)

fig. 8

Volutes de sang et sacrifices dans l'écriture et l'art mayas de l'époque classique (dessins de l'auteur)

- a Signe glyphique désignant le sang ; détail d'un texte provenant du temple XIX, Palenque (d'après Stuart, 2005, fig. 39)
- b Signe du sang dans la gueule au bas d'une coupe zoomorphe contenant des lancettes sacrificielles et la tête du dieu du maïs (d'après Schele et Miller, 1986, planche 75)
- c Dieu du soleil avec une volute de sang à la bouche ; détail d'un vase du Classique récent (d'après Coe, 1973, p. 109)
- d Jaguar avec une volute de sang à la bouche ornant le toit d'un temple ; détail d'un vase du Classique récent (d'après Coe, 1973, p. 92)
- e Image d'un Tlaloc squelettique avec une volute de sang dans la bouche ; escalier sculpté, structure 10L-16, Copán (d'après Taube, 2004b, fig. 13.2b)

comprendre et interpréter l'iconographie des anciens Mayas. Ainsi la série de divinités qui apparaissent sous forme de chiffres personnifiés ou de patrons des mois dans le glyphe introducteur des Séries Initiales se retrouve-t-elle dans des contextes très spécifiques et de manière systématique, ce qui permet de discerner leurs principaux attributs et leur sens. En outre, des lectures de glyphes particuliers, comme le glyphe *way* désignant les co-essences spirituelles des individus, ont transformé la compréhension de certains thèmes et êtres surnaturels. Bien sûr, dans certains cas, la recherche iconographique peut se faire sans tenir compte des textes associés. Ainsi a-t-on acquis une compréhension approfondie des peintures murales de San Bartolo, alors que les textes qui les accompagnent sont rares et non encore déchiffrés. Néanmoins, même là, l'identification immédiate qui a pu être faite de certains éléments iconographiques s'appuie principalement à nouveau sur la lecture de glyphes : tel est le cas pour une montagne zoomorphe sur le mur nord et un Chahk assis du mur ouest. Bien que formant deux systèmes distincts, dotés de leurs propres règles et conventions, l'écriture et l'iconographie mayas sont vraiment des domaines de recherche étroitement liés.





fig. 1

Une grande majorité des sculptures de l'époque classique dans les Basses Terres mayas célèbrent, en images et par les inscriptions qu'elles comportent aussi très souvent, les souverains des différentes cités-États du monde maya. Ainsi, ce roi de La Amelia représenté en 810 en train d'exécuter une danse rituelle. (voir page 157)

fig. 2

Beaucoup de vases polychromes à décor figuratif de la même époque classique dans les Basses Terres illustrent la vie des rois et de leurs proches. Sur ce cylindre provenant de Tikal, un vassal offre au roi (non visible sur l'image) un jeune jaguar, animal royal par excellence. (voir page 149)

Histoire de dynasties : le contenu historique des inscriptions mayas

Le terme « histoire » désigne à la fois ce qui est survenu dans le passé de l'homme et la manière dont ce passé est conçu. En tant que discipline scientifique, l'histoire est pleine d'obstacles. Le premier concerne l'établissement des témoignages : comment trier les informations incomplètes et morcelées relatives aux personnages et aux événements du passé et comment leur donner sens ? Dans le cas des anciens Mayas du Guatemala et des pays voisins, la tâche n'est pas facile. Les inscriptions sculptées et les textes peints utilisant une écriture glyphique qui nous sont parvenus peuvent être brisés, érodés, ou ont, trop souvent, été volés à leur pays d'origine et ils se retrouvent de la sorte totalement détachés de leur contexte. Le second obstacle à l'interprétation est affaire de capacité narrative. Il s'agit là des dispositions dont est doté l'historien pour, à partir de fragments glyphiques et picturaux, établir un récit qui explique les motivations passées et propose des exégèses générales aux intentions et actions survenues jadis. Là encore, il rencontrera d'autres difficultés. Seul un historien imprudent pensera que ce récit s'applique à l'ensemble de la société, ou qu'il s'agit de l'unique histoire que l'on puisse produire. En réalité, les glyphes mayas ne mentionnent qu'une frange réduite des populations étudiées, celle qui se trouvait au sommet de la société. Mais en tirer un point de vue extrême – selon lequel tout témoignage glyphique devrait, par nature, être soupçonné de « propagande » – est sans fondement véritable. Ainsi, les premiers dignitaires de sites comme Copán, au Honduras, sont mentionnés seulement



dans des inscriptions tardives, mais l'archéologie a pu, bien plus tard, apporter des témoignages les concernant, lesquels confirment ce que disaient les glyphes. L'attitude la plus pertinente consiste à envisager chaque événement ou chaque personnage dans un cadre large, et à évaluer les relations plausibles de l'un ou de l'autre avec l'ensemble des connaissances. « Vérité » et « exactitude » paraissent presque hors de propos lorsque l'on se demande si une stèle a été érigée ou consacrée à telle date précise. Ce n'est pas là un type de question intéressant pour l'historien moderne. Un troisième obstacle est, lui, de nature conceptuelle. D'une certaine manière, l'élaboration d'un récit historique s'apparente à un processus « stéréoscopique ». Elle consiste à examiner l'accent que les Mayas eux-mêmes mettaient sur l'importance relative de telle personne ou tel événement. Mais elle tient compte également de nos besoins et dispositions, comme dans le présent essai et les questions qu'il soulève : qu'est-ce que l'« histoire » pour nous, quels sont nos préjugés, que percevons-nous que les Mayas ne pouvaient voir ? Rédiger une histoire des dynasties mayas depuis le début de notre ère revient à examiner ce que les Mayas jugèrent intéressant de consigner (fig. 1, 2), et à comparer cela avec nos propres façons de rendre compte du passé.

LE PASSAGE DU TEMPS ET LA PRÉCISION DES LIEUX

Pour les Mayas, l'histoire se fonde sur le temps ou, plus précisément, sur un positionnement au sein de leur système complexe à plusieurs calendriers cycliques. Les unités de base du calendrier Haab' sont le « jour », *k'in*, équivalant au mot « soleil », et *ha'b*, « 360 jours », qui proviendrait d'un terme signifiant « eau » et, par extension, une année de pluies saisonnières alternant avec la saison sèche. Par ailleurs un calendrier de 260 jours, présent dans toute la Més-Amérique, était intimement lié à la vie des hommes. Correspondant approximativement au temps de la gestation humaine, il servait à nommer les enfants et à prédire leur destin. Ainsi, un enfant né le « 1 Imix » recevait cette date comme prénom. Figurant très rarement dans les inscriptions mayas, ce type de dénomination concerne presque toujours des personnes de rang inférieur. Il fut sans doute très répandu, mais est rarement repris dans les textes concernant les personnes royales et les élites, où d'autres méthodes pour nommer les gens ont prévalu. Dans de nombreuses cités, les dirigeants utilisaient le nom de leur grand-père selon un modèle d'alternance générationnelle.

Le calendrier de 260 jours était crucial à un autre égard. Une extraordinaire fresque découverte dans la structure B-XIII d'Uaxactún au Guatemala présente une suite linéaire de glyphes de noms de jours dans ce calendrier. Remontant aux premières années de la période classique, cette fresque, qui fut détruite peu après sa mise au jour, donne une idée de l'organisation des registres dynastiques, un peu à l'image des agendas utilisés de nos jours dans le monde des affaires. Elle recense une série continue d'événements remarquables, avec des intervalles vides correspondant aux périodes où rien d'important ne semble être survenu. Sur les 73 dates, seules 8 sont accompagnées d'informations. Toutefois, cette chronologie a été établie du point de vue de l'élite, et par un scribe particulier. Les vides ne tiennent nullement compte des préoccupations des autres couches de la population. Le document rappelle plutôt les arides journaux de cour des monarchies européennes. Ce cadrage de l'histoire et de l'écoulement du temps dans le calendrier de 260 jours est encore plus marqué sur une autre fresque découverte à Ek' Balam au Yucatán. Les jours écoulés y sont notés avec une précision tatillonne, sans qu'aucun événement ne leur soit jamais rattaché. On croirait entendre le scribe en train de les psalmodier jusqu'à l'hypnose. Sans doute cette consignation scrupuleuse exprime-t-elle le respect extrême qu'avaient les Mayas pour le passage des jours dans leur calendrier sacré.

La valeur de certaines dates historiques est parfois amplifiée par leur placement dans un cycle de 52 ans, qui offre un cadre commode à l'échelle de la vie humaine. De fait, peu de gens peuvent voir trois fois une même date de ce type au cours de leur vie, sauf à atteindre l'âge de 104 ans. Le système de datation le plus complet, dit « Compte Long », calcule les jours, mois et années à partir d'un mystérieux point de départ mythique, qui correspond au 11 ou 13 août 3114 av. J.-C. dans le calendrier grégorien « proleptique » (c'est-à-dire rétroactif). Par analogie avec le calendrier aztèque, on a cru jusque récemment que cette date initiale correspondait à la création du monde, dans un cycle continu de créations et de destructions. Toutefois cela semble inexact. Les descriptions de l'événement fondateur font seulement référence, dans l'état actuel des connaissances, à la rénovation d'un feu cosmique. Une quantité de divinités, tant célestes que terrestres, y prirent part. Si les récits de ce lointain événement sont parfois cohérents entre les inscriptions, on trouve aussi les traces de comptes rendus divergents, ou encore des exposés beaucoup plus détaillés du contexte général, comme à Palenque. Dans ce dernier lieu, par exemple, on apprend que les dieux de cette période reculée

fig. 3

Les rois et dirigeants, au moins dans les plus importantes entités politiques, étaient entourés de nobles qui formaient, dans certains cas, de véritables cours. (voir page 152)

« étaient intronisés » à l'instar des rois postérieurs, *via* un rituel agréé par un suzerain divin. À l'image du monde aztèque, il est question dans le récit mythique de rites d'autosacrifice et de sacrifice – selon un texte de Palenque, un crocodile cosmique eut la tête tranchée, provoquant une grande effusion de sang. Mais rien n'évoque les destructions cataclysmiques mentionnées dans la mythologie aztèque. En outre, la décapitation remonte à près de 100 ans avant l'an 3114 av. J.-C. Par ailleurs, les anciens Mayas ne mentionnaient que rarement le futur, par exemple pour désigner la conclusion (*tzutzjoom*) d'une période calendaire faisant suite à la consécration d'un texte ou d'une sculpture particulière. Il n'existe ainsi aucune preuve crédible que les textes classiques parvenus jusqu'à nous contiennent des prophéties. Que d'autres documents, aujourd'hui disparus, en aient contenu, cela est difficile à établir. Enfin, les annonces dont nous disposons concernant des événements à venir ne prêtent guère à controverse – par exemple, « ce cycle prendra fin à telle date ». Tout cela mis bout à bout est bien léger pour soutenir l'hystérie qui entoure aujourd'hui l'année 2012.

Ce que les Mayas ont pu faire, comme à Palenque et Pomoná, c'est de bâtir de longues séquences d'événements avec une échelle graduée en *k'atun*, soit en périodes de 20 ans. La dénomination exacte de cette unité temporelle au premier millénaire de notre ère fut plus probablement *winik-ha'b*, mais les chercheurs ont tendance à utiliser le terme *k'atun*, par tradition et commodité. La cadence et la régularité des éléments cités suggèrent une récitation de ces textes à haute voix, comme pour la liste des noms de jours d'Ek'Balam au Yucatán. En fait, il y a de bonnes raisons de penser que de nombreux textes mayas étaient proclamés. Sur une durée de cette importance (20 ans), les Mayas auraient pu mentionner les renversements dynastiques, et ils l'ont fait parfois, quoique presque toujours à l'occasion de l'évocation de victoires et de crises surmontées – on regarde toujours plus facilement les orages distants depuis un poste d'observation sûr et sec. Les textes mentionnent des luttes, mais ils parlent aussi de résistance et de succès à des attaques. À Palenque, les combats furent effectivement violents. En l'an 613, des seigneurs et des princesses sont dits « disparus » (*satay*), et certaines cérémonies cruciales annulées. Néanmoins, en l'espace de quelques années seulement, Palenque entama sa plus grande période d'expansion et de puissance.

Un autre aspect du temps qui apparaît dans les textes dynastiques est l'apparente capacité de ces derniers, toujours débattue cependant, à relater des suites d'événements comme des sortes de « présent mouvant ». Le lecteur occupe ainsi

la place d'un véritable témoin. Un événement est décrit comme se déroulant au moment présent, mais, ensuite, dans le flux rhétorique, le texte transfère cet événement dans le passé et passe à un nouvel événement au présent... et ainsi de suite. En un sens, la lecture du texte consiste à parcourir le temps lui-même et tout ce qui s'y est passé. Cela diffère radicalement du cadre temporel de nos propres récits historiques, qui situent généralement la plupart des événements dans le passé : « Le maréchal Ney s'empara d'Innsbruck en 1805 », par opposition à *uk'alaw tuun* en maya classique – « [à telle et telle date] il enveloppe [consacre] une pierre ». La proximité transcendante joue un rôle comparable dans des conversations fictives entre les êtres mythiques, ou entre les dieux et les hommes. La plupart des textes glyphiques contiennent des pronoms et des adjectifs possessifs à la troisième personne (il, elle, son, sa, ses). Toutefois, certains passent aux première et deuxième personnes. Tel un spectateur embusqué, le lecteur fait, là encore, office de témoin direct, voire d'interlocuteur avec le contenu du texte. Il est là pour « voir » et, littéralement, pour témoigner de la véracité des choses. La lecture devient un acte de complicité. Elle garantit que les glyphes disent la vérité, que les événements se sont déroulés comme ils sont décrits. Dans certaines dynasties, pour certains rites de passage comme l'entrée dans l'âge adulte d'un prince ou l'enterrement d'un souverain, il était indispensable que « 28 seigneurs » – peut-être tous les nobles de la cour – fussent témoins. À l'époque classique, assister à un événement avait pour effet d'étayer la structure sociopolitique : c'est comme une forme d'entérinement légal par l'assentiment collectif.



Le caractère vivant des formulations des textes est encore accentué par un autre procédé, largement utilisé, et consistant à spécifier les lieux des actions qui sont rapportées. Contrairement à l'espace, qui organise les choses à l'aide de coordonnées absolues, un lieu est doté d'une identité propre et d'histoires qui l'expliquent, et s'y réfèrent. Un lieu peut être une montagne, une place, une grotte, un affleurement rocheux, un plan d'eau, que les Mayas précisaient éventuellement, à l'aide de prépositions comme *tahn*, « à l'intérieur de », qui vient d'un mot signifiant « poitrine », ou de l'expression *utiiy*, « c'est arrivé [à] ». Certains des noms de lieux figurent parmi les plus anciens connus au Nouveau Monde. Yaxhá, par exemple, est encore utilisé actuellement pour désigner un lac qui portait déjà ce nom il y a plus d'un millénaire. La relation entre un souverain et un lieu remonte très loin dans le passé maya. Au cœur du plus important titre donné aux rois mayas, *k'uhul X ajaw*, « seigneur X sacré », figure généralement un nom de lieu (« X »), qui permet de distinguer ce seigneur des autres personnages de même condition. Parfois, plusieurs dignitaires ont prétendu simultanément régner sur un même lieu. Ainsi, les rois de Palenque et de Tortuguero se déclarèrent parallèlement seigneurs sacrés d'un lieu appelé *Baak*, tandis que les rois de Tikal et de Dos Pilas revendiquèrent la souveraineté sur *Mut*. On a quelques lumières sur ce que ces lieux centraux représentaient aux yeux des Mayas. Les scribes et les sculpteurs ne se concentraient pas toujours sur certains éléments communs comme les réservoirs d'eau potable (*ha'*) ou les fortifications (*pa'*), ils citaient aussi pyramides et autels comme une paire et un raccourci de lieux dignes des rois. Ainsi, un souverain de Copán au Honduras, fait prisonnier par la dynastie Quiriguá, fut enlevé sur des terres « sans pyramide, ni autel ». Pour les Mayas peut-être, ce vide civique et cérémoniel était-il la définition même de la contrée sauvage. Dans ce cas, c'était également l'endroit rêvé pour une embuscade.

DES CHRONIQUES MOUVEMENTÉES

Pour la plupart, les événements enregistrés par les Mayas ne correspondent pas à des épisodes d'une histoire conflictuelle telle que nous l'entendons. Les faits les plus couramment mentionnés sont liés à la commémoration et à la célébration du temps. Souvent, ceux-ci donnaient lieu à la mise en place, ou à l'« enveloppement » cérémoniel de pierres, qui incarnaient le temps, tout en faisant fusionner les rois avec le prestigieux cortège des époques successives par le biais de leur

représentation sous forme de noms de jours. D'autres événements concernaient des parties de jeu de balle ou des activités de la cour (fig. 4) comme boire ou danser, ainsi que des épisodes du cycle de la vie comme les naissances, les accessions au pouvoir et les décès. Tous étaient désignés de manière euphémique ou poétique : la naissance était vraisemblablement liée au concept de « don », et l'accession au trône aux mêmes rituels d'enveloppement qui accompagnaient la consécration des paquets sacrés. La mort elle-même était décrite comme un vent qui cesse. Les bâtiments étaient « animés » par leur encensement, tandis que les tombes étaient remises à neuf et purifiées de la même manière, longtemps après le décès de leurs occupants. Certaines dynasties faisaient valoir une longue succession de souverains descendant du même roi fondateur. D'autres prêtaient peu d'attention à ce sujet, ou même à l'établissement des liens de parenté, par voie masculine ou féminine, ce qui distinguait leurs documents historiques de ceux d'autres cités.

Ces divers événements mettaient en scène les souverains sacrés, leurs descendants (parmi lesquels certains mouraient avant d'accéder au trône), les reines, les courtisans (fig. 3), les tributaires et les ambassadeurs, et, à l'occasion, quelques captifs misérables. L'une des caractéristiques exceptionnelles des fresques de Bonampak, qui datent de la fin de la période classique, réside dans la représentation de plusieurs dizaines de personnages. Leur nombre est bien plus élevé que les rares individus que mentionnent la plupart des textes classiques. Anomalie révélatrice, car Bonampak a vu le jour du fait du caractère inhabituel de l'époque, juste avant le déclin de la civilisation dynastique, à la fin de la période classique. À date plus ancienne, les informations consignées sont bien moins claires. En effet, hormis des listes des souverains, souvent reconstituées à partir de mentions individuelles sur des stèles mal conservées, les textes anciens offrent un contenu essentiellement rituel. Ils ne ressemblent guère aux récits trépidants des guerres et des alliances qui caractérisent l'histoire européenne. Pour aborder les textes des premiers siècles de façon prudente, mieux vaut ne pas les voir sous l'angle des royautes dynastiques postérieures. C'est seulement au Classique récent, à partir du troisième tiers du premier millénaire de notre ère, que l'histoire au sens occidental des chroniques dynastiques et des interactions avec les élites fait son apparition. L'histoire sociale ou économique qui intéresserait l'école française des *Annales* ou le groupe anglais de *Past & Present* ne peut être approchée avec ces sources. Les spécialistes disposent des seuls documents que nous aient laissés les Mayas, pas de ceux que les chercheurs modernes

fig. 4

La position assise en tailleur ou en demi-tailleur (une jambe pendante), généralement sur un trône, et le corps penché en avant, est la gestuelle la plus typique des souverains accordant une audience : ici le monarque écoute ou interroge un nain, personnage fréquent dans les entourages royaux. (voir page 145)

auraient souhaité avoir. Mais des informations concernant les sphères économiques et sociales pourraient être disponibles à l'avenir. Nous savons aujourd'hui, grâce aux recherches effectuées à Calakmul, au Mexique, ainsi qu'à Tikal et Puebla, au Guatemala, que les souverains régentaient le commerce. Vraisemblablement, ils devaient centraliser, contrôler et taxer les marchandises. Malheureusement, les documents qui traitaient de l'implication des rois dans le domaine des assises économiques de leur pouvoir font pour l'instant défaut – on peut supposer qu'ils furent réalisés sur des supports périssables. Là encore, les fresques de Bonampak nous éclairent, ne serait-ce que par leur caractère inhabituel. En effet, elles représentent des émissaires de royaumes étrangers payant tribut, non pas sous forme de denrées alimentaires ou de produits pour la vie quotidienne, mais de biens précieux tels que des fèves de cacao, des coquillages exotiques, des plumes et des tissus richement brodés.

L'histoire maya de l'époque classique qui se conforme aux canons du récit occidental nous est à certains égards familière. Elle s'écarte peu des conflits musclés et des machinations sournoises des cours royales européennes. Les enfants du souverain étaient des pions. Les princesses étaient mariées à des princes étrangers afin de renforcer des alliances, ou dans l'espoir de limiter les frictions entre dynasties. Les princes étaient parfois envoyés dans les cours étrangères comme otages sous le couvert d'un statut de pages. Ou encore, comme à Calakmul vis-à-vis de Dos Pilas, de puissants seigneurs envoyaient des précepteurs de leur propre cour éduquer les héritiers des royaumes étrangers. On sait avec certitude qu'une partie de ces échanges donnaient lieu à l'expédition ou au prêt de sculpteurs accomplis, notamment dans le bassin de l'Usumacinta qui se trouve aujourd'hui à cheval sur le Mexique et le Guatemala.

L'histoire des dynasties mayas de l'époque classique peut se comprendre de deux manières : comme le résultat des turbulences qui surviennent inévitablement entre cours royales concurrentes manœuvrant toutes afin de prendre l'avantage ; et comme l'effet de conjonctures uniques qui affectèrent le cours de l'histoire. Ce second processus est celui qui introduisit de l'imprévu dans le fonctionnement des dynasties mayas classiques. Ainsi, un incident capital, mentionné dans plusieurs sites, impliqua un personnage étranger, peut-être non maya, qui arriva dans le sud de la région maya en 378 apr. J.-C. Il s'appelait Siyaj K'ak', « le feu est né ». Les conditions de son arrivée font l'objet de nombreux débats, mais il est clair qu'elle affecta un certain nombre de dynasties importantes et pourrait avoir constitué un instrument de la politique étrangère de

la lointaine cité mexicaine de Teotihuacan. Au cours des années qui suivirent, le mystérieux visiteur supervisa de nouvelles accessions au trône dans plusieurs dynasties mayas et, selon Simon Martin, aurait causé la destruction ou la mutilation de sculptures royales de dynasties antérieures discréditées. D'autres contacts similaires eurent lieu plus tard avec les familles royales de Copán et Piedras Negras, confirmant que les dynasties mayas de l'époque classique n'étaient pas totalement isolées de leurs voisins non mayas.

Un autre événement servira de conclusion à cet essai : l'émergence de ce qui ne peut être décrit autrement que comme un empire, régissant le territoire de manière directe et contrôlant, par des moyens détournés, le cours de l'histoire dynastique pendant environ cent cinquante ans. Il s'agit du vaste royaume centré sur la dynastie de Calakmul. Ses dirigeants s'élevèrent au-dessus des disputes « réactionnelles » et des ambitions limitées, pour développer ce que l'on peut appeler une « grande stratégie », à l'instar d'autres puissances de l'Ancien et du Nouveau Monde. Pendant un temps, la plupart des interactions au sein de la région des Basses Terres mayas furent probablement conditionnées par les manœuvres des rois de Calakmul, ou par les réactions à ces dernières, de la part de la cité de Tikal et de ses quelques alliés. Cependant, une partie de ces interactions restèrent purement locales. Tout point de vue « du haut vers le bas » sur la politique maya doit être compensé par une mise en perspective « du bas vers le haut ». L'escalier hiéroglyphique 2 de Dos Pilas offre un récit où l'on voit le suzerain qu'était le roi de Calakmul s'allier avec Dos Pilas afin de permettre à la petite dynastie locale de prendre son indépendance vis-à-vis de ses parents de Tikal. Une chose est sûre : l'intérêt, la soif de gloire et d'honneurs ainsi que l'instinct de survie motivèrent les dynasties mayas de l'époque classique et ils expliqueraient les récits qu'elles laissèrent derrière elles. Leurs rois se montrèrent solides et tenaces, mais pas suffisamment toutefois pour résister à l'effondrement du monde maya classique, effondrement qui les détruisit et mit fin aux ambitions dynastiques.





fig. 1

Les peintures murales de San Bartolo (Petén, Guatemala), du 1^{er} siècle avant notre ère, renouvellent complètement l'image que l'on pouvait avoir des origines de l'art maya classique, autant dans ses formes que dans ses contenus. C'est la mythologie maya sous une de ses premières formes d'expression, influencée par des antécédents olmèques, qui s'y lit : autosacrifice divin, mur ouest.

fig. 2

Entre 300 et 550 apr. J.-C. plusieurs sites des Basses Terres mayas, dont Uaxactún, subirent des influences de Teotihuacan. En témoigne ce cylindre tripode à couvercle décoré de peintures sur stuc qui semble copier, par plusieurs détails de sa morphologie et par les techniques décoratives employées, des modèles diffusés par la grande métropole du Haut Plateau central mexicain. (voir page 136)

L'art maya et l'étranger

La région maya, qui comprend les Basses Terres au nord, les montagnes des Hautes Terres et le versant pacifique au sud, connut plusieurs traditions culturelles liées entre elles, quoique distinctes, pendant les plus de deux millénaires que dura la civilisation maya précolombienne. Dans toutes ces traditions, l'art public exprimait des concepts religieux et cosmologiques unificateurs qui servaient aussi à légitimer l'ordre politique et la hiérarchie sociale. Les parures et costumes destinés à être vus dans le cadre de spectacles ou de cérémonies étaient porteurs des mêmes messages symboliques et ils furent souvent représentés sur les sculptures publiques. L'esthétique du peuple ordinaire, pour sa part, était souvent le reflet de celle de l'élite, si bien que les traditions mayas de la céramique peinte de l'époque classique offrent tout un éventail de qualités, depuis les coupes et assiettes destinées aux cours royales les plus puissantes jusqu'aux modestes répliques des familles villageoises pour leurs fêtes ordinaires.

Chacun sait que le Guatemala ne possède ni mines d'or ni mines d'argent et qu'aujourd'hui ses principales richesses sont ses terres, le travail de son peuple et son artisanat. À l'époque précolombienne, il en allait autrement, car le Guatemala disposait des ressources les plus prisées de l'économie méso-américaine : les plumes, notamment de quetzal, et les pierres semi-précieuses comme la jadéite. Avec le cacao, qui servit de monnaie, les splendides tissages de coton et plusieurs minéraux comme l'obsidienne et la pyrite, les anciens habitants du Guatemala étaient un peuple riche,



puissant et envié par ses voisins. Quoique débattu de nos jours, le terme de civilisation est nécessaire pour l'étude du passé précolombien et de ses arts. Pour la définir de la manière la plus neutre possible, on peut dire que la civilisation méso-américaine fut l'expression de sociétés constituées de populations denses et nombreuses pratiquant une agriculture vivrière, et gouvernées par des élites qui finançaient les arts nobles et vivaient dans de grands centres édifiés et entretenus par leurs sujets. Autant la noblesse que le peuple dépendaient du commerce et de contacts réguliers avec l'étranger.

OLMÈQUES ET MAYAS

Avec l'essor de la civilisation olmèque vers la fin du deuxième millénaire av. J.-C., l'élite et les officiants rituels des sites de la région côtière du golfe du Mexique – aujourd'hui appelée Olman par certains – perfectionnèrent les arts lapidaires et se mirent à produire de magnifiques haches et des objets polis en jadéite et autres pierres cryptocristallines. Les sources des matières premières pour ces divers objets, qui servirent d'offrandes dans des sites sacrés comme El Manatí et, plus tard, le grand centre de La Venta, se trouvaient loin de la côte du Golfe. Cette pierre pouvait se présenter sous forme de veines dans la Sierra de las Minas au sud-est du Guatemala ainsi que de blocs et galets dans le lit du Motagua voisin. Récemment, des explorateurs ont découvert sur un sommet dans les montagnes un rocher de jadéite bleu-vert – variété favorite des artistes olmèques – pesant environ 500 tonnes. À proximité, ils ont également trouvé des ateliers et des ébauches de haches. Il n'est guère surprenant que l'on retrouve de plus en plus de traces du commerce du jade qui relia autrefois les centres olmèques de la côte du golfe du Mexique et le Guatemala.

Le long de la route littorale du Pacifique, partie du corridor sud qui conduisait les marchands étrangers aux gisements de jade du Guatemala, le modeste centre de Cuauhtémoc a fourni, dans un contexte clairement daté du Préclassique moyen, un relief en néphrite présentant une iconographie de style olmèque. Cette découverte prouve que même des populations relativement rurales étaient intégrées au reste du monde méso-américain par le biais d'une émulation étrangère. Un chef-d'œuvre majeur de cette période – une grosse effigie en néphrite du crocodile cosmique dans le plus pur style olmèque – est réputé provenir de cette région, quoique sans localisation exacte. Selon la tradition, elle aurait été trouvée associée au monticule 1, haut de 25 mètres, du grand centre

de La Blanca, une structure qui a été démantelée pour récupérer des matériaux de construction. Plus haut sur le piémont occidental de l'axe volcanique du Guatemala, sur de riches terres bénéficiant de pluies abondantes propices à la culture du cacao, les grands monticules de terre et les places du centre cérémoniel de Tak'alik Ab' Aj constituèrent une sorte de « port » de commerce pour les échanges est-ouest. Au Préclassique moyen, ce site fut probablement la capitale d'un royaume gouverné par des rois divins, comparables à ceux qui dirigeaient La Venta et d'autres centres olmèques de la côte du Golfe. D'ailleurs, ses monuments de pierre reflètent le symbolisme cosmopolite de l'époque. Le corridor sud, sur toute la longueur du Guatemala, incluait des routes traversant les Hautes Terres et d'autres longeant le piémont et la côte. Lorsque les centres de la région côtière du golfe du Mexique commencèrent à décliner, à la fin du Préclassique moyen, les sociétés du sud du Guatemala prospérèrent et introduisirent de nouveaux symboles dans l'art cosmopolite apparu au Préclassique récent. Cet art conserva certaines icônes de l'Horizon olmèque, comme les traits arrondis et la bouche menaçante du dieu du maïs. Les rois divins de Tak'alik Ab' Aj étaient enterrés avec de riches offrandes constituées d'insignes royaux en néphrite, de masques ancestraux en mosaïque rehaussés de trois haches ornementales – insignes qui allaient continuer à faire partie du costume royal maya pendant plus d'un millénaire. Dans les Hautes Terres, sur le centre majeur de Kaminaljuyú, les souverains et les dieux furent célébrés par de nouvelles générations de sculpteurs. Les monuments préclassiques de Kaminaljuyú offrent une remarquable diversité de styles qui reflète la position de ce centre, au carrefour de routes commerciales essentielles qui s'étendirent sur le monde maya et le reliaient au reste de la Méso-Amérique.

L'ESSOR DE L'ART MAYA

L'une des raisons du transfert de la puissance d'Olman vers le Guatemala est que les Mayas prirent progressivement le contrôle du commerce du jade et d'autres ressources stratégiques originaires de leur pays – et par conséquent de l'économie de toute la région du sud-est de la Méso-Amérique – aux dépens des populations étrangères situées plus à l'ouest. La stèle 10 de Kaminaljuyú, l'un des joyaux de l'art maya, montre l'image d'un souverain qui, loin d'imiter les rois olmèques, établit de nouvelles conventions pour la représentation de la royauté divine, au-delà de l'omniprésent motif trifolié évoquant le maïs.

fig. 3

Sur la côte pacifique on trouve quelques objets très inspirés de modèles de Teotihuacan, comme cet encensoir-théâtre qui n'est qu'un exemple parmi bien d'autres de facture comparable. (voir page 122)

Son visage d'homme apparaît sous son masque, lequel figure un grand oiseau au bec crochu, coiffé d'un second oiseau. Ce dernier est une divinité purement maya inspirée de l'ara rouge, une sous-espèce vivant dans la forêt tropicale du Petén. Extrêmement importante, cette divinité fut omniprésente dans le Sud-Est méso-américain à partir du Préclassique récent. Au Classique dans le Petén, les textes qui en parlent en font un double spirituel du dieu créateur lui-même, Itzamnaaj.

L'histoire de l'Oiseau céleste mène aux Basses Terres, région d'origine de l'ara rouge et lieu de production des images les plus détaillées et monumentales à la fois, au Préclassique récent.

C'est dans les Basses Terres du Petén, au nord du Guatemala, que le premier État d'importance se développa autour du vaste centre d'El Mirador. Quand la grande tradition maya des décors architecturaux en stuc modelé et peint y naquit, ses liens stylistiques avec la royauté divine olmèque du Préclassique moyen étaient étroits. Il en existe de nombreux exemples au Petén, dont les plus importants ont été découverts en 2001 par William Saturno sur le site de San Bartolo (fig. 1). Les peintures murales de l'édifice Las Pinturas, datées du 1^{er} siècle av. J.-C., illustrent des épisodes majeurs de l'histoire maya de la Création et relient la saga du dieu du maïs et l'avènement de la royauté divine (Saturno, 2009).

Ce chef-d'œuvre présente certaines caractéristiques fondamentales. Le dieu du maïs, tel qu'il est représenté sur les fresques de Las Pinturas, dérive sans équivoque du dieu du maïs olmèque du Préclassique moyen, avec ses yeux en amande, ses traits arrondis, sa bouche menaçante et ses incisives supérieures protubérantes. Par ailleurs, le dieu du maïs dans la religion olmèque et tel qu'il est représenté sur les fresques de Las Pinturas constitue le modèle de la royauté divine. Les peintures démontrent donc clairement que la royauté maya des Basses Terres fut inspirée par celle qui existait chez les Olmèques : le culte maya du roi divin-dieu du maïs est, en réalité, repris d'un modèle étranger, vraisemblablement par l'intermédiaire de marchands qui ouvrirent, aux populations mayas des Basses Terres, la voie d'une intégration dans une économie suprarégionale, les mettant à l'abri des aléas climatiques, des maladies et des famines.

Les fresques de Las Pinturas témoignent de la participation significative à la Création de la divinité, typiquement maya, de l'ara rouge mentionné plus haut, *Itzam Yeh*, ou Oiseau céleste. Parmi les représentations, trois, majeures, apparaissent sur le mur ouest. Au centre, est figuré le cycle de la mort et

de la résurrection du dieu du maïs, qui renaît d'une grande tortue à carapace quadrilobée. À droite, on observe l'accession au trône d'un roi et, à gauche, l'histoire de l'Oiseau céleste et de dieux à forme humaine emmenés par le dieu du maïs. Sur quatre scènes, les dieux anthropomorphisés procèdent à des sacrifices devant l'Oiseau céleste qui siège dans quatre arbres d'espèces différentes. La scène au cinquième arbre est en partie détruite, mais on peut voir le dieu du maïs brandissant sa lance et l'Oiseau céleste ayant quitté son perchoir au sommet de l'arbre, remplacé par un oiseau véritable. Un fragment de peinture du mur est montré l'Oiseau céleste mort transporté dans la ceinture d'un dieu. Il est donc certain qu'il meurt, sans doute de la main du dieu du maïs. La scène de la mort et de la résurrection du dieu du maïs se termine par son accession au trône, faisant face au roi humain couronné à l'autre extrémité du tableau. Ainsi, le dieu du maïs prend-il la place de l'Oiseau céleste en tant qu'Être suprême, et le roi humain lui est assimilé. Ce dernier apparaît en train d'être couronné par un officiant rituel richement vêtu, qui porte, en guise de casque, le crâne de l'Oiseau céleste.

LES MAYAS ET TEOTIHUACAN

Dans les Basses Terres, la période du Préclassique récent vit le déclin de la grande cité d'El Mirador et l'essor d'une nouvelle,



3

Tikal, au sud du plateau de Mirador. Les rois et reines de Tikal prétendaient descendre d'un fondateur nommé Yax Ehb' Xook. En calculant une durée moyenne pour les règnes, on peut situer ce dernier au ^{II}^e siècle apr. J.-C. La sépulture 85, découverte dans l'Acropole nord, sanctuaire royal de la cité, a vraisemblablement contenu les restes de cet homme. Son linceul était paré d'un masque en fuschite qui le représentait couronné du motif trifolié de la royauté divine, inaugurant une longue tradition de masques funéraires en néphrite dans l'art maya classique. Au cours du ^{III}^e siècle, les rois de Tikal accueillirent des marchands étrangers et des ambassadeurs qui introduisirent de nouveaux styles en céramique et en architecture, typiques d'un nouveau géant de l'histoire méso-américaine, la cité de Teotihuacan dans la vallée de Mexico. L'art et l'architecture de Teotihuacan sont également présents à Kaminaljuyú vers le ^{VI}^e siècle. Les styles artistiques étrangers que l'on observe dans ces sites, ainsi que dans d'autres au Guatemala, montrent que la relation entre le monde maya et les Hautes Terres mexicaines se développa en s'intensifiant au cours du Classique ancien (200-600 apr. J.-C.) (fig. 2, 3).

68 / 69

Le rôle de Teotihuacan dans le monde maya est controversé. Certains chercheurs pensent que les inscriptions glyphiques trouvées dans les sites du Petén et dans d'autres centres des Basses Terres attestent qu'un conquérant appelé Siyaj K'ak' a bâti, au ^{IV}^e siècle, un pouvoir hégémonique sur la région pour le compte d'un mystérieux roi étranger nommé « Hibou lanceur de javelines ». D'autres, archéologues, estiment que la présence du style de Teotihuacan dans les céramiques et divers éléments de l'art peut s'expliquer simplement comme le résultat d'échanges commerciaux et de l'émulation suscitée par le prestige des coutumes étrangères liées à la grande métropole. De futures recherches résoudront peut-être la question. En attendant, il est clair que l'art ancien du Guatemala fut vivifié et inspiré par le contact avec le Mexique central, et que les images de divinités étrangères, tel le dieu Tlaloc de la pluie et de la foudre, perdurèrent dans l'art maya jusqu'à la fin de la période précolombienne.

ÉTRANGERS, EFFONDREMENT ET CONQUÊTE

Vers la fin du ^{VIII}^e siècle et au ^{IX}^e siècle, l'art de cour du Petén atteignit son apogée, puis cessa brusquement dans certains royaumes ou, dans d'autres cas, se transforma radicalement dans ses motifs et ses compositions. L'exemple le plus

remarquable de cet art nouveau apparut à Ceibal au milieu du ^{IX}^e siècle, avec des représentations de souverains qui soit étaient des étrangers, soit imitaient ces derniers dans leurs costumes et leurs actes rituels (fig. 4). Pendant longtemps, les archéologues ont cru que des étrangers venus du nord-ouest, probablement des Mayas mexicanisés de la côte du Golfe, avaient envahi le Petén ou bien avaient précipité le chaos et l'effondrement de la région, ou bien encore avaient tiré parti des difficultés régionales pour s'imposer en tant qu'élite dirigeante. De nouvelles recherches de terrain sur des sites comme Cancuén, au sud de Ceibal sur les rives du Pasión, donnent à penser que les Mayas des confins nord-occidentaux avaient entretenu des relations commerciales privilégiées avec les royaumes du sud-ouest du Petén au cours de la fin du ^{VIII}^e siècle. Il semble toutefois plus vraisemblable que des ambassadeurs, des conseillers militaires, des marchands et des artistes étrangers résidaient dans les quelques cours royales du Petén au moment où le chaos menaçait, et que leur influence s'accrut à mesure que les structures politiques locales déclinaient. Les motivations de ces étrangers étaient sans doute davantage d'ordre économique que politique. Leur objectif était d'assurer le fonctionnement des routes commerciales qui traversaient le Petén, afin de pouvoir continuer à fournir aux marchés extérieurs la jadéite, le cacao, les plumes et le coton qui connaissaient toujours autant de succès. Si certaines expériences artistiques furent quelque peu bizarres, d'autres s'avérèrent des chefs-d'œuvre d'innovation.

Quelles qu'aient été les causes des bouleversements qui survinrent au Petén, les conséquences furent un déclin démographique, l'abandon de la plupart des grandes cités royales, et la disparition de la royauté divine en tant que principale institution politique. À l'époque postclassique, l'art de cette région reflète les modes et les styles d'autres sociétés mayas qui subsistèrent au nord et au sud jusqu'à l'arrivée des Espagnols au ^{XVI}^e siècle. Dans les Hautes Terres du Guatemala, de puissants États apparurent durant cette période, tels ceux des K'iche' et des Kaqchikel, dont les arts témoignaient de liens commerciaux avec des sociétés mexicaines à l'ouest. Durant l'époque postclassique, la société du Petén se redressa progressivement, si bien que le dernier royaume maya indépendant à être conquis par les Espagnols fut celui des Itzá en 1697. Pendant ce temps, les sociétés mayas des Hautes Terres perpétuèrent les traditions esthétiques de leurs ancêtres précolombiens, tout en intégrant l'esthétique religieuse et culturelle de leurs conquérants.

fig. 4

Comme plusieurs autres sculptures de la même époque, la stèle 10 de Ceibal, qui date de 849 apr. J.-C., illustre la prise de pouvoir sur le site (et ses environs) d'une famille aux traits peu canoniques si on les compare aux portraits des souverains des périodes antérieures dans d'autres sites des Basses Terres. Les nouveaux dirigeants pourraient être venus des confins occidentaux de l'aire maya.





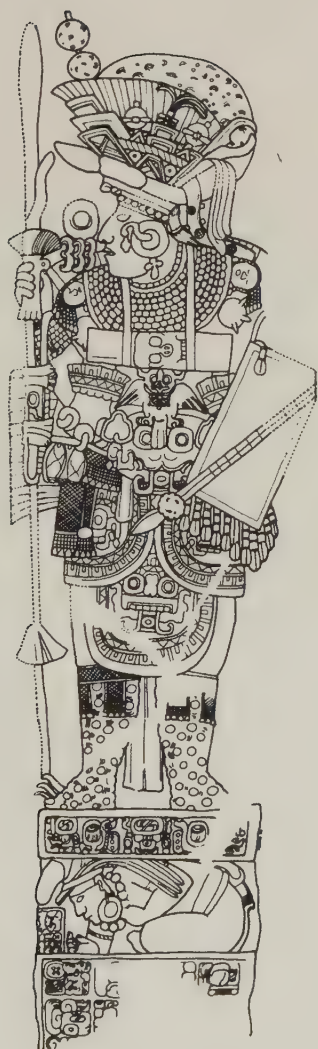
fig. 1

Sur la stèle 2 de Dos Pilas, le troisième souverain de ce site revendique l'attaque victorieuse, en 735, du site, plus important et plus ancien, de Ceibal. Le même événement est commémoré de façon strictement parallèle sur la stèle 2 d'Aguateca.

fig. 2

Détail de la stèle 2 de Dos Pilas où le roi est représenté en guerrier debout sur le souverain de Ceibal en captif vaincu.

Une perspective sociopolitique de la guerre maya



Bien que non reconnue pendant longtemps, la guerre chez les Mayas a constitué un facteur commun de leur histoire et un élément clé de leur développement et de la disparition de leur société. Les premiers témoignages que l'on possède de leur militarisme apparaissent dans les récits des conquistadors et dans les textes et chroniques indigènes; ces sources nous fournissent une histoire des conflits et nous renseignent sur les armes et les motivations des combats. Pourtant, même si l'existence de la guerre avait été admise par les chercheurs du début du ^{xx}e siècle jusqu'aux années 1940 (Spinden, 1913; Follet, 1932; Ruz, 1951), l'idée que les Mayas constituaient une société pacifique dominée par des prêtres a connu par la suite un grand succès parmi les chercheurs et auprès du public en général (Morley, 1946; Thompson, 1954; Ruppert, Thompson et Proskouriakoff, 1955). Il faut attendre les études épigraphiques de la fin des années 1950 et du début des années 1960 pour que la guerre soit perçue comme un élément faisant partie du quotidien des Mayas (Knorosov, 1958; Proskouriakoff, 1963, 1964). Au cours des années 1970, l'intérêt porté au développement des États mit en avant le rôle des conflits comme variable importante, elle-même influencée et causée par les contraintes du milieu et les régulations internes dues à la stratification de la société, la lutte pour l'autonomie des différents centres et la concurrence autour des routes commerciales (Webster, 1972, 1975, 1976a, 1976b, 1977). On perçoit même la guerre comme un facteur de dégradation de l'environnement, d'augmentation de la pression démographique



et, en définitive, comme une cause de l'effondrement de la civilisation (Cowgill, 1979; Tainter, 1988; Demarest, 1992).

À l'heure actuelle, on conçoit la guerre maya comme une succession de conflits internes entre les sites ou entre les entités d'un même groupe culturel ou ethnique, conflits menés principalement par les élites et leurs partisans afin de maintenir le *statu quo*. Il s'agissait, le plus souvent, d'attaques furtives pour capturer ou éliminer les chefs ennemis (fig. 1, 2) et en retirer prestige, tribut et prisonniers (Webster, 1999; Schele et Mathews, 1991; Chase et Chase, 1998; Hassig, 2000). La guerre était aussi un moyen de revitaliser les mythes des origines et de renforcer la religion, ce qui contribuait au renom des chefs politico-religieux (Freidel, 1986a, 1992; Freidel, Schele et Parker, 1993; Freidel, MacLeod et Suhler, 2003; Brown et Garber, 2003). Même si l'importance de ces affrontements – qui, vers le Classique

tardif, ont impliqué la participation de sites alliés –, leur portée et le recours à des formes de défense des sites ont évolué au fil du temps, les guerres entre les Mayas ont toujours été limitées par la technologie et la logistique (Hassig, 2000). Les armes comprenaient des lances, des couteaux, des haches, des masses, des lames d'obsidienne fixées sur des bâtons en bois, des propulseurs, des flèches, des boucliers, des armures en coton et des canoës; on eut recours aussi à des barricades, des murs palissadés, des grandes murailles, des fossés et des terre-pleins, souvent combinés avec des défenses naturelles telles que plantes épineuses, ravins, zones marécageuses et îles (fig. 3).

LA PÉRIODE PRÉCLASSIQUE

Après une période d'occupation initiale que l'on peut faire remonter aux environs de l'an 2000 av. J.-C., certains petits établissements agricoles dispersés dans les Basses Terres mayas du Petén central entamèrent un processus de nucléarisation pour devenir de grands centres de pouvoir. C'est vers la seconde moitié du Préclassique moyen, entre 600 et 400 av. J.-C., que ces populations s'affirment de plus en plus comme bâtisseuses et édifient les premiers sites notables comme Nakbé et El Mirador. En même temps, apparaissent les premiers signes de violence ou de conflits, comme ceux mis en évidence à Blakman Eddy où l'on a découvert des rites d'achèvement – de mort rituelle de l'âme (ou *chulel*) des édifices.

À la période suivante, se développe une architecture de plus en plus complexe, certains modèles dénotant des espaces rituels contrôlés par une élite gouvernante et ce personnage qui était déjà présent ou qui, du moins, n'allait pas tarder à surgir, l'*Ajaw*. Désignant le chef suprême d'une communauté, le terme pourrait signifier « celui qui crie » et faire référence à son rôle sacerdotal (Houston et Stuart, 1996; Houston et Inomata, 2009). Les centres rituels prennent alors la forme de ce qu'on appelle les « complexes de type E » ou « complexes de commémoration astronomique » et, un peu plus tard, des « acropoles triadiques », ces constructions monumentales qui seraient les premières expressions du pouvoir politique et de la célébration publique de rituels (Laporte et Fialko, 1995; Laporte, 2001).

À la fin du Préclassique, entre 250 av. J.-C. et 250 apr. J.-C., apparaissent, parallèlement aux diverses expressions du pouvoir et du renforcement de l'organisation, des traces archéologiques plus précises des conflits. À Cuello, au Belize, deux sépultures multiples contiennent les restes de probables victimes de sacrifices (Brown et Garber, 2003); des prisonniers figurent

fig. 3

Carte figurant les différentes formes de systèmes défensifs dans les sites des Basses Terres mayas.

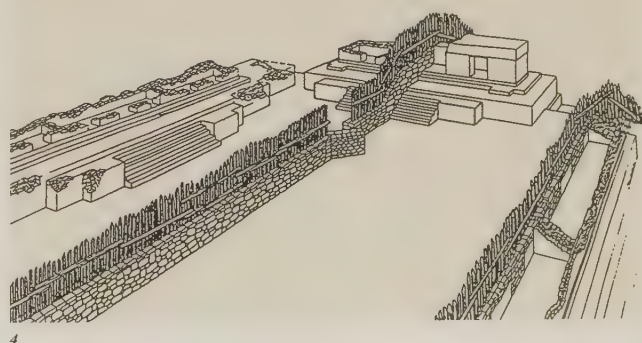
fig. 4

Confronté à des menaces militaires, le centre du site de Dos Pilas a été doté, à date tardive, d'ouvrages défensifs (du type barricade) en partie construits avec des matériaux récupérés sur les édifices eux-mêmes.

sur les sculptures de Kaminaljuyú sur l'Altiplano et, à Ujuxte, sur la côte sud du Guatemala, on trouve dans les tombes des crânes humains en guise d'offrandes (Arredondo, 2000). Les grands sites d'El Mirador et de Muralla de León comportent des murailles, tandis qu'à Tintal et Xulnal au Petén central, à Cerros, au nord du Belize, et à Edzná et Becán dans l'État du Campeche, on consacre d'importants moyens à la construction de vastes fossés autour des centres cérémoniels, démontrant ainsi une volonté politique de se défendre (fig. 5). La décision de creuser divers fossés offre des pistes pour mesurer l'importance atteinte par la guerre à cette époque : plus qu'une solution à un problème, il peut s'agir d'une initiative à caractère quasi offensif. De fait, les fortifications ne doivent peut-être pas seulement être vues comme des éléments défensifs : elles illustrent aussi le rayon d'action et le pouvoir des groupes en conflit. En d'autres termes, les dimensions et la complexité de ces ouvrages montrent autant la puissance de frappe et les tactiques d'envahissement que les savoir-faire de leurs constructeurs. Ne disposant pas de forces organisées comparables à celles des Mexicas ou des Incas, les Mayas se faisaient la guerre sur des distances plus restreintes (Hassig, 1992, 1999) et on a calculé que leur rayon d'action effectif ne devait pas dépasser 120 kilomètres (Chase et Chase, 1998, p. 13-18 ; Houston, 1993, p. 137). Il est intéressant de noter que les sites ayant connu ce type de défenses au Préclassique ont eu un territoire d'environ 143 kilomètres de rayon, un chiffre voisin de celui calculé pour l'avance maximale possible des troupes et du ravitaillement à pied. Si ces estimations étaient avérées, cela pourrait servir à la détermination des zones contrôlées par ces sites préclassiques et à celle de la taille des entités politiques de premier ordre.

La fin de cette période amène le premier effondrement des Basses Terres mayas, vers l'an 150 apr. J.-C. Le fort déboisement à des fins constructives et pour la préparation d'énormes quantités de stuc destiné à parer les édifices d'ornements monumentaux pour diffuser des messages idéologiques (Hansen, 1992, 1996), ajouté à d'autres facteurs tels que la croissance démographique et la sédimentation des zones marécageuses, provoquèrent la rupture de l'ordre initial dans la Cuenca Mirador (Wahl *et al.*, 2004, p. 4 ; Hansen *et al.*, 2006, p. 870 ; Adams, 1999, p. 137, 140 et 157). Le chaos qui en résulta entraîna l'abandon de plusieurs sites et l'augmentation du nombre de conflits ; en attestent les systèmes défensifs et les murs de protection découverts dans des sites comme Cival (Garrison, 2004), les vestiges de batailles découverts à El Mirador et les restes de rituels d'abandon à Cerros ou à Colha au Belize, par exemple (Mock, 1998).

L'effondrement de la Cuenca Mirador marque le début d'une série de changements politiques et militaires majeurs. Plusieurs sites en bord de *bajos* (marais) sont abandonnés ou transférés dans des zones plus élevées et mieux protégées. De nouveaux groupes (ou acropoles) triadiques sont édifiés ; les premières dynasties se constituent et leurs glyphes-emblèmes sont transcrits en écriture hiéroglyphique. Cette nouvelle diversité politique provoque entre les cités des conflits qui commencent à être enregistrés sur les monuments sculptés : on trouve, entre autres, clairement représentés des symboles de guerre et de conquête. Les anciennes sculptures qui, pour la plupart, traitaient de sujets idéologiques et mythologiques commencent à figurer des scènes avec des prisonniers et des gouvernants victorieux. En 378 apr. J.-C. arrive de l'ouest un personnage originaire de – ou lié à – Teotihuacan, du nom de Siyaj K'ak'. Ce chef militaire était un sujet de Hibou-lanceur-de-javelines, un dirigeant présumé de la lointaine cité. L'identification exacte de l'origine de ces deux personnages a été l'objet de controverses entre spécialistes ; si certains voient dans cette intrusion une forme d'association des dynasties locales aux représentants de la grande métropole « pour le prestige », d'autres soutiennent la thèse d'une véritable incursion de troupes teotihuacanes, soit sur une initiative de leur part, soit en soutien à des groupes locaux opposés au régime en place (Stuart, 2000). Quoi qu'il en soit, lorsque ce personnage arrive à Tikal, le gouvernant en titre meurt, ses sculptures sont détruites et retirées de leur emplacement d'origine ; un successeur est mis en place par Siyaj K'ak' qui, pour sa part, gagne le nord et conquiert Uaxactún où il s'installe (Schele et Freidel, 1990, Valdés,

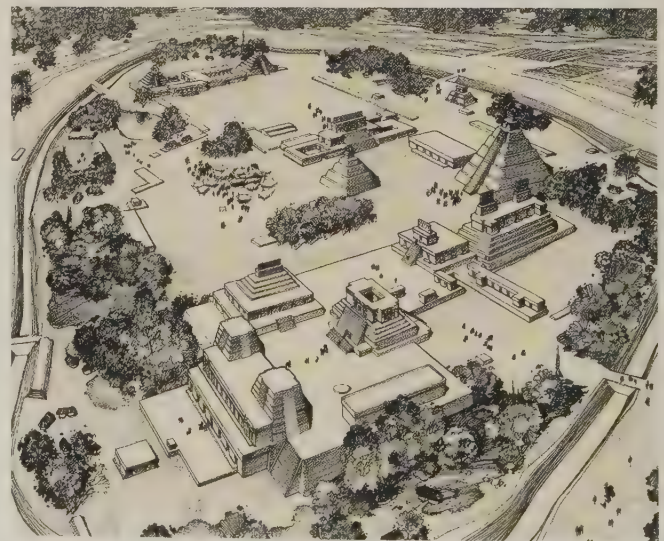


Fahsen et Escobedo, 1999). À partir de ce moment, Tikal adopte un comportement encore jamais vu ou mentionné auparavant, du moins à cette échelle : le site étend son contrôle ou ses relations sur plusieurs autres sites. Il est intéressant de noter que ces avancées vont jusqu'à Rio Azul au nord, où la rivière du même nom se fraie un passage vers la baie de Chetumal jusqu'à la rivière Belize, vers l'est, laquelle se jette dans la mer des Caraïbes, et jusqu'à Tres Islas et la région de Ceibal vers le sud, deux accès aux routes commerciales vers l'Altiplano et vers l'Usumacinta, un fleuve qui finit par déboucher dans le golfe du Mexique. Ces lieux stratégiques font penser à une tentative de prise de contrôle ou d'influence de vastes régions agricoles dans les bassins fluviaux – ou du moins un essai pour soumettre au tribut ceux qui les contrôlaient – et, sans doute aussi, des principales routes commerciales. Tikal va même jusqu'à participer à l'installation de la nouvelle dynastie de Copán, au Honduras vers 426 apr. J.-C. (Martin et Grube, 2000, p. 98), ce qui lui permet d'accéder aux terres fertiles de la région d'Izabal – productrice de fèves de cacao – et au Motagua, la voie commerciale de l'obsidienne et du jade. En dernier lieu, les liens ainsi tissés et les éventuels conflits octroient à Tikal une autre richesse convoitée par ses dirigeants : les prisonniers et les esclaves (Mathews, 1985, 2000 ; Mathews et Willey, 1991). C'est alors que la ville délimite l'espace qui l'entoure en construisant un grand système de fossés et de terre-pleins circonscrivant une surface d'environ 167 kilomètres carrés (Webster *et al.*, 2004 ; Webster *et al.*, 2006).

Même si nous savons que certains gouvernants ont été subordonnés à d'autres ou que leur accession au pouvoir a été le motif de visites, voire d'une vraie supervision de la part d'autres chefs, nous ignorons les détails de ce type de relations entre les sites et s'il s'agissait de domination totale ou de relative autonomie. En tout état de cause, la figure de l'*Ajaw* est désormais renforcée par l'épithète *K'uhul*, « sacré », ce qui confère à celui ainsi qualifié la prééminence sur les autres chefs. Au fil du temps, s'accroît notablement le nombre de personnages et de titres « royaux » au sein des cours, ce qui suppose l'existence de différentes factions parmi les élites gouvernantes. Cela implique un nombre accru de conflits et d'intérêts divergents où le prestige et la vengeance jouent un rôle parfois voilé par les rituels et la nécessité de recréer les mythes originels, ce sur quoi la guerre maya a pu s'appuyer (Freidel *et al.*, 1993). Des signes évidents de ruptures dans les lignées dynastiques, d'exils, de tortures de prisonniers, de destruction et d'incendie de sites deviennent des éléments récurrents durant le reste de la période classique et le répertoire des textes en rapport avec de tels faits croît au sein du registre épigraphique.

Il est certain que les visées de gouvernants et de sites particuliers interfèrent avec la politique d'autres cités ou dynasties. Les conflits connaissent une augmentation vers l'an 600. De vieilles alliances sont rompues et remplacées par de nouvelles. Les mariages entre des dirigeants et des princesses appartenant à des lignées étrangères voient leur nombre croître dans les registres hiéroglyphiques ; on voit même des femmes gouverner en leur propre nom, représentées debout sur des prisonniers. Confrontés à ces luttes, certains sites trahissent d'anciens pactes et se trouvent de nouveaux alliés ou renouent des accords antérieurs (Reese-Taylor *et al.*, 2004).

Avec l'émergence de la dynastie Kan à Calakmul et le déclin de Tikal, Naachtun est l'un des sites dont l'attitude politique est ambiguë : dans un environnement de plus en plus belliqueux, on y érige un des rares complexes de murailles intérieures connus à cette époque (Arredondo, 2010). Pendant ce temps, la dynastie Kan entame une période d'expansion, affirmant sa prééminence par des visites royales, des mariages et des confrontations pacifiques par le biais d'une pratique du jeu de balle avec ses alliés ; elle renouvelle sans doute sa progression en direction de zones vers lesquelles Tikal s'était tourné quelques siècles auparavant. Ses contacts s'étendent au sud jusqu'à Cancuén (un site proche de Tres Islas), au sud-ouest jusqu'à l'Usumacinta et jusqu'à la Cuenca Mirador au sud-est où menait un vaste réseau de *sacbeob* (chaussées) qui témoignent du pouvoir et de la complexité de l'organisation atteints sous cette dynastie.



5

fig. 5

Avec un fossé et un talus qui l'entourent complètement, le centre de Becán peut être considéré comme un site fortifié, sans doute depuis une époque ancienne de son histoire. Dessin de Pedro R. Dozal, 1983, d'après David F. Potter, 1977, in Gendrop, 1983.

Au cours du Classique récent, la recrudescence des conflits conduit à une innovation dans la zone du Petexbatún : on y utilise des systèmes défensifs sophistiqués incluant non seulement des barricades – d'ordinaire édifiées presque sans planification sous la pression d'attaques imminentes (fig. 4) – mais aussi des murs doubles avec des « impasses de la mort », permettant aux défenseurs d'acculer les assaillants dans des culs-de-sac (Demarest *et al.*, 1994, Demarest *et al.*, 1997). On observe une augmentation des scènes de victoires et de captures ; l'art des stèles et des autels se mue en une exaltation constante du gouvernant dans le rôle du guerrier (fig. 2). On voit ainsi les dirigeants se préparer aux combats ou parader en vainqueurs, debout sur les prisonniers, ou encore comme nouveaux maîtres d'images religieuses dérobées dans les sites conquis. Les monuments sculptés des vaincus sont souvent détruits, les visages de leurs dirigeants martelés, les morceaux étant emportés vers les sites des vainqueurs, et les registres de leurs victoires passées délibérément effacés. Finalement, les prisonniers sont humiliés sur les escaliers des plates-formes et dans les terrains de jeu de balle au cours d'une représentation où le chef victorieux interprète le rôle des jumeaux mythiques du *Popol Vuh* quand ces derniers remportent la victoire sur le monde d'en bas à l'occasion d'une partie de jeu de balle pour, ensuite, « renaître » vainqueur sous la forme du dieu du maïs.

Après sa grande victoire sur Calakmul en 695, Tikal voit ses forces renaître et sa splendeur se maintenir pendant au moins cinquante ans. À Calakmul, la dynastie Kan finira par disparaître vers 732 pour peut-être émigrer vers un autre site. Kinal et Tzib'atnah, au nord du Petén, se dotent de murailles. Vers 750, le sud du Petén est plongé dans de constants conflits si bien que de grandes migrations s'amorcent vers des zones moins troublées (Demarest, 2005). De nouvelles dynasties interviennent et réclament le droit de contrôle sur certaines zones ; elles utilisent même les glyphes emblèmes de grandes capitales. L'influence du Yucatán commence à se faire sentir dans la céramique et l'architecture. Naranjo multiplie ses attaques contre la puissante Caracol au Belize, tandis que le Petexbatún est en pleine décadence (fig. 4). La région de l'Usumacinta est submergée par les combats qui culminent avec la destruction de Piedras Negras et l'abandon de Yaxchilán au début des années 800. Durant le siècle suivant, les processus entamés par l'atomisation et la fracture du pouvoir royal, l'augmentation du nombre de conflits armés, la croissance démographique et les pressions migratoires, ajoutés à la diminution des ressources naturelles, provoquent l'abandon final des sites du Petén (Demarest, Rice et Rice, 2004).

LE CLASSIQUE TERMINAL ET LE POSTCLASSIQUE

Le Classique terminal (800-1100) est le théâtre d'un nouveau changement dans les pratiques militaires. Certains sites du Petén central, comme Sacpuy, Nichtun Chich et Sac Petén, réutilisent le dispositif du fossé et lui ajoutent des murailles, cette combinaison témoignant de la nécessité absolue de compter sur les défenses les plus solides possible. Pendant ce temps, au nord du Yucatán, une nouvelle forme de guerre fait son apparition : la destruction totale des agglomérations. Les barricades connaissent une croissance exponentielle et le fait que des communautés entières ont été rasées est avéré (Webster, 1980 ; Dahlin, 2000). Des sites comme Uxmal, Xcanha ou Ek' Balam élèvent des murailles et les combinent avec les barricades et les murs concentriques plus anciens qui subsisteront jusqu'au début du Postclassique. L'ancien modèle de pouvoir centralisé détenu par le *K'uhul Ajaw* se transforme en *multepal*, gouvernement assumé par plusieurs factions. Vers 900, Chichén Itzá entame une période d'expansion de sa zone de contrôle et de domination (Cobos, 2004 ; Suhler *et al.*, 2004).

Vers l'an 1200, la guerre maya connaît une ultime évolution. Sur un nouvel échiquier politique dominé par Mayapán, des cités comme Xelhá, Tulum et Mayapán elle-même érigent un nouveau type de remparts. Ces murailles, pas toujours aussi hautes qu'auparavant mais d'une épaisseur remarquable, sont pourvues de parapets qui permettent aux défenseurs d'accéder plus facilement et plus vite à leur sommet ; ce dispositif se retrouve dans une grande partie des villes. Les zones contrôlées par les sites sont vraisemblablement assez vastes, mais de nouvelles frictions entre les membres du *multepal* apparaissent, entraînant leur séparation et leur effondrement final. De nouvelles émigrations, affectant cette fois le nord du Yucatán, suscitent un renforcement des sites postclassiques de la région des lacs au Petén ; protégée par sa situation, l'île de Noj Petén – gouvernée par les Itzá – survivra jusqu'au changement de *k'atun* en 1697 ; elle succombera alors, lorsque les Mayas se verront confrontés à un nouveau type d'armes et de tactiques militaires, celles des forces espagnoles.

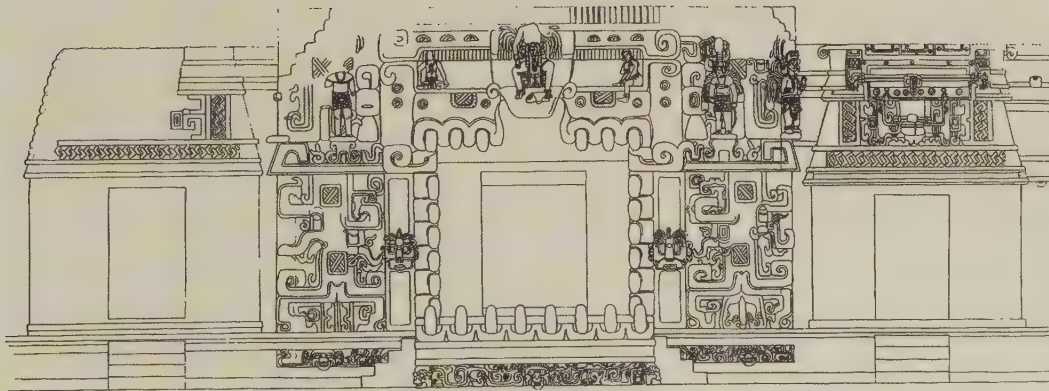


fig. 1
La « Maison blanche de l'écriture », un des éléments de l'Acropole d'Ek'Balam,
est remarquable par la conservation de son décor en stuc sculpté.

fig. 2
Vue en élévation de la façade de la « Maison blanche de l'écriture » à Ek'Balam.
Dessin de Victor R. Castillo B. qui dirige les recherches sur ce site avec Leticia Vargas de La Peña.

Différents et pareils : les Mayas des Basses Terres du Nord

Si tout le territoire qui constitue le Guatemala moderne appartenait, aux temps précolombiens, au monde maya, celui-ci s'étendait bien au-delà de ses frontières, notamment en direction du nord puisqu'il couvrait la totalité de la péninsule du Yucatán, aujourd'hui divisée entre les trois États mexicains du Campeche, du Yucatán et du Quintana Roo (carte 2, page 18). Il s'agit là d'une zone exclusivement constituée de terres de faible altitude, que l'on a pris l'habitude de désigner comme les « Basses Terres mayas du Nord ». Cette appellation, opposée à celle de « Basses Terres du Sud », parfois aussi qualifiées de « centrales », s'entend généralement sur deux plans distincts mais souvent confondus : géographique et culturel.



0 50 1 2 m

Géographiquement, les Basses Terres septentrionales constituent une macro-région physiographique qui contraste avec ce qui existe plus au sud à plusieurs égards, même si l'ensemble des Basses Terres correspond géologiquement à un même socle calcaire d'origine marine : des altitudes moindres, la disparition totale de la circulation de l'eau en surface (ni fleuve, ni rivière), des précipitations annuelles qui vont en diminuant, une végétation naturelle où la grande forêt tropicale sempervirente du Petén laisse place à des formations décidues, plus basses en même temps que plus sèches et épineuses. Si ces contrastes entre le Nord et le Sud existent bel et bien, ils prennent néanmoins la forme de changements graduels – ce qu'évoquent vraiment mal les partitions cartographiques auxquelles on a toujours recours, faute de mieux, sous l'aspect d'une simple ligne, même sinueuse, entre Nord et Sud (*carte 2, page 18*).

En termes de relations homme-milieu, si la nature karstique du sous-sol unifie, d'une certaine manière, toutes les Basses Terres, des différences environnementales d'un lieu à l'autre ont indéniablement eu des impacts sur les modes d'occupation et d'exploitation des territoires. Ainsi, la distribution des sites dans la vaste plaine nord-yucatèque est-elle liée à la proximité de ces grands puits naturels qu'on appelle *cenotes* et qui permettaient d'accéder aux nappes aquifères souterraines, sources inépuisables d'approvisionnement en eau de consommation courante. Dans la région puuc, en revanche, qui est, dans le nord-ouest de la péninsule, le dernier secteur accidenté avant d'atteindre la plaine et où les *cenotes* n'existent pas, c'est la mise au point et la construction systématique de citernes souterraines ou *chultunes*, où l'on récupérait l'eau de pluie, qui permit le développement tardif, mais spectaculaire, de l'occupation humaine (Michelet *et al.*, 2000). Concernant les pratiques agricoles, base de l'économie des anciens Mayas, il est clair que, nulle part dans les Basses Terres du Nord, n'a pu être pratiquée une agriculture intensive de zones irriguées ou à forte humidité comme le sont, au sud, les bords des *bajos* (dépressions à marécages saisonniers) ; mais il ne faudrait pas croire, pour autant, à une stricte dichotomie Nord/Sud en matière agricole, avec un système plus productif au sud parce que localisé parfois – mais pas toujours – dans des contextes plus humides. Autrement dit, il serait erroné de penser que, dans les Basses Terres du Nord, les Mayas n'auraient pratiqué qu'une agriculture extensive sur brûlis et que celle-ci aurait été plus fragile, car davantage dépendante

des aléas climatiques. L'histoire montre même presque le contraire : en effet, si des épisodes de sécheresse, assez brefs mais violents, dont l'existence est à présent confirmée à quatre reprises entre 760 et 910 apr. J.-C. (Haug *et al.*, 2003), si ces épisodes, donc, ont joué un rôle dans l'effondrement de la civilisation maya classique, ils paraissent avoir eu moins d'effets sur les Basses Terres du Nord que sur celles du Sud, alors même que le Nord recevait globalement moins de précipitations, comme c'est encore le cas aujourd'hui. On doit donc retenir que, sur le plan géographique, il est certes possible d'opposer un Nord et un Sud, mais que c'est là, malgré tout, une image simplifiée des réalités physiques ; par ailleurs, les différences constatées dans les milieux sont loin d'avoir modelé de façon déterminante – déterministe – les conditions de vie des populations.

NOUVELLES HYPOTHÈSES

Qu'en est-il alors sur le plan culturel ? Au cours de son troisième voyage à travers les Basses Terres mayas, l'explorateur français Maurice de Périgny passa par le site connu, à sa suite, sous le nom de « Río Bec ». Dans les différents rapports qu'il publia – voir, par exemple, Périgny, 1909 – de sa découverte du bâtiment qui devint l'édifice A, un grand palais flanqué, sur une de ses façades principales, de deux tours imitant en trompe l'œil des pyramides surmontées de temples (*fig. 3*), il reconnaît n'avoir jamais rien vu de semblable ailleurs en pays maya ; mais il affirme, dans le même temps, qu'il s'agit bien d'une réalisation architecturale que l'on ne peut attribuer qu'aux Mayas ; et il ajoute que l'originalité de l'édifice est bien le signe du génie créatif de ce peuple. Il est bon de se rappeler, plus de cent ans après, cette opinion dont la pertinence n'est pas infirmée, au contraire.

Comme l'ont fait remarquer Velázquez et Nalda (2005), l'image d'une opposition culturelle entre Basses Terres du Nord et du Sud fut consacrée et largement diffusée lorsque parut l'une des plus brillantes synthèses jamais produites sur le monde maya ancien (Morley, 1946), quoique tributaire des travaux effectués jusque-là et des connaissances acquises à l'époque, non négligeables mais qui pâtissaient d'un déséquilibre en faveur des Basses Terres du Sud. Pour celles-ci dominaient les données relatives à la période classique (300-900 de notre ère) ; par contraste, ce qu'à la même époque on connaissait le moins mal de la partie nord était le site majeur de Chichén Itzá, dont l'apogée avait bien été daté de l'intervalle

fig. 3
L'édifice palatial A (ou 5N2) à Río Bec en cours de dégagement

900-1200. De là la double idée, longtemps persistante, que l'occupation des Basses Terres du Nord aurait, en bonne partie, succédé à celle de la zone méridionale et qu'elle pouvait s'expliquer, au moins partiellement, par l'intrusion au nord de gens venus du Sud. Plus de soixante ans plus tard, on en sait évidemment beaucoup plus et, dans chacune de ses grandes lignes, l'hypothèse de Morley doit être abandonnée.

Même si les Basses Terres du Nord ont sans doute atteint leur pic de population à la transition Classique récent-Classique terminal, soit autour de 800-850, il y a cependant eu, incontestablement, un peuplement ancien du Nord. En témoignent, par exemple, les coupes de la forêt effectuées autour de Cobá et datées d'environ 1650 av. J.-C. ou la présence de pollens de maïs dans le *cenote* San José Chulchacah douze siècles avant notre ère (Leyden *et al.*, 1998). On ne connaît certes pas – ou pas encore (?) – de site du Préclassique moyen comparable au Nakbé de la même époque, encore que, de Komchén et Dzibilchaltún (dans le nord-ouest de la péninsule) jusqu'à Ek'Balam (plus à l'est) en passant par Izamal, les traces d'occupation et de premières réalisations architecturales ne soient pas absentes. Postérieurement, on observe de nombreux phénomènes de continuité d'occupation : ainsi, pour ne citer que quelques exemples du nord au sud, à Izamal (Quiñones, 2006), à Edzná (Benavides, 1997) ou à Becán (Campaña, 2005). Il a pu donc être établi que, dans bien des cas, on avait à faire à des développements locaux, quoique pas toujours seulement autochtones. Si la brusque montée en puissance de la région puuc – à partir de 750 de notre ère – (Becquelin et Michelet,

sous presse) peut difficilement se comprendre sur le plan démographique sans imaginer l'intrusion de populations venues d'ailleurs (de plus au sud peut-être), ce constat n'a rien à voir avec l'idée d'une colonisation systématique des Basses Terres du Nord par celles du Sud.

LES SPÉCIFICITÉS CULTURELLES DU NORD

À plusieurs égards, d'ailleurs, il est indéniable que les Basses Terres du Nord ont fait montre d'originalités – dans le domaine de la culture matérielle, l'architecture ou la céramique par exemple, voire celui des formes d'organisation sociopolitique. Il convient d'écrire « originalités » au pluriel, parce qu'à l'intérieur de cette vaste zone on observe une importante variabilité, sur quelques plans au moins – la céramique en particulier, surtout à partir des années 500-600 –, mais il semble bien aussi qu'il ait existé une relative homogénéité : ainsi, les céramologues parlent-ils d'une « sphère céramique » Cehpech, qui, probablement originaire du Puuc autour de 700, s'étendit largement tout en subissant des ajustements locaux. Il en va de même, immédiatement après, pour la « sphère » Sotuta que Chichén, en tant que puissance politique sans égale au-delà de 950, aurait fortement contribué à diffuser/imposer. L'homogénéité archéologique que l'on entrevoit parfois au-delà de la diversité, c'est un caractère distinctif de la zone septentrionale que corroborent les enseignements d'un autre champ du savoir, celui de la linguistique historique



3



4

80 / 81

(Lacadena García-Gallo et Wichman, 1998). De fait, plusieurs particularités – syntaxiques, entre autres – des inscriptions classiques laissent envisager aujourd’hui que la grande majorité des textes de la période classique dans les Basses Terres du Sud aient relevé des langues chol, tandis qu’au nord le yucatèque était dominant, sinon exclusif; mais il existe parfois des traces d’une langue là où on ne l’attendait pas : ainsi, du yucatèque à Río Bec (Nondédéo et Lacadena García-Gallo, 2004).

Les langues ont donc circulé presque autant que les individus, les objets, les idées et canons de tous genres. On a noté depuis déjà assez longtemps que le modèle politique des Basses Terres du Sud – ainsi que ce qui va avec, stèles et culte des ancêtres royaux par exemple – avait gagné quelques sites du Nord comme Edzná ou Cobá (sur les deux couloirs vraisemblables de cette diffusion, à l’ouest et à l’est, voir Nondédéo, 2003). Mais un autre cas spectaculaire s’est révélé au cours de la dernière douzaine d’années, celui d’Ek’Balam, capitale d’un petit royaume désigné comme Talol et situé au nord-est de Chichén. Là, une dynastie dont le fondateur fut peut-être « installé » par un puissant étranger marqua le site, en cent ans (770-870) d’extraordinaires réalisations architecturales, sculpturales et picturales (Vargas et Castillo, 2005; Lacadena García-Gallo, 2005). Très inspirés par le modèle du Petén, les personnages au pouvoir et les vestiges matériels qui résultèrent de leur action n’en ont pas

moins été perméables à d’autres influences : à preuve (fig. 1, 2) la façade de la structure dénommée, dans les textes locaux, « La Maison blanche de l’écriture » et dont la porte d’entrée est du type zoomorphe inventé sans doute dans la région centre-yucatèque des Chenes. D’autres échanges et influences mutuelles ont existé ailleurs : ceux qui relient, cette fois entièrement à l’intérieur des Basses Terres du Nord, les régions contiguës Río Bec, Chenes et Puuc, ont commencé à être analysés il y a près de trente ans (Gendrop, 1983), ce qui n’empêche pas de reconnaître la spécificité de chaque région, à la fois matérielle et idéelle, culturelle en un mot. Le projet de recherche mené dans le secteur de Río Bec depuis 2002 permet ainsi, aujourd’hui, de bien mieux comprendre les caractéristiques et les fondements de l’originalité locale (Michelet *et al.*, 2008; Nondédéo *et al.*, 2010). D’une façon générale, on a pu reconnaître dans les Basses Terres du Nord des formes d’organisation sociopolitique encore inédites ailleurs dans le monde maya ancien, qu’il s’agisse de structuration dualiste (Becquelin *et al.*, sous presse), de forme de gouvernement partagé entre plusieurs personnages et/ou familles comme à Chichén Itzá, ou de l’étonnant contrôle que le groupe dominant, les Cocom, exerçait depuis ce qui fut la dernière capitale du monde maya libre, Mayapán, une ville entièrement ceinte d’une muraille et à la densité jamais égalée.

fig. 4

À la transition des ix^e et x^e siècles (875-925), le site d’Uxmal, sous l’impulsion d’un grand souverain connu sous le nom de Chan Chak K’ak’nal Ajaw, se dota de nombreux nouveaux bâtiments remarquables.

fig. 5

La crête faîtière de ce bâtiment tardif d’Uxmal, connue sous le nom d’*El Palomar* (le pigeonnier), est d’une extraordinaire élégance.



5

Sur un autre registre, et comme on l'a entrevu avec Ek'Balam, loin d'être le « parent pauvre » du monde maya, les Basses Terres du Nord contiennent certains des plus beaux legs des Mayas à l'histoire et au patrimoine de l'humanité (fig. 4, 5).

Enfin, les Basses Terres du Nord, il ne faut pas l'oublier, ont été le lieu des premiers contacts entre les Mayas et les représentants de l'Ancien Monde, sur la côte caraïbe qui, au contraire des Basses Terres centrales, était fortement peuplée au début du xvi^e siècle (Martos, 2002) (fig. 6). C'est dans le nord de la péninsule aussi que débuta l'évangélisation et que le responsable de l'immense autodafé qui anéantit la mémoire écrite des peuples autochtones, l'évêque Diego de Landa, recueillit l'information qui lui permit de rédiger un des témoignages les plus précis qui nous soient parvenus sur le monde maya ancien, la *Relación de las cosas de Yucatán*.

Basses Terres du Sud, Basses Terres du Nord, ce sont là des dénominations peut-être encore utiles à conserver sur un plan heuristique, mais qui apparaissent trop simples au regard des connaissances nouvelles. De même qu'il n'y a pas une seule histoire maya, la géographie culturelle des Basses Terres ne saurait se limiter encore longtemps à une simple partition en deux entités.

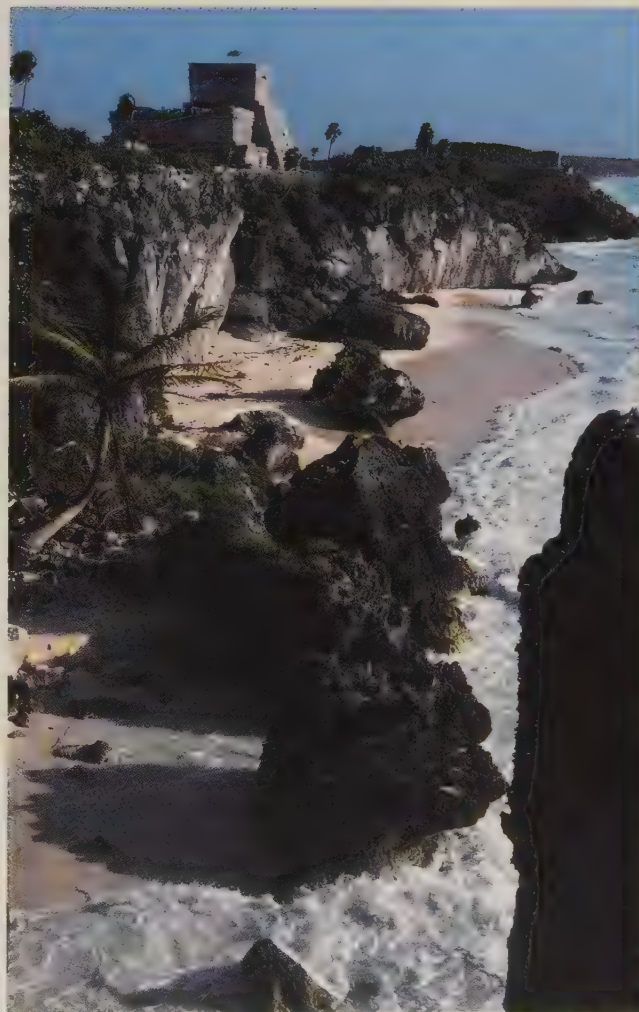


fig. 6

Situé spectaculairement en bordure des Caraïbes, Tulum est un des sites mayas encore habités que les Espagnols découvrirent.

6



fig. 1

Tête en stuc de Cancuén

Dans ce site, la famille royale et ses proches furent exécutés
et leurs dépouilles, pourvues de leurs parures, jetées dans un réservoir.
(voir page 154)

La fin de la civilisation maya classique dans les Basses Terres : effondrements, déclins et transformations

L'effondrement de la civilisation maya classique reste l'une des grandes énigmes de l'histoire universelle. Depuis longtemps, la quête de sa solution a marqué de son empreinte l'archéologie maya. L'image des grandes cités à l'architecture de pierre avec leurs temples, palais et monuments hiéroglyphiques désertés et recouverts progressivement par la jungle est devenue un cliché de l'archéologie. Pour tenter de comprendre comment et pourquoi cette grandiose civilisation a disparu, toutes sortes d'explications ont été avancées : des épidémies jusqu'aux tremblements de terre en passant par les sécheresses, la surpopulation, les invasions, la guerre, le « déclin moral », voire une intervention extraterrestre !

QUEL EFFONDREMENT ?

Dans le monde de la recherche, l'effondrement de la civilisation maya a fait l'objet d'études approfondies tout au long du ^{xx}e siècle. Malgré nombre de travaux, beaucoup menés à une date récente, les archéologues ne sont toujours pas d'accord sur la nature et les causes de la fin des royaumes mayas des Basses Terres. Ce défaut de consensus est dû en partie aux lacunes des données archéologiques, mais aussi à l'idée même que l'on se fait de la notion d'« effondrement » d'une civilisation. L'effondrement d'une société ancienne ne signifie nullement la fin de sa « grande tradition » : sa culture, sa vision du monde, son éthique, sa littérature et ses autres caractéristiques majeures.

Il signifie simplement le déclin rapide ou la désintégration d'un système politique et économique complexe, propre à une période et à des régions spécifiques (Tainter, 1988; Yoffee et Cowgill, 1988). La grande tradition maya n'a jamais disparu, mais elle a connu plusieurs cycles de croissance, de déclin, de renaissance et d'épanouissement. Aujourd'hui encore, une nouvelle période de résurgence a commencé.

Néanmoins, il y eut effectivement une crise majeure et des changements politiques radicaux entre 750 et 1050 de notre ère, que les archéologues désignent comme l'« effondrement de la civilisation maya classique des Basses Terres ». Cette dénomination est exacte, car le phénomène affecta uniquement alors la région des Basses Terres qui correspond au Petén, au Guatemala, et au sud de la péninsule du Yucatán, au Mexique. Durant ces trois siècles, de nombreuses cités-États mayas du secteur en question furent abandonnées l'une après l'autre, ou déclinèrent de manière spectaculaire.

Qu'est-ce donc qui s'effondra, déclina ou se transforma à la fin de la période classique ? Un système politique particulier et la culture matérielle qui allait avec lui : un ensemble d'États peu étendus et en compétition où la plupart des pouvoirs (religieux, militaire et politique) étaient détenus par des « seigneurs divins », *K'uhul Ajaw*. Ces pouvoirs s'appuyaient sur une idéologie qui se manifestait par de spectaculaires cérémonies organisées dans le cadre d'architectures imposantes, avec des cultes funéraires grandioses, des monuments sculptés rehaussés d'inscriptions, et des réseaux de clientèle entre chefs et nobles vassaux qui passaient par des biens exotiques à caractère sacré comme le jade, les plumes de quetzal, les céramiques somptueuses, les coquillages spondyles, etc. Les centres mayas de l'époque classique étaient comparables aux grands « États-théâtres » des civilisations du Sud-Est asiatique (Demarest, 1992). Là aussi, les pouvoirs religieux et politique étaient indissociables, et de grandes cérémonies ritualisées étaient essentielles pour maintenir la cohésion des États.

LA FIN DE LA CIVILISATION MAYA CLASSIQUE DANS LE TEMPS ET DANS L'ESPACE

Au cours des quarante dernières années, des projets archéologiques ont permis de comparer les données provenant des différentes régions, afin de déterminer ce qui s'était réellement passé dans chacune d'elles, et quand. De la sorte, on peut

désormais mieux dater et localiser l'histoire et la nature des changements qui survinrent dans chaque zone des Basses Terres durant les derniers siècles de l'époque classique (Demarest, Rice et Rice, 2004). Une carte actualisée tentant de localiser l'enchaînement de ces changements apparaît en *fig. 2*. Des bouleversements importants de nature distincte se produisirent dans chacune de ces zones distinguées à la fin de la période classique.

Un premier constat est que l'effondrement ne fut pas soudain comme beaucoup l'ont pensé. Dans les différentes régions, les changements s'étalèrent en fait sur près de trois siècles. En outre, les études comparatives montrent que la cause finale de l'effondrement, du déclin ou de la transformation diffère d'une région à l'autre. Toutefois, on peut tenter de rechercher des facteurs sous-jacents communs, des « causes profondes » de la fin des cités de la période classique.

Une ébauche générale des changements radicaux qui se sont produits – à d'importantes exceptions près – révèle que ceux-ci affectèrent d'abord le sud-ouest du Petén, pour se diffuser par la suite plus au nord et à l'est. Vers 1050-1100, la plupart des cités des Basses Terres avaient été abandonnées, tandis que d'autres avaient évolué vers la culture maya postclassique, très différente. Les grands centres de population s'étaient alors déplacés des Basses Terres méridionales vers les Hautes Terres, au sud, et vers les côtes du Yucatán et du Belize.

LA VARIÉTÉ DES « CAUSES » ULTIMES DE L'EFFONDREMENT SELON LES RÉGIONS

La science fonctionne par déduction. Pour toutes les régions, certaines causes proposées naguère peuvent à présent être exclues : les épidémies, les séismes, les cyclones, les révoltes paysannes ; l'hypothèse d'une invasion étrangère, pour sa part, semble de plus en plus improbable. En comparant les découvertes à travers toutes les Basses Terres, on sait qu'aux VIII^e et IX^e siècles sont apparus des problèmes de croissance démographique, de rivalités grandissantes entre cités-États, de dégâts causés à l'environnement, de sécheresse, de concurrence avec des sociétés extérieures au monde maya, voire de combinaisons de ces divers facteurs (Culbert et Rice, 1990; Demarest, Rice et Rice, 2004).

Les processus que l'on vient d'évoquer ne constituent que le « coup de grâce », les causes finales que l'on trouve à différents degrés dans chacune des régions. Ainsi, dans nombre des théories mises en avant, ces processus sont en un sens tous valables, du moins dans certaines régions. Cependant, les archéologues

fig. 2

Carte des différentes zones des Basses Terres mayas aux Classique récent et Classique terminal
Leur numérotation de 1 à 7 tente d'ordonner chronologiquement les changements survenus au Classique terminal : effondrement, déclin ou transformation.



ont tendance à croire que la nature et les causes des changements qu'ils ont établis pour leur zone de recherche constituent la règle pour l'ensemble des Basses Terres.

L'effondrement fut plus précoce, plus rapide et plus violent au sud-ouest du Petén, le long de la vallée du Pasión, cette « autoroute » du monde maya classique. Entre 730 et 800, des cités de la région du Pasión comme Dos Pilas, Aguateca et Cancún furent détruites dans de soudaines attaques militaires (Demarest, 2006, 2007). Dans la capitale de Dos Pilas, la population démantela elle-même une grande partie de ses propres temples et palais dans une tentative désespérée d'ériger des remparts de pierre, mais en vain, car la cité fut détruite. Non loin, le centre d'Aguateca se dressait sur un escarpement quasiment imprenable, bordé, d'un côté, de falaises et d'un abîme, et, de l'autre, de kilomètres de murailles.

Cette cité résista plus longtemps, mais finit par être prise et brûlée vers l'an 800. Plus au sud, sur les rives du Pasión, le riche port de commerce de Cancún, florissant entre 750 et 800, fut à son tour détruit. Son roi, la reine et plus de trente nobles furent assassinés dans un grand rituel à l'issue duquel leurs corps, revêtus de leurs plus beaux atours, furent déposés dans une citerne sacrée (fig. 1). Ces événements dramatiques furent précédés par plusieurs décennies de guerre et de dépeuplement, les communautés rurales ayant commencé à fuir le chaos du Pasión dès 730 (Eberl, 2007). Il est à noter que cet Armageddon au sud-ouest du Petén commença avant les premiers signes de sécheresse ou de changement climatique, ce qui permet d'écarter là ces phénomènes que couramment on invoque comme cause générale de l'effondrement des Basses Terres (Gill *et al.*, 2007) – les facteurs climatiques exercèrent toutefois une influence, mais plus tard et localement (fig. 4).

De toute évidence, l'effondrement final de la vallée du Pasión fut causé par la guerre, la destruction des voies commerciales et l'émigration de la population. Le même scénario se produisit un peu plus tard, plus au nord, le long de cette autre branche de la route commerciale qu'était l'Usumacinta, dans des centres comme Yaxchilán et Piedras Negras. Cependant, qu'est-ce qui conduisit à la guerre et au dépeuplement sur cette voie commerciale fluviale de l'ouest ? Quels furent les facteurs sous-jacents ?

L'un d'eux fut la rivalité croissante entre un nombre toujours plus élevé de rois et de nobles dans les Basses Terres, du fait de la polygamie pratiquée par l'élite et d'une croissance « bureaucratique ». De plus en plus importante, la classe dirigeante avait des besoins coûteux qui accrurent la pression sur la route commerciale et augmenta la compétition entre les centres de celle-ci par laquelle transitaient le jade, les coquillages, la pyrite, les plumes de quetzal et d'autres biens sacrés nécessaires aux élites et aux rituels royaux. Dans une situation de concurrence accrue et de guerre, seuls quelques centres occupant des sites bien défendus survécurent en tant qu'enclaves militarisées : ainsi, le royaume de Ceibal ou la péninsule fortifiée de Punta de Chimino. L'essentiel de la population rurale, pour sa part, s'enfuit vers d'autres régions (Demarest, 2006).

Le départ de ces populations qui fuyaient et qui représentaient sans doute des milliers de personnes, eut sans doute de fortes répercussions dans d'autres zones. Comme on le voit aujourd'hui en Afrique centrale et au Moyen-Orient, les plus grandes conséquences de guerres ne sont ni les morts,

ni les destructions de villes, mais les mouvements des réfugiés. Au début, dans la vallée du Pasión, certaines populations déplacées purent constituer une main-d'œuvre supplémentaire dans d'autres États et favoriser leur essor, comme cela fut le cas avec l'« âge d'or » de Cancuén entre 750 et 800 ; ces déplacements pourraient même expliquer l'apogée, postérieur, de Machaquila et, plus tard encore, celui de Ceibal. Pourtant, ces effets positifs furent de courte durée. À l'instar de Cancuén, d'autres cités longeant la voie commerciale occidentale Pasión-Usumacinta connurent ou bien la destruction et l'abandon, ou bien un lent déclin du fait de la guerre, de l'émigration et du blocage des échanges commerciaux.

Dans le même temps les États du centre du Petén, comme Tikal, avaient déjà leurs propres problèmes et affrontèrent les causes locales de leur futur effondrement, en particulier la surpopulation et la détérioration de l'environnement

qui s'ensuivit (par exemple Culbert et Rice, 1990). Les déplacements de populations et l'interruption des routes commerciales de l'ouest ne firent qu'aggraver les choses. Des cas comparables de rivalités pour des statuts provoquèrent des pressions « anthropogéniques » (c'est-à-dire d'origine humaine) sur les environnements et aboutirent au déclin de centres dans la région de Copán et Quiriguá, au sud-est du Petén.

D'autres régions, comme celle du Puuc, au nord du Campeche et au Yucatán, connurent leur apogée de 750 à 1050 : en témoignent les richesses et les constructions qu'on y trouve (Carmean *et al.*, 2004). Le succès de ce secteur est peut-être en partie lié à l'avènement du commerce maritime et à la disparition des routes concurrentes qu'avaient contrôlées les cités déclinantes au sud. C'est avec plus d'un siècle de décalage que les cités des Basses Terres septentrionales



fig. 3

À Toniná (Chiapas), toutes les représentations des souverains ont été décapitées. Cette sculpture, ici replacée sur son socle original, ne faisait pas exception : décapitée, elle en avait été arrachée, précipitée à terre et brisée.

fig. 4

Le maïs, base de l'alimentation maya, est particulièrement sensible à la sécheresse, voire seulement à une mauvaise distribution des pluies durant la saison humide. Or les paléoclimatologues font état de quatre épisodes de sécheresses pluriannuelles d'une durée de trois à neuf ans autour de 760, 810, 860 et 910.

auraient vécu le même scénario avec investissement intensif dans les rituels somptuaires, la guerre et la croissance démographique, toutes évolutions qui les auraient rendues plus vulnérables à la sécheresse et à la concurrence de nouvelles entités politiques comme l'État militariste de Chichén Itzá.

Parallèlement le long des côtes du Belize et de la péninsule du Yucatán, la culture se transforma de bien des manières, mais il n'y eut là jamais de véritable effondrement. Au Postclassique, la politique et l'économie évoluèrent vers des formes moins spectaculaires mais plus résilientes, où l'accent était mis sur les échanges de produits sur de longues distances par voie maritime ainsi que sur une division accrue du pouvoir, et la réduction des investissements dans les domaines somptuaires, en définitive archaïques, qui avaient tant compté dans les grandes cités-États mayas des *K'uhul Ajaw* (par exemple Freidel, 1986b ; Sabloff et Andrews V, 1986).

L'APOGÉE À L'ORIGINE DE L'EFFONDREMENT

Dans la plupart des centres des Basses Terres, la course au pouvoir et au prestige, que les anthropologues qualifient de « rivalité de statut », suscita une compétition entre cités-États pour le pouvoir et le contrôle de plus de partisans (fig. 3) : cette compétition s'exprima par la guerre, mais aussi, et surtout, à travers la construction de temples, palais, monuments, places publiques et autres scènes pouvant servir de cadres à des rituels magnifiques et coûteux. De là, le somptueux héritage architectural et artistique qui est parvenu jusqu'à nous. Cependant, cette surenchère du prestige royal visant à attirer nobles et roturiers mit à rude épreuve l'environnement et les ressources locales, tout en accroissant le besoin de main-d'œuvre, ce qui, à son tour, augmenta la croissance de la population.

De cette façon, la période la plus faste des Mayas des Basses Terres – l'âge d'or du Classique récent – fut en même temps l'expression de son effondrement imminent. Dans chaque région, tandis que la situation commençait à se dégrader, les dirigeants intensifièrent encore les rituels dispendieux, les actes de guerre et les débauches architecturales afin de rivaliser avec leurs ennemis et de regagner les faveurs des divinités et des ancêtres défaillants.

Les différentes zones mayas des Basses Terres connurent des histoires diverses. Mais, dans tous les cas, c'est l'ordre sociopolitique de l'époque classique, régi par les « seigneurs

divins », qui prit fin, ainsi que son art spectaculaire, son architecture et les autres manifestations matérielles dont la beauté nous laisse aujourd'hui sans voix, mais qui coûtaient toujours davantage aux anciens Mayas.

Malgré l'effondrement des cités des Basses Terres de la période classique, la grande tradition maya ne s'éteignit pas : elle entama un nouveau cycle au Postclassique, l'une des multiples manifestations de la culture maya.

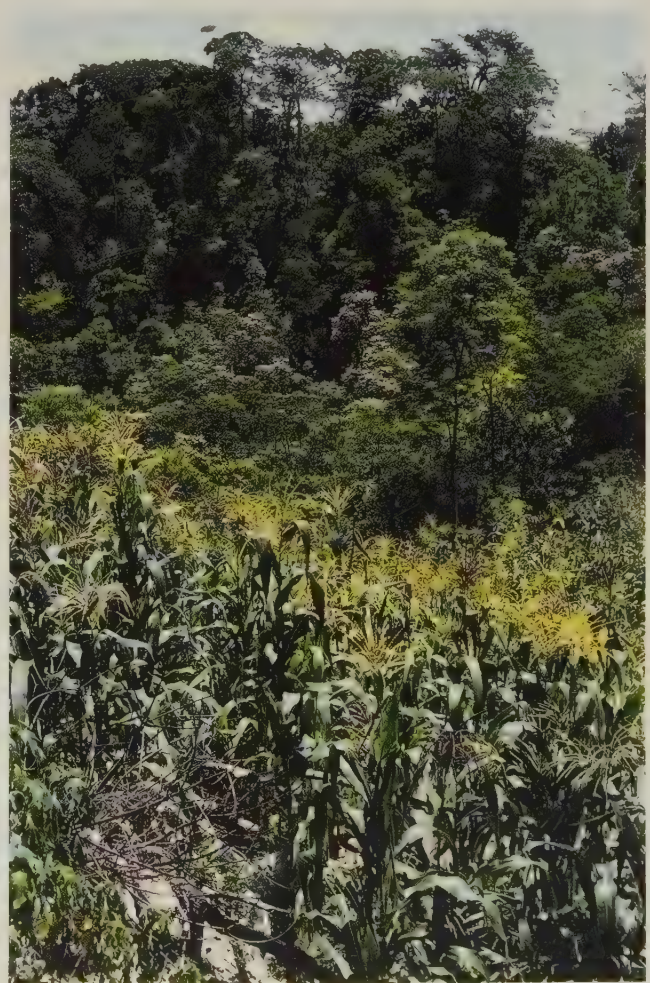




fig. 1
Marché de San Ildefonso Ixtahuacán, secteur des Cuchumatanes, Hautes Terres

Maya Winaqi'

*Konojel ri tinamital tik'oje ki kuqul k'u'x, jeb'el
kichojmilal; utz taq kib'ey, sãq taq kib'eyal*
« Que tous les peuples soient en paix,
en profonde harmonie ; bons chemins
et chemins blancs. »

Popol Vuh

Les Mayas aujourd'hui

Les communautés mayas représentent 55 % de la population guatémaltèque même si les deux derniers recensements officiels situent ce pourcentage entre 39 et 41,7 % (fig. 1). La différence vient en fait des critères utilisés pour la classification ethnique et culturelle au cours des enquêtes. Par exemple, si une personne ne revêt plus le costume traditionnel de sa communauté ou si elle parle espagnol, les enquêteurs ne la considèrent plus comme indigène maya.

La population maya se compose de vingt-deux communautés linguistiques. Les langues les plus parlées sont le k'iche, le mam, le kaqchikel et le q'eqchi' ; viennent ensuite le q'anjobal, le tz'utujil, le chuj, l'ixil, le popti', l'achi', l'awakateko, le chorti, l'akateko, l'uspanteko, le poqomam, le poqomchi', le tektiteko, le sakapulteko, le sipakapense, le mopan, l'itza et le chalchiteko. Au Guatemala, sur les vingt-cinq langues parlées, vingt-deux sont donc mayas ; on parle aussi le garífuna, le xinka et l'espagnol, qui est la langue officielle de la république du Guatemala.

HÉRITIERS DE NOTRE MÈRE IXCHEL

La première image qui s'offre au regard des enfants mayas à leur naissance est celle de l'étoffe multicolore du *po't* (huipil ou longue blouse) de leur mère et de la *k'exelon* (sage-femme) de la communauté. À la racine de leur développement

physique, spirituel, culturel et affectif, garçons et filles bénéficieront jusqu'à leur sevrage de la tendresse et de l'amour de leurs parents, de leurs frères et sœurs et de leurs proches. Ils seront bercés aussi par les charmes des sonorités de leur langue maternelle et fascinés par les multiples couleurs, signes et symboles ornant les blouses de leurs mère, grand-mère, tantes et des autres femmes venues rendre visite à la famille. Au moment privilégié de la tétée, le bébé a bel et bien sous les yeux les dessins du huipil, il perçoit l'odeur de sa toile et sent la texture du tissu finement travaillé ; il peut toucher de ses petits doigts les glyphes antiques, les fleurs et les autres représentations de la nature et en suivre le dessin.

Depuis des temps très anciens, les vêtements ont été un des symboles identitaires des communautés mayas (fig. 2) ; à l'époque de la colonisation espagnole, l'habillement fut un instrument de la résistance des Indiens qui leur a permis de conserver intacts identité culturelle et estime de soi. Depuis que Notre Mère Ixchel enseigna aux femmes l'art de tisser au métier à ceinture (*kem*), utilisé encore de nos jours dans l'aire maya, les grands-mères le transmettent à leurs filles et petites-filles ; dans certaines communautés, les garçons l'apprennent aussi de leurs mères. À l'heure actuelle, fillettes et adolescentes, jeunes femmes et aïeules arborent encore le costume typique de leur communauté, variable selon les besoins et les circonstances de la vie quotidienne. Il y a l'habit de tous les jours et celui que l'on porte pour participer aux cérémonies sociales et religieuses. Ceux qui exercent une fonction, une responsabilité au sein de la communauté, revêtent également une tenue spéciale.

Les hommes, eux aussi, ont un costume traditionnel. Ils ont toutefois souvent cessé de le porter au cours des dernières décennies, surtout dans les régions proches des grandes villes. On peut citer les habits masculins utilisés aujourd'hui encore à Chichicastenango, Sololá, San Pedro de la Laguna, Santiago Atitlán, San Antonio Palopó, San Martín Sacatepéquez, Todos Santos Cuchumatán, San Juan Atitán, Almolonga et Nahualá ; sans oublier le vêtement spécial dont se parent les vieux *ajq'ijab'* ou guides spirituels mayas au cours de leurs cérémonies.

Le tissage maya est un des arts les plus pratiqués dans les familles indigènes. Chaque village possède son habit, caractéristique par ses formes et ses couleurs. Outre les techniques, ils ont cependant tous en commun des symboles tels que le *kumatzin* ou *kan* (le serpent à plumes), les *ri ch'umil* (les étoiles du ciel), des dessins abstraits, zoomorphes et anthropomorphes, transmis de génération en génération,

des représentations de cerf (*kief*), une des énergies composant le calendrier *cholq'ij* et qui, de plus, est l'un des quatre porteurs d'année. On remarque aussi des figures humaines stylisées, des scènes d'enfants se tenant par la main pour former une sorte de ronde qui fait penser à la manière de danser le *son*, originaire du village de Sumpango (aire kaqchikel). On trouve également des représentations de familles, d'oiseaux à deux têtes, de *rupan* (fond d'assiette), qui rappellent des motifs des civilisations andines. Les tisserandes réalisent une œuvre unique à chaque huipil, jupe, pantalon d'homme, blouse de cérémonie, coiffe (*tzute* ou *su't*), mouchoir ornemental ou serviette protocolaire servant surtout à envelopper des présents ou à couvrir le pain offert lors d'une demande en mariage.

HÉRITIERS DE NOTRE GRAND-MÈRE IXMUKANE ET DE NOTRE MÈRE IXKIK

Le maïs, aliment vital et symbole sacré des Mayas, reste toujours pour eux un facteur de vie, de liberté et de spiritualité. Le *Popol Vuh* raconte que Notre Grand-Mère Ixmukane a pétri la pâte de maïs qui a servi au Cœur du ciel (*Uk'u'x Kaj*), aux Créateurs et Formateurs, pour donner vie aux premiers ancêtres masculins, *B'alam K'itze*, *B'alam Aq'ab*, *Mjuk'utaj*, *Iq'i Balam*, et féminins, *Tz'ununija'*, *Kaja Paluna'*, *Chomija'* et *Kaqixaja'*.

Depuis les origines du peuple maya, les enseignements de Notre Grand-Mère Ixmukane ont été transmis de génération en génération. Aujourd'hui, on cultive les différentes variétés de maïs dans tous les villages mayas : jaune (*q'an ixim*), blanc (*saq ixim*), rouge (*kaq ixim*) et noir (*rax wach*). Différentes théories économiques eurent beau préconiser de remplacer cette culture par d'autres, plus rentables, les familles continuent d'assurer leur sécurité alimentaire grâce à cette céréale ancestrale. Sa consommation est complétée par celle de plantes sylvestres, de champignons, de tubercules, de cucurbitacées, de graines, de légumes verts, de fruits, des divers types d'avocats, de piments, et de la viande des volailles, du bœuf et du porc. La source principale de calcium se trouve dans le *nixtamal* (l'eau de chaux qui cuit le maïs), dont on tire la pâte des *tortillas* (*wäy*) et des *tamalitos* (*sub'an*). Le maïs sacré possède en outre des propriétés curatives et spirituelles.

Un des héritages essentiels de Notre Grand-Mère Ixmukane et de Notre Mère Ixkik se traduit aujourd'hui dans les rôles prééminents que jouent les femmes mayas et dans leur sagesse. Ce sont elles qui ont le mieux su conserver et transmettre les

principes, les valeurs et les connaissances de la culture et de la tradition par le biais de la langue maternelle et des coutumes. Ce sont elles aussi les véritables éducatrices de leurs fils et filles dans tous les domaines de la vie, depuis leur plus tendre enfance jusqu'à l'âge adulte ; elles parviennent également avec leurs époux à une solidarité et une complémentarité qui permettent de vivre en famille et en communauté dans la dignité et la liberté. Ce sont elles enfin qui ont souvent lutté pour la défense de la dignité humaine face à la discrimination, à l'exclusion et à l'exploitation des communautés mayas durant toute l'histoire du pays. J'en veux pour preuve – récente – le courage et la résistance des mères veuves et réfugiées durant la guerre civile (1960-1996). Une des images de cette guerre qui m'a personnellement le plus marqué est celle d'un vieil homme qui adressait au Fondateur de l'Univers la prière suivante : « Que le Dieu créateur se charge de faire justice aux agresseurs : nous ne voulons quant à nous ni argent, ni pouvoir, nous demandons simplement qu'ils nous laissent exister et travailler. » Il élevait cette supplique durant la veillée funèbre de ses enfants, innocentes victimes du conflit armé, au sein d'une communauté kaqchikel.

PRINCIPES ET VALEURS DE LA CULTURE MAYA ACTUELLE

La coexistence sociale et politique, la relation avec la Mère Nature, les dynamiques de production, l'esthétique, les arts, le développement intellectuel et spirituel des communautés mayas actuelles présentent un lien étroit avec la classification et l'interprétation de la nature et de l'univers héritées de leurs ancêtres.

Les principes, les valeurs et les normes de coexistence sociale observés au sein des communautés se manifestent dans la pratique des coutumes et des traditions, dans les *exempla*, les mythes et les récits de la tradition orale ainsi que dans les œuvres représentatives de la littérature, notamment le *Popol Vuh* (que l'on qualifie de « Bible américaine »), le *Rabinal Achi* (drame dansé préhispanique, inscrit au patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'Unesco), le *Memorial* de Tecpán Atitlán (ou Annales des Kaqchikel), le *Título de los Señores* de Totonicapán (généalogie des seigneurs de Totonicapán), les *Títulos* de K'oyoy, d'*Ixpantzay*, de *Nijaib'*, de *Tamub'*, etc. On les retrouve aussi dans les discours cérémoniels prononcés lors d'événements importants ou dans les enseignements prodigués par les anciens à leurs enfants et petits-enfants.

Les principes que respectent aujourd'hui le plus les familles mayas peuvent être résumés. Ce sont :

- La conscience de l'existence de chacun au sein du cosmos et de son harmonie. Elle va de pair avec le nahualisme (selon lequel nous avons tous un double protecteur qui nous oriente dans la vie) et l'animisme (tout a une âme et une force vitale que nous devons connaître et respecter).

- Le souci de l'équilibre de la nature et de l'harmonie de l'univers. La nature est la Mère qui nous procure abri, nourriture, santé physique et mentale, sécurité et inspiration. Pour respecter son ordre, nous disposons des calendriers lunaire (ou rituel) et solaire (ou agricole).

- L'art, la science et la religion fonctionnent comme un tout interdépendant : l'art en fonction de la science et de la religion ; la science en fonction de la religion et de l'art ; la religion en fonction de la science et de l'art.

- Le maïs est l'aliment vital et le signe sacré des peuples. Le *Popol Vuh* nous apprend que nos premiers pères et mères ont été façonnés dans de la pâte de maïs.

- Toute personne « est mon autre moi » (*Wach wināq* ; *La'in la'ech*). Chaque être humain est un élément important dans l'harmonie de l'univers ; il a son étoile, sa mission et sa vocation (*Ri qa Ch'umilal*). Il est mon prochain, je lui dois respect, solidarité et réciprocité.

- Les connaissances ont leur raison d'être du fait qu'elles sont offertes à la communauté. Elles émanent de tous et sont destinées à tous.

- Tout phénomène social et naturel comporte une force de compensation (*Tojb'alil*, *Tz'aqatil*).

Les valeurs s'expriment sous forme de *Ruk'u'x na'oj*, ce qui signifie cœur, énergie de la pensée et sagesse (Salazar et Telón, 1998).

Nous présentons ci-dessous la liste des valeurs identifiées à partir des enseignements de la vie quotidienne, de la tradition orale et des signes et symboles sociaux et culturels des communautés mayas.

- *Loq'oläj ruwach'u'lew* désigne le caractère sacré de la nature.

- *Loq'oläj kaj* traduit le caractère sacré de l'univers.

- *Uk'u'x Kaj* est le Cœur du ciel.

- *Ch'umilal* : c'est l'étoile, la mission et la vocation de chaque être humain, la force intérieure qui nous pousse à mener à bien notre mission et à réaliser notre vocation.

- *K'awomanik*, *maltioxinik* se réfère à la valeur de la gratitude et de la reconnaissance.

– *Kuqub'abäl k'u'x* renvoie au sentiment de paix, de tranquillité et de responsabilité.

– *Ti qato'qi' (to'onik)* fait référence au sentiment de solidarité et d'entraide.

– *Rutz'aqat qak'aslem (tz'aqatil)* : c'est l'obtention de la plénitude, de l'harmonie et l'accomplissement des tâches et des engagements ; c'est aussi l'équité et la justice.

– *Ri qs qitzij pan ruq'ajarik qatzij* désigne la parole vraie dans tout ce que nous disons.

– *Niqa nimaj kitzij qate' qatata' qati't qamama' (Nimanik)*, le respect et l'observance de la parole et des conseils de nos parents et grands-parents.

– *Tin k'ulub'ej, tiqak'ulubéj* signifie donner et recevoir des conseils.

– *Rumitijul qak'aslem*, c'est la valeur du travail dans notre vie, la volonté et le zèle.

– *Tiqa poqonaj ronojel ruwäch k'aslem* signifie protéger et estimer son prochain ainsi que la vie.

– *Ri ch'ajch'ojil ri jeb'elik pa qak'aslem*, c'est la beauté et la propreté dans notre vie.

– *Ch'ajch'oj* désigne ce qui est propre et bien fait en art, dans les rapports sociaux et dans ce qui est personnel.

– *Awob'anik*, c'est le souci de toujours maintenir l'union entre l'esprit et le corps, l'action d'aider à conserver l'énergie essentielle de l'esprit.

– *Komon komonil* désigne le sentiment de communauté, de solidarité et de cohésion sociale.

LA SAGESSE MAYA DANS LA SOCIÉTÉ GUATÉMALTÈQUE

Une des plus anciennes constructions intellectuelles mayas, mais en même temps tout à fait actuelle, est le calendrier lunaire ou sacré, *Cholq'ij*. Chaque jour de l'année, tout comme chaque année, bénéficie d'une énergie cosmique propre et d'un degré de valeur qui aident et protègent les personnes au cours de leur vie. Les Mayas d'aujourd'hui prêtent une attention particulière au *Waqxaqi B'atz'* (nouvel an lunaire). Le *Waqxaqi B'atz'* de l'an 2011 correspond au 11 juillet du calendrier grégorien, le suivant aura lieu le 27 mars 2012. Celui avant *Oxlajuj B'aqtun* (21 décembre 2012 : *Kaji Ajau* ou *Ajpu*) correspond au mercredi 12 décembre. On célèbre également l'année solaire (*Junab'*) ou agricole qui compte 365 jours : 18 mois de 20 jours et un mois de 5 jours nommé *Uayeb'*. Cette brève période sert à préparer le début d'un nouveau

décompte annuel, à se mettre en ordre et en paix avec les personnes, avec Mère Nature et avec l'harmonie de l'univers.

Au cours des périodes coloniale et républicaine, les *ajq'ijab'* (guides spirituels) ont accompli une œuvre importante en conservant et en utilisant secrètement ce système d'enregistrement du temps, cachés dans les montagnes ou en privé dans les maisons particulières. La population a continué de pratiquer la spiritualité maya, en la combinant parfois avec la foi chrétienne. Le droit d'observer librement les croyances mayas a été une des promesses du gouvernement de la République dans l'Accord sur l'identité et les droits des populations indigènes (1995).

Mais la sagesse maya a d'autres aspects. Elle inclut culture et vocation écologique, une connaissance de la médecine naturelle, un système vigésimal pour numéroté et calculer, l'esthétique de l'art textile ancestral et la céramique, la richesse linguistique, les danses traditionnelles, le *Popol Vuh* et l'abondante tradition orale. Le peuple maya a su respecter, cultiver et protéger la nature en la considérant comme un tout avec lequel nous coexistons. Il partage avec d'autres populations indigènes de par le monde le concept selon lequel on ne peut dominer la Mère Nature qu'en lui obéissant.

On ne saurait clore ces lignes sans évoquer l'événement qui constituera, nous l'espérons, une nouvelle chance de vie juste et équitable. Il nous reste moins d'un an et demi jusqu'au 21 décembre 2012 : un temps précieux pour trouver la paix et la concorde entre les individus et les peuples, atteindre la paix et l'harmonie avec Mère Nature, qui nous fait de grands signes. Pour cesser d'exploiter sans vergogne les ressources naturelles dans le seul but de s'enrichir davantage et non de satisfaire des besoins fondamentaux. Pour généraliser l'observance du *poqonaj* : il faut protéger les rivières, les lacs, les forêts, les terres cultivées, les montagnes, les animaux ; traiter notre prochain avec respect et estime, accompagner – et servir – la communauté avec dévouement et sans égoïsme ; respecter les croyances religieuses, car nous sommes tous en quête du même Dieu créateur et formateur de l'univers ; respecter les langues vernaculaires et les empêcher de disparaître, car elles sont la mémoire des peuples.



pré

classique

classique

postclassique

SCULPTURE ZOOMORPHE

Tak'alik Ab'aj, côte pacifique, Guatemala

Préclassique Récent-Final (2000–800 av. J.-C.)

roche volcanique

H. 10,2; L. 20,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9739



VASE PHYTOMORPHE

Hautes Terres, Guatemala

Préclassique Récent-Final (400 av. J.-C. – 250 apr. J.-C.)

céramique

n. 13,5; l. 17; d. 7 cm

Guatemala, collection Fernando Paiz

INV. 1.2.144.313



VASE STUQUÉ ET PEINT

DU TYPE FLORERO

Basses Terres, Guatemala

Préclassique Récent-Final (400 av. J.-C. – 250 apr. J.-C.)

céramique

H. 28; D. 14 cm

Guatemala, collection Fernando Paiz

INV. 1.2.144.603



VASE SIFFLEUR

Côte pacifique, Guatemala

Préclassique récent (400 av. J.-C. – 100 apr. J.-C.)

céramique

H. 18,2; L. 33,1 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9249



VASE - EFFIGIE ANTHROPOMORPHE

Côte pacifique, Guatemala

Préclassique récent (400 av. J.-C. - 100 apr. J.-C.)

céramique

h. 12,4; l. 10,9 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9250



JATTE À DÉCOR NÉGATIF

San Jacinto, Hautes Terres, Guatemala

Préclassique récent (400 av. J.-C. – 100 apr. J.-C.)

céramique

h. 7,8 ; d. 9,3 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.877



100 / 101

VASE AVEC FIGURE MODELÉE

Finca Arizona, côte pacifique, Guatemala

Préclassique récent (400 av. J.-C. – 100 apr. J.-C.)

céramique

h. 34,2 ; l. 26 ; d. 35,8 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9896



SCULPTURE « CHAMPIGNON » ZOOMORPHE
Kaminaljuyú, Hautes Terres, Guatemala
Préclassique récent (400 av. J.-C. – 100 apr. J.-C.)
roche volcanique
H. 29 ; D. 13,6 cm
Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología
INV. 1.1.1.520



VASE CYLINDRIQUE

Kaminaljuyú, Hautes Terres, Guatemala
Préclassique récent (400 av. J.-C. – 100 apr. J.-C.)
pierre verte
H. 9,5; D. 4,5 cm
Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología
INV. 1.1.1.8174



102 / 103

FIGURINE ANTHROPOMORPHE

Kaminaljuyú, Hautes Terres, Guatemala
Préclassique récent (400 av. J.-C. – 100 apr. J.-C.)
céramique
H. 26 cm
Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología
INV. 1.1.1.63



FIGURINE ANTHROPOMORPHE

Kaminaljuyú, Hautes Terres, Guatemala

Préclassique récent (400 av. J.-C. – 100 apr. J.-C.)

céramique

H. 25 ; l. 21 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.136

Ce type de figurine, caractérisé notamment par un abdomen protubérant et un haut de buste bien distinct, fait peut-être allusion à une femme enceinte.

L'origine des figurines remonte au Préclassique ancien (aux environs de 1200 av. J.-C.). Il s'agit, la plupart du temps, de représentations d'êtres humains ou d'animaux faites par modelage.

Leur confection part d'un tronc auquel sont ajoutés les membres et la tête. Les yeux, la coiffure et le cou étaient ensuite façonnés selon différentes techniques. Plusieurs spécialistes pensent qu'elles furent utilisées lors de rituels domestiques ou de cérémonies de pétition de guérison ou de fertilité.



VASE - SABOT À EFFIGIE ZOOMORPHE
Chiboy, Hautes Terres, Guatemala
Préclassique récent (400 av. J.-C. – 100 apr. J.-C.)
céramique
H. 16; l. 27,5 cm
Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología
INV. 1.1.1.554



104 / 105

JARRE - EFFIGIE ZOOMORPHE
La Lagunita, Hautes Terres, Guatemala
Préclassique récent (400 av. J.-C. – 100 apr. J.-C.)
céramique
H. 17,5; D. 12,5 cm
Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología
INV. 1.1.1.10185



VASE DOUBLE

Hautes Terres, Guatemala

Préclassique récent (400 av. J.-C. – 100 apr. J.-C.)

céramique

H. 24,7 ; D. 10,2 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.3399



URNE - EFFIGIE ANTHROPOMORPHE

La Lagunita, Hautes Terres, Guatemala

Préclassique récent (400 av. J.-C. - 100 apr. J.-C.)
céramique

H. 51,4; D. 19 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9894a/b



CRUCHE AVEC BEC VERSEUR

La Lagunita, Hautes Terres, Guatemala

Préclassique récent (400 av. J.-C. - 100 apr. J.-C.)
céramique

H. 24,5; D. 12,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.10222



ÉCUELLE TÉTRAPODE STUQUÉE

La Lagunita, Hautes Terres, Guatemala

Préclassique récent (400 av. J.-C. – 100 apr. J.-C.)

céramique

H. 24,5 ; D. 12,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.10305

Cette écuelle est l'un des vingt-quatre récipients tétrapodes découverts dans l'offrande de la grotte C-48 de La Lagunita. Même si on n'a aucune certitude quant à la fonction, réelle et symbolique, de cette grotte artificielle et les centaines d'objets qu'elle contenait, on a émis l'hypothèse qu'elle aurait pu être associée à la sépulture de la structure qui se trouve juste au-dessus. Une autre hypothèse est qu'il s'agirait d'un espace qui aurait été destiné à abriter une ou plusieurs sépultures dont le dépôt n'aurait finalement pas eu lieu. Enfin, la grotte et son offrande auraient pu simplement marquer le centre de l'ensemble cérémoniel ; dans ce cas, elle n'aurait eu aucun caractère funéraire. Munie de quatre supports mammiformes, cette pièce comporte une décoration stuquée et appliquée représentant un crapaud avec pattes et queue en relief.



ECUELLE À ANSE

La Lagunita, Hautes Terres, Guatemala

Préclassique récent (400 av. J.-C. – 100 apr. J.-C.)
céramique

H. 19,5 ; D. 22 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.548



108 / 109

JATTE EN FORME DE TÊTE

La Lagunita, Hautes Terres, Guatemala

Préclassique récent (400 av. J.-C. – 100 apr. J.-C.)
céramique

H. 16 ; D. 12,3 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.3664

Ce récipient provient de la structure A-7 de La Lagunita, plus précisément de la tombe S-2, dite « du chaman » ; on l'a appelée ainsi à cause des artefacts associés qui ont probablement servi à des rituels de divination.

Cette œuvre maîtresse figure une tête animale à l'envers, celle d'un singe, dont l'ouverture représente sa bouche ouverte. Le singe a les yeux fermés et est rehaussé de rayures, peut-être des tatouages. La décoration asymétrique rappelle celle de certains vases préclassiques des Hauts Plateaux guatémaltèques.



URNE ANTHROPOMORPHE

La Lagunita, Hautes Terres, Guatemala

Préclassique récent (400 av. J.-C. – 100 apr. J.-C.)

céramique

H. 25 ; l. 21,5 ; D. 11,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.513a/b

Cette urne représente un personnage assis en tailleur bras croisés ; il a les yeux fermés, sa bouche laisse apparaître les dents, et la coiffure est décorée d'une double volute. Elle a été découverte dans une sépulture du site archéologique de La Lagunita. La tombe C-44 est un espace rectangulaire creusé dans du talpetate (cendre consolidée) ; on y a trouvé un sarcophage sculpté et peint en rouge. À l'intérieur de la tombe, ont été découverts des restes humains, un crâne de jaguar ainsi qu'une offrande associée composée de pierres, d'un coquillage et de deux urnes, l'une zoomorphe, l'autre anthropomorphe.



VASE CYLINDRIQUE TÉTRAPODE AVEC COUVERCLE

Uaxactún, Bases Terres, Guatemala
Préclassique récent (400 av. J.-C. – 100 apr. J.-C.)
céramique

H. 13; D. 10,8 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.2172a/b



110/111

JATTE AVEC DÉCORATION INCISÉE

Altar de Sacrificios, Bases Terres, Guatemala
Préclassique récent (400 av. J.-C. – 100 apr. J.-C.)
céramique

H. 15; D. 21 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9897



PLAT À SUPPORTS MAMMIFORMES

Tikal, Basses Terres, Guatemala

Préclassique final (100–250 apr. J.-C.)

céramique

H. 12,4 ; D. 40,6 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.5108

Cette pièce, découverte dans la structure 5D-86 de Tikal, faisait partie d'une cache peut-être associée à une sépulture déposée lors de la construction de l'édifice et déplacée au moment de sa rénovation. Ce plat est muni de quatre supports en forme de mamelles qui contiennent des billes pour produire un effet de sonnaïles. Le décor du centre combine six grenouilles séparées par une bande à motifs géométriques évoquant le monde aquatique.



préclassique
classique
postclassique

SCEAU CYLINDRIQUE

Hautes Terres, Guatemala

Classique (250–1000 apr. J.-C.)

céramique

L. 6,4; D. 3,1 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9918



HACHE

Finca Zunil, côte pacifique, Guatemala

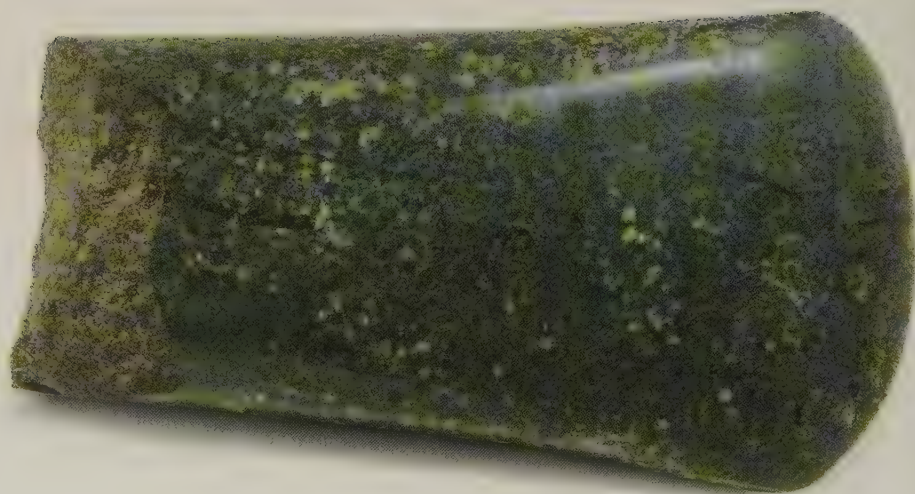
Classique ancien-récent (250–800 apr. J.-C.)

ierre verte

L. 11,4; l. 6 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.8478



POINTE DE PROJECTILE

Kaminaljuyú, Hautes Terres, Guatemala

Classique (250–1000 apr. J.-C.)

obsidienne

H. 18,8; l. 5,7 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.7.06.01



FLÛTE

San Agustín Acasaguastlán, Hautes Terres,

Guatemala

Classique ancien-récent (250–800 apr. J.-C.)

céramique

L. 13; l. 5,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9938



CONQUE INCISÉE

Asunción Mita, Hautes Terres, Guatemala

Classique (250–1000 apr. J.-C.)

coquillage

L. 35,5; l. 19 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.804



OCARINA ZOOMORPHE

Malacatancito, Hautes Terres, Guatemala

Classique ancien-récent (250–800 apr. J.-C.)

céramique

H. 15,5; L. 13; l. 7 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9940

116 117



SCULPTURE ZOOMORPHE DU TYPE HACHE

Côte pacifique, Guatemala

Classique ancien-récent (250-800 apr. J.-C.)

roche volcanique

H. 25,4 ; l. 21,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9936



CAMAHUIL

El Jocote, Hautes Terres, Guatemala

Classique (250–1000 apr. J.-C.)

pierre verte

h. 25 ; l. 7,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9952

Cette figurine en forme de petite hache représente un être humain asexué et aux traits simples et géométriques, les bras sur la poitrine. De diverses dimensions, les figurines de ce type ont été produites dans une grande variété de matériaux même si leur iconographie obéissait à des normes très précises. Les exemplaires trouvés proviennent des Hautes Terres mayas, principalement de la région du Chixoy et du Quiché (actuel département de Guatemala). Leur production s'étend du Préclassique au Postclassique. Leur fonction spécifique à l'époque précolombienne n'est pas vraiment connue ; cependant, certains exemplaires étaient encore en usage lors de cérémonies dans les années 1980. Toutefois, les contextes dans lesquels ils ont été découverts permettent de penser qu'ils servaient autant dans des rituels publics que domestiques et funéraires.

118 / 119



a



b

CAMAHUIL

El Jocote, Hautes Terres, Guatemala

Classique (250–1000 apr. J.-C.)

pierre verte

h. 27 ; l. 9,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9953



CAMAHUIL

El Jocote, Hautes Terres, Guatemala

Classique (250–1000 apr. J.-C.)

pierre verte

h. 20,5 ; l. 6,4 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9955



CAMAHUIL

El Jocote, Hautes Terres, Guatemala

Classique (250–1000 apr. J.-C.)

pierre verte

h. 20 ; l. 6,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9954



c



d

COLLIER

Uaxactún, Basses Terres, Guatemala
Classique ancien-récent (250–800 apr. J.-C.)
pierre verte et coquillage

L. 61,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9939



a

OBSIDIENNE AVEC MOTIF INCISÉ

Uaxactún, Basses Terres, Guatemala
Classique (250–1000 apr. J.-C.)

obsidienne

H. 9,7; l. 2,7 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.4752



b

TÊTE HUMAINE MINIATURE

Naj Tunich, Basses Terres, Guatemala

Classique ancien-récent (250–800 apr. J.-C.)

pierre verte

H. 7,8; l. 5,2 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.4325



c

VASE STUQUÉ ET PEINT DE TYPE FLORERO

Basses Terres, Guatemala
Classique (250–1000 apr. J.-C.)
céramique
H. 23 ; D. 12,2 cm
Guatemala, collection Fernando Paiz
INV. 1.2.144.419



JARRE À DÉCOR EN CÔTES DE MELON

Topoxte, Basses Terres, Guatemala
Classique (250–1000 apr. J.-C.)
céramique
H. 27,5 ; D. 16 cm
Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología
INV. 17.7.21.35



VASE CYLINDRIQUE STUQUÉ ET PEINT
Basses Terres, Guatemala
Classique récent (550–800 apr. J.-C.)
céramique
H. 10,5; D. 16,6 cm
Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología
INV. 1.1.1.9959



PLAT EN PIERRE VERTE
Basses Terres, Guatemala
Classique (250–1000 apr. J.-C.)
pierre verte
H. 7,5; D. 30,5 cm
Guatemala, Fundación La Ruta Maya
INV. 1.2.159.33



ENCENSOIR-THÉÂTRE ANTHROPOMORPHE

Los Chatos, côte pacifique, Guatemala

Classique ancien (250–550 apr. J.-C.)

céramique

H. 62,5; D. 27,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.799a/b

Les encensoirs-théâtre qui sont clairement d'un style copié de Teotihuacan ont été en usage sur la côte pacifique entre 250 et 550 apr. J.-C. Ils ont pour particularité d'être composés de deux pièces, le couvercle et la base. Ils représentent en général un personnage de sexe indéterminé; le visage apparaît dans un cadre qui rappelle un théâtre de marionnettes rehaussé d'effigies; le personnage porte des anneaux aux oreilles, un ornement de nez en forme de T, un collier et un pectoral. En forme de sablier, les bases comportent un élément géométrique au centre et deux anses sur les côtés. À la différence d'autres encensoirs, les pupilles du personnage de ce spécimen sont en quartz.



ENCENSOIR-THÉÂTRE ANTHROPOMORPHE

Côte pacifique, Guatemala

Classique ancien (250–550 apr. J.-C.)

céramique

H. 42,1 ; l. 34,8 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9914a/b



JARRE MINIATURE À DÉCOR MODELÉ-PONCTUÉ
Côte pacifique, Guatemala
Classique ancien (250–550 apr. J.-C.)
céramique
h. 8,2; l. 7,7; d. 3,4 cm
Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología
INV. 1.1.1.9916



JARRE MINIATURE À DÉCOR MODELÉ
REPRÉSENTANT PROBABLEMENT UNE CHAUVE-SOURIS
Côte pacifique, Guatemala
Classique ancien (250–550 apr. J.-C.)
céramique
h. 6; l. 6,3; d. 3,2 cm
Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología
INV. 1.1.1.9917



ENCENSOIR ZOOMORPHE

Los CimIENTos Chustum, Hautes Terres, Guatemala

Classique ancien (250–550 apr. J.-C.)

céramique

H. 13,5 ; D. 23,2 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9899



RÉCIPIENT ANTHROPOMORPHE À COUVERCLE

Kaminaljuyú, Hautes Terres, Guatemala

Classique ancien (250–550 apr. J.-C.)

céramique

H. 28 ; l. 16 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.753a/b

On peut dater du Classique ancien les pots-effigies anthropomorphes et zoomorphes composés d'un corps et d'un couvercle ; on les trouve dans les sites de Tikal et de Uaxactún, dans les Basses Terres mayas, à Kaminaljuyú sur l'Altiplano central et également à Teotihuacan dans le Mexique central. Cet exemplaire a été découvert dans une offrande de la tombe II de la structure A-2 de Kaminaljuyú. On y voit un personnage à genoux les mains croisées sur la poitrine. Les deux parties ont reçu l'empreinte d'un textile, ce qui prouve que la décoration a été effectuée sur l'argile encore plastique.



VASE SIFFLEUR

Kaminaljuyú, Hautes Terres, Guatemala

Classique ancien (250–550 apr. J.-C.)

céramique

H. 20; L. 33 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.153

Les vases siffleurs se caractérisent par leurs deux corps unis, l'un étant ouvert et l'autre fermé avec seulement une petite ouverture permettant d'émettre un son semblable à un sifflement. Ce type de récipient est présent en Més-Amérique, mais plus fréquent en Amérique du Sud, d'où l'hypothèse de certains spécialistes qui pensent qu'il proviendrait de cette dernière région. Toutefois, des exemplaires plus anciens ont été mis au jour dans l'aire maya. Ce spécimen provient de la tombe A-1 du monticule A de Kaminaljuyú et, bien qu'il ait été découvert dans un contexte daté du Classique ancien (250–550 apr. J.-C.), les caractéristiques de sa décoration appartiennent au Préclassique récent (400–100 av. J.-C.).



ORNEMENTS D'OREILLES EN JADE

Kaminaljuyú, Hautes Terres, Guatemala

Classique ancien (250–550 apr. J.-C.)

jade

L. 6,7 et 7,2 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.1762

COLLIER ET ORNEMENTS D'OREILLES EN JADE

Kaminaljuyú, Hautes Terres, Guatemala

Classique ancien (250–550 apr. J.-C.)

jade

L. 6,4 (boucles d'oreilles max.)

L. 38 (collier)

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.176/1.1.1.177 (ORNEMENTS D'OREILLE) / 1.1.172 (COLLIER)

Le jade – et d'autres pierres vertes – était un matériau particulièrement précieux pour les Mayas. Dans leur cosmovision, il était associé au centre du monde, à la fertilité et au monde aquatique. La plupart des gisements connus se trouvent dans la région du Motagua et dans les Hautes Terres du Guatemala. Il est probable que des sites comme Kaminaljuyú aient joué un rôle important dans les échanges de pierres vertes avec les Basses Terres mayas.

Les colliers, ornements d'oreilles et pendentifs servaient de signes distinctifs à la noblesse, même si certaines pièces, vu leur poids et leurs dimensions, n'étaient à l'évidence pas destinées à être portées. Tout comme les masques funéraires, ils jouaient un rôle symbolique et faisaient partie du mobilier mortuaire.



COLLIER

Dos Pilas, Bases Terres, Guatemala

Classique récent (550-800 apr. J.-C.)

pierre verte

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 17.7.02.189



VASE CYLINDRIQUE TRIPODE

À DÉCOR PEINT ET EXCISÉ

Salinas de los Nueve Cerros, Hautes Terres, Guatemala

Classique ancien (250–550 apr. J.-C.)

céramique

H. 15,5; D. 13,2 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.553



130/131

VASE TRIPODE AVEC ANSE ET BEC VERSEUR

La Lagunita, Hautes Terres, Guatemala

Classique ancien (250–550 apr. J.-C.)

céramique

H. 11,1; l. 13,4; D. 6 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.567



BOL AVEC EFFIGIE ANTHROPOMORPHE

La Lagunita, Hautes Terres, Guatemala

Classique ancien (250–550 apr. J.-C.)

céramique

H. 12,5; D. 19,1 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.5816



URNE ZOOMORPHE AVEC COUVERCLE

La Lagunita, Hautes Terres, Guatemala

Classique ancien (250–550 apr. J.-C.)

céramique

H. 37 ; D. 22 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9895



VASE TÉTRAPODE POLYCHROME
À COUVERCLE AVEC TÊTE D'OISEAU
Tikal, Basses Terres, Guatemala
Classique ancien (250–550 apr. J.-C.)
céramique
H. 20 ; D. 18 cm
Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología
INV. 1.1.1.506a/b



112 / 133

ECUELLE POLYCHROME À COUVERCLE
AVEC POIGNÉE EN TÊTE ANIMALE
Tikal, Basses Terres, Guatemala
Classique ancien (250–550 apr. J.-C.)
céramique
H. 23,5 ; l. 28,5 cm
Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología
INV. 1.1.1.125a/b



VASE À ENGOBE NOIR AVEC COUVERCLE
ET POIGNÉE DE FORME ANIMALE

Tikal, Basses Terres, Guatemala

Classique ancien (250-550 apr. J.-C.)

céramique

H. 19; D. 11 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.236a/b



VASE NOIR AVEC BORD ROUGE

Tikal, Basses Terres, Guatemala

Classique ancien (250–550 apr. J.-C.)

céramique

H. 12,6; D. 8,7 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.498

VASE POLYCHROME À MOTIFS FLORAUX

Tikal, Basses Terres, Guatemala

Classique ancien (250–550 apr. J.-C.)

céramique

H. 14; D. 8,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.549

ECUELLE POLYCHROME

À MOTIFS GÉOMÉTRIQUES SIMPLÉS

Tikal, Basses Terres, Guatemala

Classique ancien (250–550 apr. J.-C.)

céramique

H. 6; D. 15,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9912

VASE CYLINDRIQUE POLYCHROME

Tikal, Basses Terres, Guatemala

Classique ancien (250–550 apr. J.-C.)

céramique

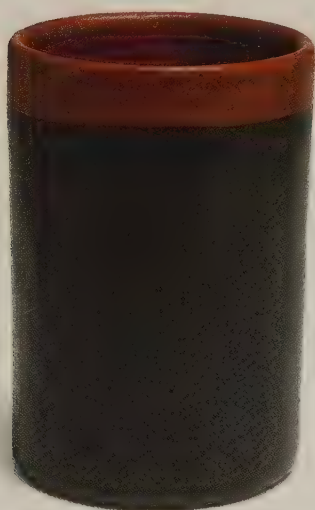
H. 8,9; D. 5,6 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9913

Le motif représenté évoque les relations que les Basses Terres centrales, et en particulier Tikal, entretenirent avec Teotihuacan puisque le visage figuré ici est celui de Tlaloc, dieu de la pluie et de la foudre, représenté sous diverses formes dans la culture de Teotihuacan.

134 / 135



a



b



c



d

SIFFLET ANTHROPOMORPHE

Tayasal, Bases Terres, Guatemala

Classique ancien (250–550 apr. J.-C.)

céramique

h. 15,2; l. 7,2 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.3783



VASE TRIPODE NOIR À COUVERCLE,
STUQUÉ ET PEINT

Uaxactún, Basses Terres, Guatemala

Classique ancien (250–550 apr. J.-C.)

céramique

H. 18,5; D. 16,7 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.3800a/b

Au Classique ancien l'influence de Teotihuacan s'exerce sur toute la Méso-Amérique. On retrouve le style de la grande métropole dans quantité d'objets trouvés sur la côte du Pacifique, sur l'Altiplano central et dans les Basses Terres. Les récipients du genre de celui-ci sont des adaptations ou des copies du style de Teotihuacan. On note comme signatures de ces objets les couvercles pourvus d'une poignée (absente ici) pleine triangulaire ainsi que les supports des vases, parallélépipédiques ou crénelés; ces détails se combinent avec des éléments décoratifs de style proprement maya, souvent peints sur stuc. On voit, sur cet exemplaire, deux scènes de cour avec des personnages stylisés assis sur des trônes décorés de peaux de jaguar – un attribut associé à la royauté.

136 / 137



VASE TÉTRAPODE POLYCHROME
À MOTIFS GLYPHIQUES AVEC COUVERCLE
À POIGNÉE ZOOMORPHE

Tikal, Basses Terres, Guatemala

Classique ancien (250–550 apr. J.-C.)

céramique

H. 21,2; D. 10 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.199a/b



ECUELLE POLYCHROME À COUVERCLE
AVEC POIGNÉE EN TÊTE DE JAGUAR
Tikal, Basses Terres, Guatemala
Classique ancien (250–550 apr. J.-C.)
céramique
H. 26,5 ; D. 31 cm
Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología
INV. 1.1.1.507

Cette écuelle dotée d'un couvercle est l'une des pièces céramiques les plus parfaites à avoir été découvertes dans le secteur du site archéologique de Tikal, connu sous le nom de Mundo Perdido. Le couvercle est surmonté d'une poignée avec la tête d'un jaguar la gueule ouverte. Le reste du corps est peint sur le couvercle, l'animal est en position d'attaque. Il est circonscrit par des motifs où se détachent des cercles et qui symbolisent l'au-delà aquatique. Les parois de l'écuelle sont, elles, ornées de panneaux représentant une tête stylisée de serpent tandis que la carène inférieure est ornée de motifs géométriques.



VASE ANTHROPOMORPHE AVEC COUVERCLE

Uaxactún, Bases Terres, Guatemala

Classique ancien (250–550 apr. J.-C.)

céramique

h. 21,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.515

138/139



FIGURINE ANTHROPOMORPHE

Uaxactún, Basses Terres, Guatemala

Classique ancien (250 – 550 apr. J.-C.)

fuschite

H. 25,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.536

Façonée dans de la fuschite, cette figurine a été découverte sous l'escalier d'accès du palais royal de Uaxactún. Elle faisait partie d'une offrande de fondation de l'édifice A-18 construit au Classique ancien. Elle représente un personnage assis les doigts croisés sur la poitrine ; ses yeux sont rectangulaires, sa bouche allongée et ses oreilles proéminentes et percées. Les caractéristiques iconographiques du personnage se situent au niveau de son visage : ses sourcils sont représentés par des motifs incisés en U inversé et ses joues s'ornent du glyphe kin (soleil). Bien que cette pièce ait été découverte dans un contexte archéologique datant des environs de l'an 400 apr. J.-C., il est probable, du fait de son iconographie, que cette sculpture remonte en réalité au Préclassique récent.



PENDENTIF EN JADE

Tintal, Basses Terres, Guatemala

Classique ancien (250–550 apr. J.-C.)

Pierre verte

H. 5,5 ; L. 6,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.3.7.25a

Il s'agit d'une plaque provenant de la sépulture 1 de Tintal, qui pourrait appartenir à un guerrier auquel sont associées d'importantes offrandes : vases en céramique, crânes trophées, obsidienne, sculptures et d'autres plaques en pierre verte sur lesquelles apparaissent des titres nominaux. Le spécimen ici présenté pourrait être l'élément principal d'une mosaïque comprenant plus de cent pièces en pierre verte et en coquillages. Le glyphe qu'il porte a été identifié comme composé de ajaw et kan (ou serpent), sans doute une manière ancienne de désigner son possesseur comme Seigneur Kan.

Dans l'iconographie maya, les représentations de serpents sont souvent liées à la mort ; mais elles sont aussi associées à la guerre et comptent parmi les symboles de noblesse. On les retrouve tout au long de l'époque classique et jusque sur des documents aussi récents que les codex.

140 / 141

PENDENTIF ZOOMORPHE

REPRÉSENTANT PEUT-ÊTRE UN PETIT JAGUAR

Nebaj, Hautes Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

Coquillage

H. 4,8 ; l. 4,9 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.19935



BOL À PAROIS SUBVERTICALES POLYCHROMES

San Agustín Acasaguastlán, Hautes Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

H. 14 ; D. 25 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.201



PETITE JATTE POLYCHROME
CANNELÉE ET EXCISÉE

Nebaj, Hautes Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

H. 14,6; D. 17,2 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9920

PETITE JATTE POLYCHROME
CANNELÉE ET EXCISÉE À ANSES MINIATURES

Nebaj, Hautes Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

H. 17,8; D. 19,6 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.794

MOULE À FIGURINE MAINS SUR LA POITRINE
À L'IMAGE DE NOMBREUX CAMAHUIL

Hautes Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

H. 16; l. 6,4 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9915a/b

142 / 143



a



c



b

TAMBOUR

Nebaj, Hautes Terres, Guatemala
Classique récent (550–800 apr. J.-C.)
céramique

H. 44 ; D. 19,6 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9931

Les tambours ont été utilisés par les musiciens pour accompagner des activités rituelles à l'époque préhispanique, comme le prouvent les représentations murales, les vases décorés, les codex, les textes ethno-historiques et les objets eux-mêmes trouvés souvent en contextes rituels. Il y a deux types de tambours : à caisse simple ou à caisse double. Les premiers ont une paroi verticale et reposent sur un piédestal ; une membrane, sans doute en peau de cervidé, venait recouvrir la partie supérieure. La gravité du son émis dépend de la taille de l'objet.



OS SCULPTÉ

Los Encuentros, Hautes Terres, Guatemala
Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

os

H. 10,4 ; l. 5,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.791

Cette pièce est un bon exemple de la qualité esthétique et de la compétence technique atteintes dans l'art de la taille des os à l'époque préhispanique. Les anciens Mayas ont sans doute utilisé un os long humain pour sculpter ce personnage au regard censé être tourné vers l'est, et qui porte une coiffe très élaborée et un collier qu'il semble soutenir de la main droite. On remarque, au-dessus de sa tête, un décor crénelé sous lequel se trouvent deux bandes incisées encadrant une frise horizontale de spirales ajourées.

Cette plaque était associée aux restes d'un adulte placé dans la sépulture B/21 de la structure A-2 de Los Encuentros, Baja Verapaz.



PLAQUE DE JADE

Nebaj, Hautes Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

jade

L. 14,6 ; l. 10,7 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.534

Bien que découverte dans les Hautes Terres du Guatemala, cette plaque présente des motifs iconographiques typiques des Basses Terres. La scène montre un personnage assis sur un trône qui semble converser avec un nain en se penchant vers lui. Le premier est paré d'un pectoral et de bijoux de jade alors que son interlocuteur est vêtu plus simplement. Les représentations de nain sont communes dans l'iconographie royale de la période classique, en particulier dans les scènes de cour au sein desquelles ils semblent avoir joué un rôle important.



VASE AVEC COUVERCLE À DÉCOR EN CHAMPLEVÉ

Hautes Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

H. 12,3; D. 10,4 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.765a/b



146 / 147

SIFFLET REPRÉSENTANT UN PERSONNAGE

REHAUSSÉ D'UNE RICHE POLYCHROMIE

Nebaj, Hautes Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

H. 21; l. 11 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.518



SCULPTURE D'UN SERPENT ENROULÉ SUR LUI-MÊME

Pasaco, Hautes Terres, Guatemala

Classique récent (550 - 800 apr. J.-C.)

roche volcanique

n. 73,7; l. 37,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

Inv. 1-1-1.9937

Le Sud-Est du Guatemala est l'une des régions les moins connues du pays en matière de sites archéologiques. Ses traditions architecturale, céramique et sculptée démontrent néanmoins qu'à l'époque préhispanique elle entretenait des relations avec des cités de la côte du Pacifique et de l'Altiplano guatémaltèques. Concernant la sculpture, les représentations zoomorphes de style Cotzumalguapa sont particulièrement remarquables : ce serpent, par exemple, enroulé en position d'attaque. Ses yeux allongés, les bords de sa bouche plissés, ses crochets et sa langue bifide constituent certaines des caractéristiques que l'on retrouve dans l'art de Cotzumalguapa. Le corps est orné de motifs décoratifs comportant des lignes entrecroisées dans des cartouches losangés.



**PECTORAL EN COQUILLAGE
INCISÉ ET REHAUSSÉ DE ROUGE**

Uaxactún, Basses Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

coquillage

H. 3,5; L. 11,3 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9900

Le travail des coquillages a été une des grandes spécialités artisanales aux différentes époques préhispaniques. Les artisans avaient recours au raclage, à la taille, au sciage, à la perforation, à la gravure et au polissage, et, pour rehausser les décors, à l'inclusion de peintures et colorants, voire à l'incrustation d'autres matériaux.

La scène montre deux couples de personnages assis l'un en face de l'autre. Ils présentent les mêmes caractéristiques, mais l'une des paires est un peu plus grande. Les deux individus principaux de chaque couple semblent tirer une sorte de corde, tandis que les deux autres personnages, à l'arrière, ont les bras tendus. Les motifs ont été entièrement recouverts de peinture ou de colorant rouge.

148 / 149

VASE MONOCHROME À DÉCOR INCISÉ

Basses Terres, Guatemala

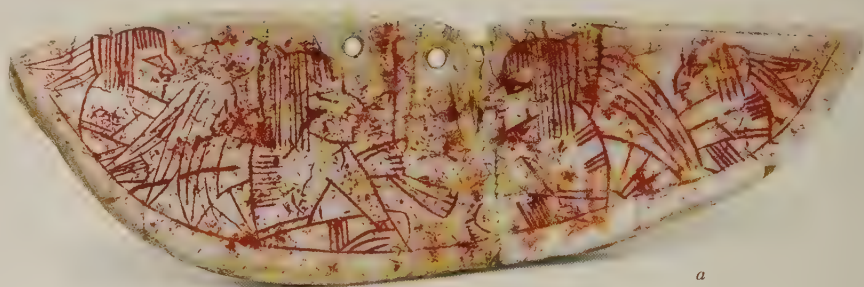
Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

H. 21,5; D. 14,9 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.4.37-97



a

BOL POLYCHROME

Poptún, Basses Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

H. 12,6; D. 16 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.2027



b



c

VASE POLYCHROME CYLINDRIQUE
À PIÉDESTAL COURT AJOURÉ,
REVÊTU DE STUC GRATTÉ ET PEINT
Uaxactún, Basses Terres, Guatemala
Classique récent (550–800 apr. J.-C.)
céramique
H. 18,7 ; D. 10,7 cm
Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología
INV. 1.1.1.531



VASE CYLINDRIQUE POLYCHROME
Tikal, Basses Terres, Guatemala
Classique récent (550–800 apr. J.-C.)
céramique
H. 14 ; D. 10 cm
Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología
INV. 1.1.1.551

L'art qui s'exprime sur nombre de céramiques permet aussi d'apprécier des scènes en rapport avec la mythologie maya. Ce vase fait partie de l'offrande découverte dans l'une des chambres funéraires du complexe de commémoration astronomique de Tikal. On y voit un dirigeant de la cité assis sur un trône en train de recevoir un bébé jaguar en cadeau de la part d'un vassal accompagné d'un personnage secondaire (Laporte 2005, p. 66). Les trois individus masculins portent des atours spécifiques de l'élite maya. Les positions qu'ils occupent dans la scène sont, elles, l'indice de leurs différents statuts politiques.



VASE CYLINDRIQUE NOIR
AVEC BANDE DE HIÉROGLYPHES
POLYCHROMES
Tikal, Basses Terres, Guatemala
Classique récent (550–800 apr. J.-C.)
céramique
H. 13,5 ; D. 10 cm
Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología
INV. 1.1.1.9911

La céramique est l'un des matériaux d'étude les plus importants pour la recherche archéologique mayaniste car elle est le témoin fidèle des évolutions technologiques et artistiques, clé des datations puisqu'elle est partout abondante et très souvent bien conservée. Ce vase fait partie d'une offrande découverte dans la sépulture d'un noble qui a été mise au jour dans un complexe de commémoration astronomique de Tikal. Il était accompagné d'autres objets attestant la position sociale élevée des personnages trouvés à cet endroit (Laporte, 2005, p. 66). La délicatesse du tracé du scribe, qui a utilisé plusieurs couleurs pour élaborer sa bande de hiéroglyphes sur fond orange, témoigne de ses qualités exceptionnelles comme artiste.



PLAT POLYCHROME

Dos Pilas, Basses Terres, Guatemala
Classique récent (550–800 apr. J.-C.)
céramique

H. 9,5; D. 35 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 17.7.02.232



150/151

PLAT POLYCHROME

Uaxactún, Basses Terres, Guatemala
Classique récent (550–800 apr. J.-C.)
céramique

H. 10; D. 47,7 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9933

*Le décor de fond du plat représente
une scène mythologique ou une cérémonie.
Les protagonistes ont le corps noirci
à l'exception d'un sacrifié qui plonge,
tête la première, dans l'Inframonde.*



PLAT TÉTRAPODE

Petén, Dos Pilas, Basses Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

H. 12,7; D. 41,4 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 17.7.02.180

Découvert dans la sépulture 30 au sein de la structure LS-1, ce plat est l'objet le plus extraordinaire du trousseau funéraire du souverain 2 de Dos Pilas mort en 726.

La décoration extérieure présente des motifs pohp (entrelacs, signe de pouvoir) et ik (en forme de T, symbole du vent et du souffle vital) ; le décor intérieur comprend, lui, non seulement une bande de dix-sept hiéroglyphes avec ce que l'on a baptisé une « séquence primaire standard » (une série de glyphes constituant une sorte de dédicace du récipient, avec, souvent, mention de son propriétaire), mais aussi avec plusieurs titres et le nom du monarque. Le fond du plat arbore, selon Héctor L. Escobedo, la tête d'une divinité connue sous le nom de « Monstre de la bande quadripartite » ; elle est entourée de motifs géométriques formant une bande céleste.



**MACHOIRE AVEC DENTS PORTANT
DES INCRUSTATIONS DE JADE**
Altar de Sacrificios, Basses Terres, Guatemala
Classique récent (550–800 apr. J.-C.)
os et jade

H. 4,1; L. 6,8; l. 5,4 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9932

Les incrustations et les mutilations dentaires, qui étaient une affaire d'esthétique et de statut sociopolitique furent une pratique courante chez les anciens Mayas.

La technique consistait à découper les dents ou à creuser des cavités avec des abrasifs pour y placer des petits fragments de jade, pyrite ou autres matières. Le procédé était appliqué le plus souvent sur les incisives.

Les premiers exemples connus de mutilations des dents datent du Préclassique ancien (vers 1200 av. J.-C.), tandis que les incrustations ne remontent qu'à 800 av. J.-C.

Ils apparaissent aussi bien dans les sites du Guatemala que dans ceux du Mexique. Cette coutume se poursuivra jusqu'au Postclassique récent (1250–1524 apr. J.-C.).

152 / 153



**DISQUE SCULPTÉ
À L'EFFIGIE D'UNE DIVINITÉ**
Poptún, Basses Terres, Guatemala
Classique récent (550–800 apr. J.-C.)
calcaire

H. 19; D. 19 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.2034

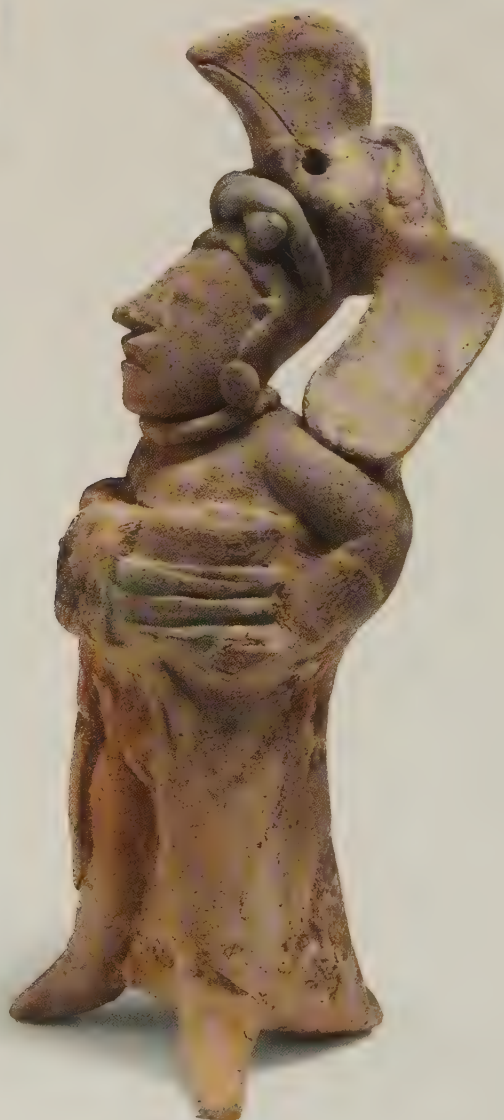


**FIGURINE D'UN DIGNITAIRE PARÉ
ET À COIFFE SPECTACULAIRE**
Cancuén, Basses Terres, Guatemala
Classique récent (550–800 apr. J.-C.)
céramique

H. 24,5; l. 9,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 17-7-54.63



HUUNAL, OU EMBLÈME ROYAL DE COIFFE
EN JADÉITE

Cancuén, Basses Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

jadéite

H. 8,2 ; l. 5,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 17-7-54.152

On a retrouvé cette pièce dans une cache déposée sous le trône du palais de Cancuén où elle se trouvait associée avec un bloc de pierre verte, des perles de jade et un ornement d'oreille de taille exceptionnelle. Cet emblème représente le dieu K'awil, divinité protectrice des dirigeants et symbole traditionnel de la royauté. Du point de vue iconographique, le glyphe des bandes croisées qu'il porte au-dessus du front renvoie au pouvoir divin. En général, ce genre d'élément ornait la coiffe des souverains lors des cérémonies publiques.



TÊTE EN STUC

Cancuén, Basses Terres, Guatemala

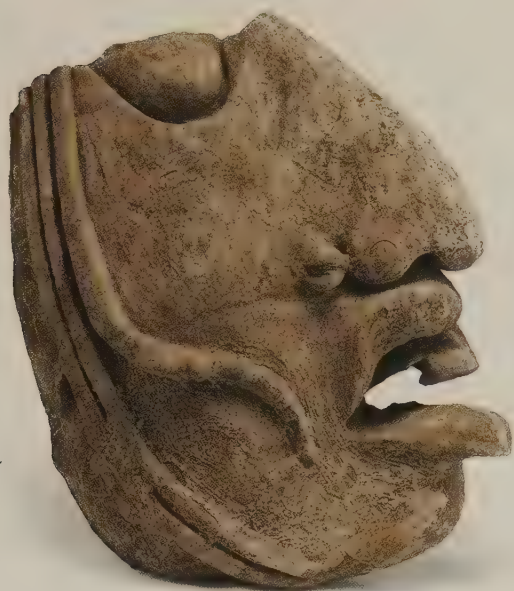
Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

h. 42,1 ; l. 21,5 cm

stuc

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.7.54.119



154 / 155

VASE-EFFIGIE À DÉCOR MODELÉ

Poptún, Basses Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

h. 21 ; d. 32,2 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.2036



GRAND COUTEAU BIFACE EN SILEX

Topoxte, Basses Terres, Guatemala
Classique récent (550–800 apr. J.-C.)
silex

L. 46,5 ; l. 7,4 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 17.7.20.41



a

EXCENTRIQUE EN SILEX

Quiriguá, Basses Terres, Guatemala
Classique récent (550–800 apr. J.-C.)
silex

H. 21,5 ; l. 9,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.767

Les Mayas fabriquaient leurs armes et principaux outils de coupe en silex et en obsidienne. Les lames prismatiques d'obsidienne, les pointes de projectiles et les couteaux étaient très courants alors. Au côté de ces objets utilitaires, les « excentriques » occupaient une place à part, objets à caractère fondamentalement symbolique. On désigne de la sorte ce genre d'artefacts à cause de l'extravagance et de la diversité de leurs formes, parfois géométriques (voir l'exemplaire précédent), mais aussi souvent animales ou anthropomorphes.

Les motifs qui se combinent sur cet excentrique sont multiples ; on a supposé que, pris comme un tout, il représenterait une divinité ou un monstre offrant les caractéristiques d'un reptile, sans doute d'un serpent.



b



c

EXCENTRIQUE EN SILEX

Altar de Sacrificios, Basses Terres, Guatemala
Classique récent (550–800 apr. J.-C.)
silex

H. 18,8 ; l. 11,1 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9934

STÈLE 7 (FRAGMENT)

Piedras Negras, Basses Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

calcaire

h. 76,5; l. 61 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

(INV. 1.1.1.9951)

Datant du Classique récent, la stèle 7 faisait face à la structure J-4 du groupe ouest du site archéologique de Piedras Negras. À l'origine, elle représentait le souverain 3, K'inich Yo'nal Ahk II, debout; ses riches vêtements étaient ornés d'un texte comportant soixante-cinq hiéroglyphes racontant ses hauts faits et son accession au pouvoir. La stèle a malheureusement été cassée en plusieurs morceaux, dont le Museo Nacional de Arqueología y Etnología de Guatemala conserve la partie supérieure. On peut y voir le visage restauré du monarque : il portait naguère une coiffe composée de plumes et le visage d'un monstre entoure sa tête; on a ainsi l'impression que le roi surgit de la gueule d'un être fantastique.



PANNEAU 1 DE LA AMELIA

La Amelia, Basses Terres, Guatemala

Classique terminal (810 apr. J.-C.)

calcaire

n. 168; l. 112 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.775

Le site préhispanique de La Amelia se trouve dans la région de Petenbatún, non loin du río Pastón. Il est connu pour ses monuments qui illustrent l'importance notamment rituelle des souverains. Ainsi, ce panneau qui représente un dirigeant en train de danser; il porte sur la tête une coiffe richement décorée avec des plumes de quetzal, ainsi qu'un masque d'où jaillit un lis d'eau. Le monarque est paré d'un collier, d'un pectoral, d'ornements d'oreilles, de bracelets et d'un ceinturon, probablement en jade, ainsi que d'un pagne et d'ornements de genoux et de chevilles.



TAMBOUR DOUBLE

Altar de Sacrificios, Bases Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

h. 18,9 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.269

BOL POLYCHROME À BANDE GLYPHIQUE

La Joyanca, Bases Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

h. 13,4; d. 19 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 17.7.53.13



VASE CYLINDRIQUE POLYCHROME
À BANDE GLYPHIQUE

Basses Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

H. 22 ; D. 9 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.494



VASE CYLINDRIQUE POLYCHROME
À MOTIFS ANIMAUX

Basses Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

H. 23,9 ; l. 10,2 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.4.29.1



VASE STUQUÉ ET PEINT

Basses Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

H. 13,2; D. 12,4 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.362



160/161

ÉCUELLE TÉTRAPODE

AVEC COUVERCLE SCULPTÉ

Tikal, Basses Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

H. 13,3; D. 25,2 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.138a/b



PANNEAU 19

Petén, Dos Pilas, Basses Terres, Guatemala

Classique récent (550-800 apr. J.-C.)

calcaire

L. 87,5; l. 64,4 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

Inv. 17.7.92-104

La scène figurée ici est celle de la cérémonie au cours de laquelle le futur monarque de Dos Pilas Kawill Chan K'inich se livre à un rite d'effusion de sang : en mutilant son sexe, il veille à ce que les gouttes de sang tombent bien dans un récipient. Sont présents lors de ce rituel différents représentants de la cour royale parmi lesquels une dame du royaume de Cancuén, le souverain de Dos Pilas, un savant de la même cour portant un objet sans doute en os et destiné à ce type de solennité. Les deux derniers courtisans ont une tenue moins élaborée. Le dernier personnage – dont on ne distingue qu'une partie du corps – est, d'après les glyphes nominatifs, le « protecteur du prince » ; celui-ci vient de Calakmul, une des deux superpuissances (avec Tikal) qui exercèrent, durant une partie du Classique récent, un contrôle politique étendu sur les Basses Terres centrales (580-730 apr. J.-C.).



PLAT POLYCHROME

Piedras Negras, Bases Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

H. 6 ; D. 23 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.2637

ECUELLE POLYCHROME AVEC GLYPHES

Piedras Negras, Bases Terres, Guatemala

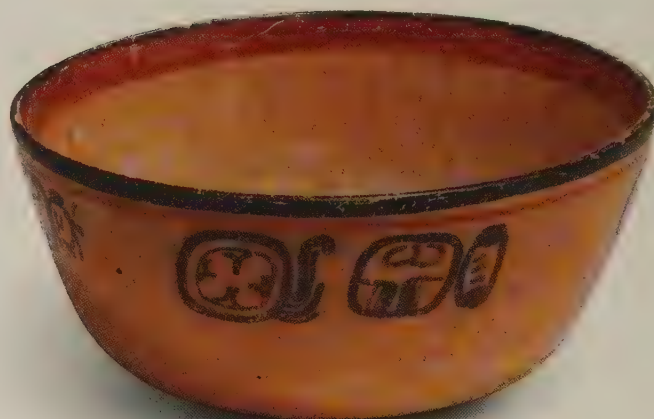
Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

H. 8 ; D. 17,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.2677



VASE CYLINDRIQUE INCISÉ-EXCISÉ
MONOCHROME

Basses Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

H. 19,5 ; D. 9,6 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.546



VASE CYLINDRIQUE MONOCHROME
À DÉCOR GRAVÉ

Nakum, Basses Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

H. 20,3 ; D. 13,9 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.4073



VASE CYLINDRIQUE
À DÉCORATION EXCISÉE

El Mirador, Basses Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

H. 23,5 ; D. 12 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.2170

*Entre les deux bandes horizontales ornées
de grecques scalaires, bande diagonale avec
représentation d'un serpent stylisé ascendant
dont on voit bien notamment la langue bifide.*



PANNEAU 1 DE LA CORONA

La Corona, Basses Terres, Guatemala

Classique (25 octobre 677 apr. J.-C.)

Date du Compte Long (9.12.5.7.4, 4 Kan, 7 Mac)

calcaire

H. 38 ; L. 56 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 17.7.66.1a/b

Le panneau 1 de La Corona se compose de deux blocs sculptés comportant un texte composé de cent quarante-quatre hiéroglyphes. La scène principale montre à deux reprises le roi de cette cité connue dans l'Antiquité sous le nom de Sak Nikte'. Les deux figurations représentent le roi K'inich Yook (David Stuart, communication personnelle 2010) revêtu de diverses parures caractéristiques des élites mayas. Une partie du texte raconte le voyage de K'inich Yook au centre hégémonique de Calakmul (qui se trouve dans l'actuel État du Campeche, au Mexique), la cité qui, avec Tikal, dominait sur les plans sociopolitique et économique l'aire maya centrale pendant une partie du Classique récent (580–730 apr. J.-C.). Une autre partie des hiéroglyphes décrit l'accession au trône de ce même monarque en 675 apr. J.-C.

164 / 165



MARQUEUR DE TERRAIN DE JEU DE BALLE

Cancuén, Basses Terres, Guatemala

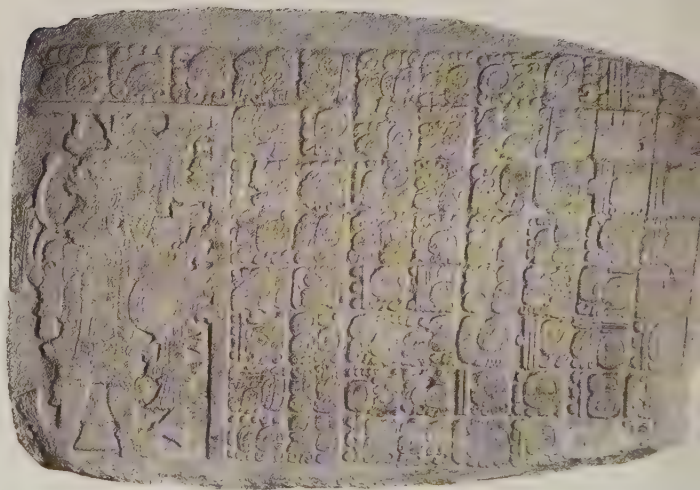
Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

Pierre

d. 62,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.1827



VASE CYLINDRIQUE MONOCHROME

Nakbé, Basses Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

H. 15; D. 4 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 17.7.01.056



VASE POLYCHROME

Nakbé, Basses Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

H. 17; D. 15 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 17.7.01.243

Vase polychrome mis au jour dans le groupe

Codez du site archéologique de Nakbé.

Il faisait partie du mobilier funéraire contenu

dans la sépulture 11. Le personnage qui

reposait dans une ciste était de sexe masculin

et était âgé d'une trentaine d'années.

La partie supérieure du vase comporte

une bande de grecques. La scène principale

est répétée trois fois, distribuée de manière

équidistante sur le pourtour; elle représente

un serpent la bouche ouverte reposant sur

un trône recouvert d'une peau de jaguar.



ENCENSOIR ANTHROPOMORPHE

Flores, Bases Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

H. 38,1 ; l. 23,7 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.616

166/167



MOSAÏQUE DE COQUILLAGES

Topoxté, Basses Terres, Guatemala

Classique récent (550-800 apr. J.-C.)

coquillage et jade

n. 15,8; l. 10,7 cm

Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 17.7.21.210

Faite de coquillages et de jade, cette mosaïque constitue un superbe exemple de l'inventivité des artistes mayas. Elle représente le personnage dénommé Dieu A, ou Dieu de la mort. Figuré assis, il a le visage décharné avec un œil en pyrite et porte une coiffe ornée de la tête du Dieu bouffon. De part et d'autre de son cou, deux perles de jade font office de collier ou évoquent des ornements d'oreilles. Ce joyau faisait partie de la sépulture 49 trouvée dans l'édifice A de Topoxté, au Petén; il accompagnait un jeune adulte auquel était associé un riche mobilier comprenant des pièces en pierre verte et autres matériaux lithiques, en os et en coquillage.



VISAGE HUMAIN EN PIERRE VERTE

Nakum, Petén, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

Pierre verte

H. 10; l. 7 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 17.7.20.24

Cette petite tête, que l'on peut dater du Classique récent, appartient à l'offrande 15 de Nakum. C'est en fait un pectoral qui fut trouvé associé à deux couteaux cérémoniels, quatre perles tubulaires en jade en forme de crâne humain et quatre spondyles. Cette offrande servit à marquer à la fois la fin de l'usage d'un édifice pyramidal et la reconstruction d'un autre. Les traits du visage rappellent ceux des « babyfaces » olmèques et ils permettent de situer la fabrication de l'objet entre 1200 et 500 av. J.-C., soit de 1 000 à 1 700 ans avant la date de son dépôt à Nakum. Les emplois dans les espaces sacrés ont été une pratique courante au sein de la société maya et d'autres civilisations méso-américaines ; il est fréquent de constater que des dépôts ou des offrandes anciennes furent pillés à la période classique pour y récupérer des os et des artefacts afin de les redéposer ensuite dans des contextes spéciaux. Toutefois, cette pièce-ci constitue un exemple exceptionnel par son ancienneté. Elle témoigne du sens du sacré chez les Mayas : tout ce qui est ancestral est sacré, et le sacré ne peut se diluer avec le temps.



PERLES TUBULAIRES

Nakum, Petén, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

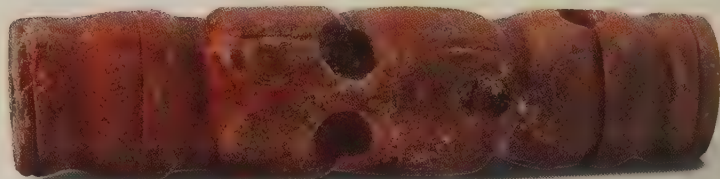
Pierre verte

H. 13,8 et 12; D. 3 et 2,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 17.7.20.23/17.7.20.26

Voir commentaire ci-contre.



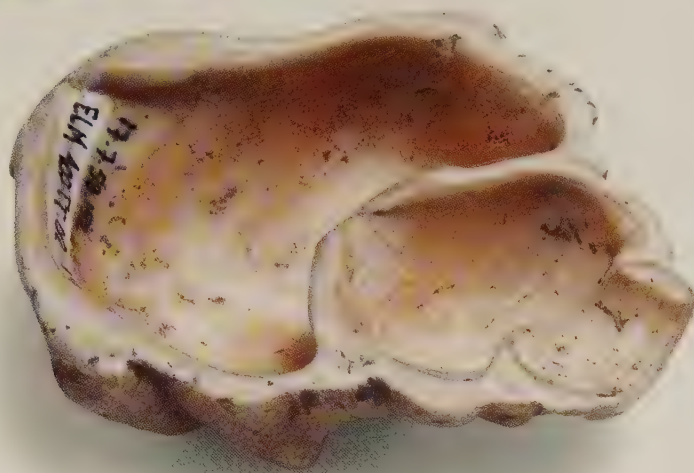
ENCRIER

El Mirador, Bases Terres, Guatemala
Classique récent (550–800 apr. J.-C.)
coquillage

L. 8; l. 6,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 17.7.58.152



GLYPHE SCULPTÉ EN COQUILLAGE

QUI SE LIT 7 AJAW

El Mirador, Bases Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

coquillage

H. 4; l. 33,8 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 17.7.58.161



PLAT POLYCHROME

El Mirador, Bases Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

H. 5 ; D. 39,4 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 17.7.01.278

Ce qui est exceptionnel dans ce plat, c'est la présence d'un motif de l'année au centre de son fond, inspiré de Teotihuacan.

VASE CYLINDRIQUE POLYCHROME

El Mirador, Bases Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

H. 12,4 ; D. 11,7 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 17.7.60.18

Sous la bande glyphique horizontale, le motif principal du décor est une représentation du dieu du soleil.

VASE CYLINDRIQUE COMPOSITE

POLYCHROME

Bases Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

Guatemala, collection Fernando Paiz

INV. 1.2.144.651



ENCENSOIR TRIPODE ZOOMORPHE

La Lagunita, Hautes Terres, Guatemala

Classique récent (550–800 apr. J.-C.)

céramique

H. 55,5 ; D. 13,3 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.1980



VASE SUBCYLINDRIQUE
POLYCHROME DE TYPE CODEX
Basses Terres, Guatemala
Classique récent-terminal (550–1000 apr. J.-C.)
céramique
H. 13,5; D. 10 cm
Guatemala, Fundación La Ruta Maya
INV. 1.2.159.10

VASE SUBCYLINDRIQUE
POLYCHROME DE TYPE CODEX
Basses Terres, Guatemala
Classique récent-terminal (550–1000 apr. J.-C.)
céramique
H. 13,13; D. 10,5 cm
Guatemala, Fundación La Ruta Maya
INV. 1.2.159.5

VASE SUBCYLINDRIQUE
POLYCHROME DE TYPE CODEX
Basses Terres, Guatemala
Classique récent-terminal (550–1000 apr. J.-C.)
céramique
H. 11; D. 11,5 cm
Guatemala, Fundación La Ruta Maya
INV. 1.2.159.14

VASE SUBCYLINDRIQUE
POLYCHROME DE TYPE CODEX
Basses Terres, Guatemala
Classique récent-terminal (550–1000 apr. J.-C.)
céramique
H. 14,5; D. 11,5 cm
Guatemala, Fundación La Ruta Maya
INV. 1.2.159.11

Appartenant au groupe des céramiques de type «Codex», cette pièce en présente les caractéristiques. Il s'agit d'une production particulière dont le nom provient d'une certaine ressemblance des tracés qui y figurent sur fond crème avec ceux employés dans les codex mayas, également sur fond crème. Ce groupe comprend des plats et des vases subcylindriques; outre les peintures avec lignes noires sur crème, les bandes rouges autour des bords et au contact des fonds sont aussi très représentatives de ce style; les traits peuvent être fins ou épais, dans des rouges dilués ou des nuances de noir. En général, les scènes représentent des personnages anthropomorphes ou zoomorphes en contexte mythique; les textes glyphiques accompagnant les scènes incluent des Séquences primaires standards ainsi que, dans une mesure moindre, des références historiques. Sur la scène centrale de ce vase on voit un jaguar de l'Inframonde associé à des motifs de la planète Vénus et à des symboles du dieu de la mort. Il est très probable que la production de la céramique de type Codex se soit très développée au nord de l'actuel département du Petén, et spécifiquement à Nakké, et dans le sud de l'État mexicain de Campeche, à Calakmul fondamentalement, cela durant une assez courte période du Classique récent. Ce style est l'œuvre d'artistes et de scribes de premier ordre qui vécurent dans cette région.



a



b



c



d

VASE CYLINDRIQUE STUQUÉ

Los Encuentros, Hautes Terres, Guatemala

Classique terminal (800–1000 apr. J.-C.)

céramique

H. 24,1 ; D. 18,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.505

Ce récipient richement décoré prouve l'existence de relations et d'échanges entre les sites de la région du Chixoy avec un des groupes établis sur la côte du golfe du Mexique à l'époque préhispanique. On distingue sur ses parois un groupe de personnages richement vêtus rendant hommage et présentant des cadeaux à un personnage principal que l'on reconnaît à la richesse de ses habits et de leur décoration. La scène est peinte sur un fond bleu et encadrée de deux bandes rouges. Comportant une grande variété de nuances de bleu, elle se distingue des styles traditionnels des Basses Terres mayas par l'absence de contours autour des personnages.



GOBELET À PIÉDESTAL À EFFET MÉTALLIQUE

Los Encuentros, Hautes Terres, Guatemala

Classique terminal (800–1000 apr. J.-C.)

céramique à effet métallique

H. 14,4 ; D. 6 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.738



post

préclassique

classique

classique

JARRE TRIPODE À EFFET MÉTALLIQUE

Tak'alik Ab'aj, côte pacifique, Guatemala

Postclassique (1000–1524 apr. J.-C.)

céramique à effet métallique

H. 15,2 ; D. 8,9 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9960

176/177



JARRE-EFFIGIE ANTHROMORPHE À ANSES

Côte pacifique, Guatemala

Postclassique (1000–1524 apr. J.-C.)

céramique

h. 27; l. 16 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.3685



DISQUE DE TUMBAGA À MOTIF ANIMAL

Los Limones, côte pacifique, Guatemala

Postclassique (1000-1524 apr. J.-C.)

tumbaga

d. 9,8 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9958

Ce disque en tumbaga (alliage d'argent, d'or et de cuivre) à décor repoussé représente un oiseau, peut-être un hibou. Par son motif, cet artefact fait partie du groupe appelé « Disques du Soconusco », daté majoritairement du Classique récent et provenant d'une aire comprenant la province du Soconusco et l'Ouest du Guatemala. Leur style homogène suggère qu'ils ont tous été créés dans le même atelier d'orfèvrerie (Bray, 1977, p. 381).



SCEAU PLAN

Q'um'araj, Hautes Terres, Guatemala

Postclassique (1000-1524 apr. J.-C.)

céramique

H. 9; l. 8 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.751

Les sceaux sont des objets modelés dans de l'argile et destinés à imprimer des motifs sur des surfaces. Ils peuvent être cylindriques ou plans; on nomme estampeurs ceux qui sont dotés d'un appendice de préhension. Ces artefacts sont pourvus de décors sculptés/incisés qui comportent des motifs végétaux, animaux, anthropomorphes ou géométriques. Il est très probable que ces motifs permettaient d'identifier une personne ou un groupe. Ce sceau estampeur rectangulaire comprend quatre représentations animales qui entourent un symbole qui pourrait renvoyer à une grotte ou à la gueule d'une divinité de la terre.



PLAT AVEC DÉCORATION PEINTE ZOOMORPHE

Q'um'arcej, Hautes Terres, Guatemala

Postclassique (1000–1524 apr. J.-C.)

céramique

H. 6 ; D. 21 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.2624



URNE FUNÉRAIRE MODELÉE
ET PEINTE (ANTHROPOMORPHE)
Mixco Viejo, Hautes Terres, Guatemala
Postclassique (1000–1524 apr. J.-C.)
céramique
H. 29,4; D. 13,2 cm
Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología
INV. 1.1.1.508



180/181

URNE FUNÉRAIRE À DÉCOR PEINT
(ANTHROPOMORPHE) ET MODELÉ
(PETIT JAGUAR ASSIS)
Q'um'arcej, Hautes Terres, Guatemala
Postclassique (1000–1524 apr. J.-C.)
céramique
H. 38; D. 8,5 cm
Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología
INV. 1.1.1.241



URNE FUNÉRAIRE À DÉCOR PEINT (GÉOMÉTRIQUE)
Mixco Viejo, Hautes Terres, Guatemala
Postclassique (1000–1524 apr. J.-C.)
céramique
H. 28,5; D. 15 cm
Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología
INV. 1.1.1.2560



URNE FUNÉRAIRE À DÉCOR PEINT (GÉOMÉTRIQUE)
Mixco Viejo, Hautes Terres, Guatemala
Postclassique (1000–1524 apr. J.-C.)
céramique
H. 34; D. 14,4 cm
Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología
INV. 1.1.1.2557



JARRE TRIPODE À EFFET MÉTALLIQUE

Nebaj, Hautes Terres, Guatemala

Postclassique (1000–1524 apr. J.-C.)

céramique

H. 19,1 ; D. 9 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.2615

JARRE À EFFET MÉTALLIQUE À L'EFFIGIE

DE TLALOC, DIEU DE LA PLUIE ET DE L'ORAGE

La Lagunita, Hautes Terres, Guatemala

Postclassique (1000–1524 apr. J.-C.)

céramique à effet métallique

H. 15 ; D. 7,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.223

182 / 183



JATTE OU URNE PEINTE AVEC PERSONNAGES APPLIQUÉS
Coatepeque, Hautes Terres, Guatemala
Postclassique (1000–1524 apr. J.-C.)
céramique
H. 30,5; D. 32 cm
Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología
INV. 1.1.1.165



FIGURINE ANTHROPOMORPHE
MODELÉE ET PEINTE

Chinaultlá, Hautes Terres, Guatemala

Postclassique (1000–1524 apr. J.-C.)

céramique

H. 14,5; l. 10 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.2578

ENCENSOIR À DÉCOR MODELÉ
ET APPLIQUÉ ANTHROPOMORPHE

Iximché, Hautes Terres, Guatemala

Postclassique (1000–1524 apr. J.-C.)

céramique

H. 15,8; D. 18,8 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9971



181 / 185



GRAND ENCENSOIR SUBCYLINDRIQUE
À COUVERCLE REPRÉSENTANT UN JAGUAR
San Andrés Sajcabajá, Hautes Terres, Guatemala
Postclassique (1000–1524 apr. J.-C.)
céramique
H. 46,5; D. 16 cm
Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología
INV. 1.1.1.156a/b



HACHE DE BRONZE

Lupita, Hautes Terres, Guatemala
Postclassique (1000–1524 apr. J.-C.)

bronze

L. 8,8; l. 4,7 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.8977



HACHES DE BRONZE

Ixtahuacán, Hautes Terres, Guatemala
Postclassique (1000–1524 apr. J.-C.)

bronze

186 / 187 L. 12 et 8,7; l. 3,6 et 3 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.8716a/b



GRELOTS EN CUIVRE

Quiriguá, Basses Terres, Guatemala
Classique terminal – Postclassique ancien

(800–1250 apr. J.-C.)

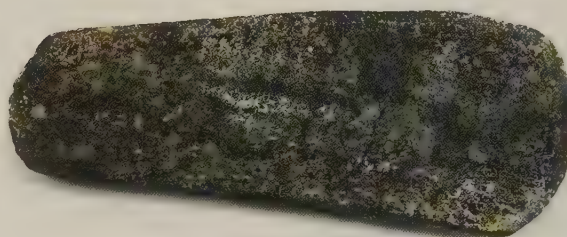
cuiivre

H. 5,5; l. 3,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.2589a/b/c/d

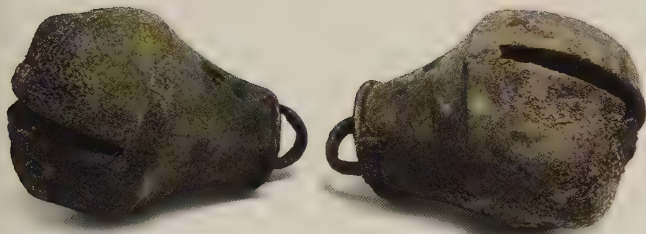
Qu'ils soient en or, en cuivre ou en tumbaga (alliage d'argent, d'or et de cuivre), simples ou pourvus de décorations complexes et de taille variable, les grelots étaient d'usage courant au Postclassique. Ils faisaient partie de colliers, bracelets, ornements d'oreilles ou agrémentaient des étoffes. Les sons qu'ils produisaient jouaient un rôle important dans les rituels et les cérémonies. On en a découvert dans des endroits associés à l'élite de certaines cités préhispaniques. Ces exemplaires présentent des traces de textile sur le sédiment qui les recouvre, ce qui permet de penser qu'ils ont été en contact avec ce matériau.



GRELOTS DE CUIVRE

Quiriguá, Basses Terres, Guatemala
Classique terminal – Postclassique ancien
(800–1250 apr. J.-C.)
cuivre
H. 9,5; l. 7,5 cm
Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología
INV. 1.1.1.2590a/b

Ces grelots en forme de poire ont encore des grains à l'intérieur. Ils ont pu être recueillis aux environs du site archéologique de Quiriguá et proviennent d'un endroit où il existait sans doute un établissement préhispanique voué à la fabrication de grelots. On y a en effet mis au jour un exemplaire ayant, de toute évidence, explosé durant le processus de fonte. L'innovation technique que représentait l'utilisation du cuivre a peut-être été introduite dans l'aire maya au Classique terminal ou au Postclassique ancien, entre 900 et 1100 apr. J.-C. (Lothrop, 1952, p. 25).



BRACELETS

Mixco Viejo, Hautes Terres, Guatemala
Postclassique (1000–1524 apr. J.-C.)
coquillage
D. 10,9 cm
Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología
INV. 1.1.1.4952



ENCENSOIR À MANCHE

Cauinal, Hautes Terres, Guatemala
Postclassique (1000–1524 apr. J.-C.)
céramique
L. 36; D. 18 cm
Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología
INV. 1.1.1.9874



ÉCUELLE POLYCHROME TRIPODE

Topoxte, Bases Terres, Guatemala

Postclassique (1000–1524 apr. J.-C.)

céramique

H. 10,6; D. 22,6 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9956



ÉCUELLE PEINTE

Altar de Sacrificios, Bases Terres, Guatemala

Postclassique (1000–1524 apr. J.-C.)

céramique

H. 7,2; D. 18,9 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.9957



BOUCHON ANTHROPOMORPHE
Hautes Terres, Guatemala
Postclassique (1000 – 1524 apr. J.-C.)
céramique
H. 80 ; D. 27 cm
Guatemala, Fundación La Ruta Maya
INV. 1.2.159.188



TÊTE D'OISEAU EN CUIVRE

Zaculeu, Hautes Terres, Guatemala

Postclassique ancien (1000–1250 apr. J.-C.)

cuivre

H. 5,7; l. 15 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.4769

Cette tête en cuivre est celle d'un oiseau. La décoration appliquée se compose d'une peinture d'origine minérale, visible dans les yeux et les plumes. Il y avait, à l'intérieur de cet artefact creux, quelque chose qui, si on l'agitait, produisait un son imitant le chant d'un oiseau. Cet objet a pu faire partie d'un ornement plus grand, peut-être une mosaïque circulaire en turquoise (Woodbury et Trik, 1953, p. 265).



CRUCHE-EFFIGIE AVIFORME D'ASPECT MÉTALLIQUE

Asunción Mita, Hautes Terres, Guatemala

Postclassique ancien (1000–1250 apr. J.-C.)

céramique à aspect métallique

H. 17; D. 7,5 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.264

Un des plus importants marqueurs chronologiques du Postclassique en Més-Amérique a été l'introduction de la vaisselle à aspect métallique; elle a été amplement commercialisée sur l'Altiplano du Guatemala et même au-delà de l'aire maya. La forte concentration de cette céramique dans le Sud-Ouest du Guatemala suggère fortement que ce fut là l'aire de production. Il existe deux types de cette céramique, San Juan et Tohil: on les distingue par la composition de la pâte et par le type de décoration. La variété la plus récente, Tohil, est de nature ferreuse avec des inclusions de cendre. C'est aussi elle qui comporte des vases-effigies.



URNE ZOOMORPHE À SUPPORTS, MODELÉE ET PEINTE

Nebaj, Hautes Terres, Guatemala

Postclassique ancien (1000–1250 apr. J.-C.)

céramique

H. 30; l. 36 cm

Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología

INV. 1.1.1.170

Ce récipient a été découvert dans la tombe VIII du monticule 2 de Nebaj, à côté de deux autres en cuivre, or, jade et albâtre. Bien qu'on pense qu'il a été fabriqué pour servir d'encensoir, il ne présente aucune trace d'utilisation.

Le motif qui l'orne est la preuve évidente d'une influence nahua, venue du Centre du Mexique. On voit un personnage anthropomorphe modelé sur la paroi, avec un décor appliqué et incisé. Reposant sur des supports creux tous différents, le corps est pourvu sur les côtés de deux anses allongées. Il est entièrement peint en brun avec quelques parties en bleu.



- ADAMS, RICHARD E. W.
1999
Río Azul: an Ancient Maya City, University of Oklahoma Press, Norman.
- AGUIRRE, ROBERT D.
2005
Informal Empire: Mexico and Central America in Victorian Culture, University of Minnesota Press, Minneapolis.
- ANDERSON, BENEDICT
1991
Imagined communities: Reflections on the origin and spread of nationalism, Verso, Londres.
- ANDRIEU, CHLOÉ *et al.*
2010
A History of Jade: A Diachronic Approach to the Lowland Importation of Jade along the Chixoy-Pasion Routes during the Maya Classic Period. Communication au 75^e Annual Meeting of the Society for American Archaeology, Saint Louis.
- ARGYLE, J. CRAIG
2009
Manejo de agua en el periodo preclásico en El Mirador, Petén, Guatemala: Operación 610 O. In *Investigaciones multidisciplinarias en El Mirador: Informe final de la temporada 2008*, vol. I et II, H. Mejía, R. D. Hansen et E. Suyuc-Ley (éd.), p. 586-612, FARES Foundation, Idaho State University, Proyecto Cuenca Mirador. Rapport au Ministerio de Cultura y Deportes, Instituto de Antropología e Historia, Departamento de Monumentos Prehispánicos y Coloniales, Guatemala.
- ARGYLE, J. CRAIG ET RICHARD D. HANSEN
2010
La cosmovisión de estuco: Los paneles estucados del sistema hidráulico del Mirador. In *La Cosmovisión a través del Tiempo: Tres mil años de historia maya*, IIIa Convención mundial de arqueología maya, 2010, Casa Convento Concepción, Antigua, Guatemala. 18-20 junio, 2010.
- ARNAULD, M. CHARLOTTE
1986
Archéologie de l'habitat en Alta Verapaz, Guatemala, collection Études mésoaméricaines I-10, CEMCA Mexico.
- ARREDONDO LEIVA, ERNESTO
2000
Patrón funerario en el sitio Ujuxte, Retalhuleu. Thèse de licence, Departamento de Arqueología, Facultad de Ciencias Sociales, Universidad del Valle de Guatemala.
- 2010
Archaeological Investigations of a Walled Compound at Naachtun, Peten, Guatemala: Architecture, Politics and Warfare. Thèse de doctorat, Archaeological Program, School of Historical and European Studies, La Trobe University, Melbourne.
- ARROYO, BÁRBARA
1994
The Early Formative in Southeastern Mesoamerica: An Explanation for the Origins of Sedentary Villages. Thèse de doctorat, Vanderbilt University, Nashville.
- 1995
Early Ceramics from El Salvador: The El Carmen Site. In *The Emergence of Pottery*, W. K. Barnett et J. W. Hoopes (éd.), p. 199-208, Smithsonian Institution Press, Washington.
- 2008
Los territorios en el Preclásico Temprano y Medio en el Sureste de Mesoamérica. In *El territorio maya, Memoria de la Quinta Mesa Redonda de Palenque*, R. Liendo S. (éd.), p. 353-378. Instituto Nacional de Antropología e Historia, Mexico.
- 2010
Entre cerros, cafetales y urbanismo en el valle de Guatemala: Proyecto de rescate Naranjo, Publicación especial n°47, Academia de geografía e historia de Guatemala, Guatemala.
- BALCARCEL, BEATRIZ, STEPHANIE SCHRODT, RICHARD D. HANSEN ET GUSTAVO MARTÍNEZ
2010
El ultimo suspiro cerámico del Preclásico Tardío en la zona cultural Mirador. In *XXIII Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala, 2009*, B. Arroyo, A. Linares Palma, L. Paiz Aragón (éd.), p. 1125-1140. Museo Nacional de Arqueología y Etnología, Ministerio de Cultura y Deportes, Instituto de Antropología e Historia, Asociación Tikal, Guatemala.
- BEACH, TIMOTHY
2006
Arising from the Wetlands: Mechanisms and Chronology of Landscape Aggradation in the Northern Coastal Plain of Belize. Manuscript soumis à the *Annals of the Association of American Geographers*.
- BECQUELIN, PIERRE
1969
Archéologie de la région de Nebaj (Guatemala), Institut d'ethnologie, musée de l'Homme, Paris.
- BECQUELIN, PIERRE
ET DOMINIQUE MICHELET
sous presse
Los antecedentes e inicios del Puuc clásico en Xcalumkín. In *La Península de Yucatán: investigaciones recientes y cronologías alternativas*, A. Benavides C. et E. Vargas P. (coord.), Universidad Autónoma de Campeche, Campeche.
- BECQUELIN, PIERRE, DOMINIQUE MICHELET ET ANTONIO BENAVIDES C.
sous presse
¿Una organización dualista en Xcalumkín antes del inicio del estilo Puuc temprano?, *Mexicon*.
- BENAVIDES C., ANTONIO
1997
Edzná. Una ciudad prehispánica de Campeche. A Pre-Columbian City in Campeche, Instituto Nacional de Antropología e Historia / University of Pittsburg, Mexico.
- BLACK, STEPHEN L.
1990
The Carnegie Uaxactun Project and the Development of Maya Archaeology, *Ancient Mesoamerica*, 1, p. 257-276.
- BOVE, FREDERICK J.
2002
Plain Stelae of the Guatemala Pacific Coast: An Interpretation, <http://www.famsi.org/>
- BOZARTH, STEVEN R.
2007
Phytolith Analyses of the Mirador Basin. Communication au 72^e Annual Meeting de la Society for American Archaeology, Austin.
- BOZARTH, STEVEN ET RICHARD D. HANSEN
2001
Estudios paleo-botánicos de Nakbé: evidencias preliminares de ambiente y cultivos en el Preclásico. In *XIV Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala*, J. P. Laporte, A. C. de Suasnavar, B. Arroyo (éd.), p. 419-436. Museo Nacional de Arqueología y Etnología, Ministerio de Cultura y Deportes, Instituto de Antropología e Historia, Asociación Tikal, Guatemala.
- BRETON, ALAIN
1994
Rabinal Achí. Un drame dynastique maya du quinzième siècle, Société d'ethnologie, Société des Américanistes, Nanterre.
- BROWN, M. KATHRYN ET JAMES F. GARBER
2003
Evidence of Conflict during the Middle Formative in the Maya Lowlands: A View from Blackman Eddy, Belize. In *Ancient Mesoamerican Warfare*, M. K. Brown et T. W. Stanton (éd.), p. 91-108, Altamira Press, New York.
- BROWN, M. KATHRYN
ET TRAVIS W. STANTON (éd.)
2003
Ancient Mesoamerican Warfare, Altamira Press, New York.
- BUDNEY, GREGORY F., MARSHALL J. ILIFF, EDUARDO E. IÑIGO-ELIAS, THOMAS S. SCHULENBERG ET CHRISTOPHER L. WOOD.
2008
Rapid Bird Surveys at the El Mirador and Tintal Archaeological Sites in the Maya Biosphere Reserve, Department of Peten, Republic of Guatemala, Cornell Ornithological Laboratory, Archives de la Foundation for Anthropological Research & Environmental Studies (FARES), Idaho, 36 p.
- CAMPAÑA V., LUZ EVELIA
2005
Contribuciones a la historia de Becán, *Arqueología mexicana* XIII (75), p. 48-53.
- CAMPBELL, LYLE ET TERRENCE KAUFMAN
1985
Mayan Linguistics: Where are we now?, *Annual Review of Anthropology*, vol. 14, p. 187-198.
- CARLSEN, ROBERT S. ET MARTIN PRECHTEL
1991
The flowering of the dead: an interpretation of Highland Maya culture, *Man*, 26, p. 23-42.
- CARMACK, ROBERT M.
1981
The Quiché Maya of Utiatlán. The Evolution of a Highland Guatemala Kingdom, University of Oklahoma Press, Norman.

CARMEAN, KELLI, NICHOLAS DUNNING
ET JEFF KARL KOWALSKI
2004

High Times in the Hill Country: A Perspective from the Terminal Classic Puuc Region. In *The Terminal Classic in the Maya Lowlands: Collapse, Transition, and Transformation*, A. A. Demarest, P. M. Rice et D. S. Rice (éd.), p. 424-449, University Press of Colorado, Boulder.

CASTAÑEDA, CESAR ET RICHARD D. HANSEN
2007a

Desarrollo de vegetación y cambio cultural en la Cuenca Mirador, Guatemala, *Abstracts of the 72nd Annual Meeting of the Society for American Archaeology (SAA)*, p. 99, Society for American Archaeology, Washington.

2007b

Estudios botánicos en la Cuenca Mirador: Desarrollo de vegetación y su significado cultural. In *XX Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala*, J. P. Laporte, B. Arroyo et H. E. Mejía (éd.), p. 111-120. Museo Nacional de Arqueología y Etnología, Ministerio de Cultura y Deportes, Instituto de Antropología e Historia, Asociación Tikal, Fundación Arqueológica del Nuevo Mundo, Guatemala.

2008

Relación entre cambio cultural y vegetación en la Cuenca Mirador, norte de Guatemala, *Revista de la Universidad del Valle de Guatemala*, n° 18, p. 90-100.

CHASE, ARLEN F. ET DIANE Z. CHASE

1998

Late Classic Maya Political Structure, Polity Size, and Warfare Arenas. In *Anatomía de una civilización, aproximaciones interdisciplinarias a la cultura maya*, A. Ciudad Ruiz et al. (éd.), p. 11-29, Sociedad Española de Estudios Mayas, Madrid.

CHINCHILLA MAZARIEGOS, OSWALDO

1998

Archeology and nationalism in Guatemala at the time of Independence, *Antiquity*, 72, p. 376-386.

1999a

Francisco Antonio de Fuentes y Guzmán, precursor de la arqueología americana, *Anales de la Academia de Geografía e Historia de Guatemala* 74, p. 39-69.

1999b

Historia de la investigación arqueológica en Guatemala. In *Historia general de Guatemala*, J. Luján Muñoz et M. Popenoe de Hatch (éd.), t. I, p. 99-118, Fundación para la Cultura y el Desarrollo, Guatemala.

CLARK, JOHN E.

1994

The Development of Formative Rank Societies in the Soconusco, Chiapas, México. Thèse de doctorat, University of Michigan, Ann Arbor.

CLARK, JOHN E. ET D. GOSSER

1995

Reinventing Mesoamerica's First Pottery. In *The Emergence of Pottery*, W. K. Barnett et J. W. Hoopes (éd.), p. 209-222, Smithsonian Institution Press, Washington.

COBOS, RAFAEL

2004

Chichén Itzá: Settlement and Hegemony During the Terminal Classic Period. In *The Terminal Classic in the Maya Lowlands: Collapse, Transition, and Transformation*, A. A. Demarest, P. M. Rice et D. S. Rice (éd.), p. 517-544, University Press of Colorado, Boulder.

COE, MICHAEL D.

1961

La Victoria: An Early site on the Pacific Coast of Guatemala, Papers of the Peabody Museum of Archaeology and Ethnology, Harvard University, vol. LIII, Peabody Museum, Cambridge.

1975

The Maya Scribe and his World, The Grolier Club, New York.

1975

Classic Maya Pottery at Dumbarton Oaks, Dumbarton Oaks, Washington.

1978

Lords of the Underworld: Masterpieces of Classic Maya Ceramics, Princeton University Press, Princeton.

1989

The Hero Twins: Myth and Image. In *The Maya Vase Book*, Justin Kerr (éd.), vol. 1, p. 161-184, Kerr Associates, New York.

COE, MICHAEL D. ET KENT V. FLANNERY

1967

Early Cultures and Human Ecology in South Coastal Guatemala, Contributions to Anthropology 3, Smithsonian Institution, Washington.

COE, WILLIAM R.

1982

Introduction to the Archaeology of Tikal, Guatemala, Tikal Report n° 12, University Museum Monograph 46, University of Pennsylvania, Philadelphie.

COWGILL, GEORGE L.

1979

Teotihuacan, Internal Militarism and the Fall of the Classic Maya. In *Maya Archaeology and Ethnohistory*, N. Hammond et G. R. Willey (éd.), p. 51-62, University of Texas Press, Austin.

CULBERT, T. PATRICK ET DON S. RICE (éd.)

1990

Precolumbian Population History in the Maya Lowlands, University of New Mexico Press, Albuquerque.

DAHLIN, BRUCE

2000

The Barricade and Abandonment of Chunchucmil: Implications for Northern Maya Warfare, *Latin American Antiquity*, 11 (3), p. 283-298.

DEMAREST, ARTHUR A.

1992

Ideology in Ancient Maya Cultural Evolution: The Dynamics of Galactic Polities. In *Ideology and Precolumbian Civilizations*, A. A. Demarest et G. Conrad (éd.), p. 135-157, School of American Research Press, Santa Fe.

2004

Ancient Maya, the Rise and Fall of a Rainforest Civilization, Cambridge University Press. Cambridge, New York [édition française: *Les Mayas : grandeur et chute d'une civilisation*, Tallandier, Paris, 2007].

2005

After the Maelstrom. Collapse of the Classic Maya Kingdoms and the Terminal Classic in Western Peten. In *The Terminal Classic in the Maya Lowlands: Collapse, Transition, and Transformation*, A. A. Demarest, P. M. Rice et D. S. Rice (éd.), p. 102-124, University Press of Colorado, Boulder.

2006

The Petexbatun Regional Archaeological Project: A Multidisciplinary Study of the Maya Collapse, Vanderbilt Institute of Mesoamerican Archaeology Monographs, vol. I, Vanderbilt University Press, Nashville.

DEMAREST, ARTHUR A., MATT O'MANSKY, CLAUDIA WOLLEY, DIRK VAN TUERENHOUT, TAKESHI INOMATA, JOEL PALKA ET HÉCTOR ESCOBEDO

1997

Classic Maya Defensive Systems and Warfare in the Petexbatun Region, *Ancient Mesoamerica*, 8, p. 229-253.

DEMAREST, ARTHUR A., PRUDENCE M. RICE ET DON S. RICE

2004

The Terminal Classic in the Maya Lowlands. Assessing Collapses, Terminations and Transformations. In *The Terminal Classic in the Maya Lowlands: Collapse, Transition, and Transformation*, A. A. Demarest, P. M. Rice et D. S. Rice (éd.), p. 545-572, University Press of Colorado, Boulder.

DEMAREST, ARTHUR A., JOSÉ SUASNÁVAR, CLAUDIA WOOLELEY, MATT O'MANSKY, JOSHUA HINSON, ERIN SEARS ET CORAL RASMUSSEN

1994

Reconocimientos en sistemas defensivos de Petexbatún: la evidencia material de la guerra. In *VII Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala*, J. P. Laporte et H. Escobedo (éd.), p. 517-521. Museo Nacional de Arqueología y Etnología, Ministerio de Cultura y Deportes, Instituto de Antropología e Historia, Asociación Tikal, Guatemala.

DUNNING, NICHOLAS P., SHERYL LUZZADDER-BEACH, TIMOTHY BEACH, JOHN G. JONES, VERNON SCARBOROUGH ET T. PATRICK CULBERT

2002

Arising from the Bajos: The Evolution of a Neotropical Landscape and the Rise of Maya Civilization, *Annals of the Association of American Geographers*, 92 (2), p. 267-283, Blackwell Publishing, Malden, Massachusetts, et Oxford, Royaume-Uni

EBERL, MARKUS

2007

Community heterogeneity and integration: the Maya sites of Nacimiento, Dos Ceibas, and Cerro de Cheyo (El Peten, Guatemala) during the Late Classic. Thèse de doctorat, Tulane University, New Orleans.

FASH, WILLIAM L.

1991

Scribes, Warriors and Kings: The City of Copán and the Ancient Maya, Thames and Hudson, Londres et New York.

FAUVET-BERTHELOT, MARIE-FRANCE

1986

Ethnopréhistoire de la maison maya, collection Études mésoaméricaines, I-13, CEMCA, Mexico.

FITZSIMMONS, JAMES L.

2009

Death and the Classic Maya Kings, University of Texas Press, Austin.

FOLLET, PRESCOT H. F.

1952

War and Weapons of the Maya. In *Middle American Research Institute*, Publication 4, p. 373-406, Tulane University, Nouvelle-Orléans.

FREIDEL, DAVID A.

1986a

Maya Warfare: An Example of Peer Polity Interaction. In *Peer-Polity Interaction and the Development of Sociopolitical Complexity*, C. Renfred et J. F. Cherry (éd.), p. 93-108, Cambridge University Press, Cambridge.

1986b

Terminal Classic Lowland Maya: Successes, Failures, and Aftermaths. In *Late Lowland Maya Civilization*, J. A. Sabloff et E. Wyllys Andrews V (éd.), p. 409-430, University of New Mexico Press, Albuquerque.

1992

Children of the First Father's Skull: Terminal Classic Warfare in the Northern Maya Lowlands and the Transformation of Kingship and Elite Hierarchies. In *Mesoamerican Elites: An Archaeological Assessment*, D. Z. Chase et A. F. Chase (éd.), p. 99-117, University of Oklahoma Press, Norman.

FREIDEL, DAVID A., BARBARA MACLEOD
ET CHARLES K. SUHLER
2005

Early Classic Maya Conquest in Words and Deeds. In *Ancient Maya Warfare*, K. M. Brown et T. W. Stanton (éd.), p. 189-215, Altamira, New York.

FREIDEL, DAVID A. ET LINDA SCHELE
1988

Kingship in the Late Preclassic Maya Lowlands: The Instruments and Places of Ritual Power, *American Anthropologist*, 90, p. 547-567.

FREIDEL, DAVID A., LINDA SCHELE
ET JOY PARKER
1995

Maya Cosmos: three Thousand Years on the Shaman's Path, William Morrow, New York.

FREIDEL, DAVID A., CHARLES K. SUHLER
ET RAFAEL COBOS PALMA
1998

Termination Ritual Deposits at Yaxuna: Detecting the Historical in Archaeological Contexts. In *The Sowing and Dawning: Termination, Dedication, and Transformation in the Archaeological and Ethnographic Record of Mesoamerica*, S. B. Mock (éd.), p. 135-144, University of New Mexico Press, Albuquerque.

GARCÍA MOLL, ROBERTO
2005

Pomoná: un sitio del Clásico maya en las colinas tabasqueñas, Instituto Nacional de Antropología e Historia, Mexico.

GARRISON, THOMAS G.
2004

La transición del Preclásico Tardío al Clásico Temprano en la zona intersticio de Xultún y San Bartolo en Petén. In *XVIII Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala, 2004*, J. P. Laporte, B. Arroyo et H. Escobedo (éd.), FAMSI: www.famsi.org/reports/03101es/20garrison/20garrison.pdf

GENDROP, PAUL
1985

Los estilos Río Bec, Chenes y Puuc en la arquitectura maya, División de estudios de Postgrado, Facultad de arquitectura, UNAM, Mexico.

GILL, RICHARD B., P. A. MAYEWSKI,
J. NYBERG, GERALD H. HAUG
ET LARRY C. PETERSON
2007

Drought and the Maya Collapse, *Ancient Mesoamerica*, 18, p. 283-302.

GRAHAM, IAN
2002

Alfred Maudslay and the Maya: A biography, University of Oklahoma Press, Norman.

GRAHAM, IAN ET ERIC VON EUW
1977

Yaxchilan. Corpus of Maya Hieroglyphic Inscriptions 5 (1), Peabody Museum of Archaeology and Ethnology, Harvard University, Cambridge, Massachusetts.

GRUBE, NIKOLAI
2004

Akan. The God of Drinking, Disease and Death. In *Continuity and Change: Maya Religious Practices in Temporal Perspective*, D. Graña-Behrens, N. Grube, C. M. Prager, F. Sachse, S. Teufel et E. Wagner (éd.), p. 59-76, *Acta Americana*, 14, Verlag Saurwein, Munich.

GRUBE, NIKOLAI ET VERNER NAHM
1994

A Census of Xibalba: A Complete Inventory of *Way* Characters on Maya Ceramics. In *The Maya Vase Book* 4, Justin Kerr (éd.), p. 686-715, Kerr Associates, New York.

GUILLEMIN, JORGE F.

1977

Urbanism and hierarchy at Iximché. In *Social process in Maya prehistory: studies in Honour of Sir Eric S. Thompson*, N. Hammond (éd.), p. 227-264, Academic Press, New York et Londres.

HANSEN, RICHARD D.

1990

Excavations in the Tigre Complex, El Mirador, Petén, Guatemala, Papers of the New World Archaeological Foundation, n° 62, Provo, Utah.

1991

An Early Maya Text from El Mirador, Guatemala, *Research Reports on Ancient Maya Writing*, n° 37, p. 19-32, Center for Maya Research, Washington.

1992

The Archaeology of Ideology: A Study of Maya Preclassic Architectural Sculpture at Nakbé, Petén, Guatemala. Thèse de doctorat, University of California, Los Angeles.

1996

El desarrollo arquitectónico de una estructura maya temprana en Nakbé, Petén, Guatemala. Rapport soumis à FAMSI: <http://www.famsi.org/reports/95113es/k>

1998

Continuity and Disjunction: Preclassic Antecedents of Classic Maya Architecture. In *Function and Meaning in Classic Maya Architecture*, S. D. Houston (éd.), p. 49-122, Dumbarton Oaks, Washington.

2000

Ideología y arquitectura: poder y dinámicas culturales de los mayas del período preclásico en las Tierras Bajas. In *Arquitectura e Ideología de los antiguos mayas : memoria de la Segunda Mesa Redonda de Palenque*, S. Trejo (éd.), p. 71-108, Instituto Nacional de Antropología e Historia, Consejo Nacional Para la Cultura y las Artes, Mexico.

2001

The First Cities. The Beginnings of Urbanization and State Formation in the Maya Lowlands. In *Maya: Divine Kings of the Rain Forest*, N. Grube (éd.), p. 50-65, Konemann Press, Verlag, Allemagne.

2005

Perspectives on Olmec-Maya Interaction in the Middle Formative Period. In *New Perspectives on Formative Mesoamerican Cultures*, T. G. Powis (éd.), p. 51-72, BAR International Series 1377, Oxford, Royaume-Uni.

HANSEN, RICHARD D., STEVEN BOZARTH,
JOHN JACOB, DAVID WAHL

ET THOMAS SCHREINER

2002

Climatic and Environmental Variability in the Rise of Maya Civilization: A Preliminary Perspective from Northern Peten, *Ancient Mesoamerica*, 13, p. 273-295.

HANSEN, RICHARD D., EDGAR SUYUC,
ADRIANA LINARES, CARLOS MORALES
AGUILAR, BEATRIZ BALCARCEL,
FRANCISCO LÓPEZ, ANTONIETA CAJAS,
ABEL MORALES LÓPEZ, ENRIQUE
MONTERROSO TUN, ENRIQUE MONTERROSO
ROSADO, CAROLINA CASTELLANOS,
LILIAN DE ZEA, ADELZO POZUELOS,
DAVID WAHL ET THOMAS SCHREINER
2006

Investigaciones en la zona cultural Mirador Peten. In *XIX Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala*, J. P. Laporte, B. Arroyo, H. E. Mejía (éd.), p. 867-876. Ministerio de Cultura y Deportes, Instituto de Antropología e Historia, Asociación Tikal, Fundación Arqueológica del Nuevo Mundo.

HANSEN, RICHARD D., WAYNE K. HOWELL
ET STANLEY P. GUENTER

2008

Forgotten Structures, Haunted Houses, and Occupied Hearts: Ancient Perspectives and Contemporary Interpretations of Abandoned Sites and Buildings in the Mirador Basin, Guatemala. In *Ruins of the Past: The Use and Perception of Abandoned Structures in the Maya Lowlands*, T. W. Stanton et A. Magnoni (éd.), p. 25-64, University Press of Colorado, Boulder.

HARRISON, PETER D.

1977

The Rise of the bajos and the Fall of the Maya. In *Social Process in Maya Prehistory: Studies in Honour of Sir Eric S. Thompson*, N. Hammond (éd.), p. 469-508, Academic Press, New York et Londres.

HASSIG, ROSS

1988

Aztec Warfare: Imperial Expansion and Political Control, University of Oklahoma Press Norman [réédition 1998].

1992

War and society in Ancient Mesoamerica, University of California Press, Berkeley.

1999

The Aztec World. In *War and Society in the Ancient and Medieval World: Asia, the Mediterranean, Europe and Mesoamerica*, K. Raaflaub et N. Rosenstein (éd.), p. 361-387, Center for Hellenic Studies, Trustees for Harvard University, Washington.

2000

La guerra maya vista a través del Altiplano postclásico. In *La guerra entre los antiguos mayas. Memorias de la Primera Mesa Redonda de Palenque*, S. Trejo (éd.), p. 157-174, Instituto Nacional de Antropología e Historia, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, Mexico.

HAUG, G. H., D. GÜNTHER, L. C. PETERSON,
D. M. SIGMAN, K. A. HAGHEN

ET B. AESCHLIMAN

2005

Climate and the collapse of Maya civilization, *Science*, 299, p. 1731-1735.

HELLMUTH, NICHOLAS

1977

Cholti-Lacandon (Chiapas) and Peten-Ytza Agriculture, Settlement Pattern and Population. In *Social Process in Maya Prehistory: Studies in Honour of Sir Eric S. Thompson*, N. Hammond (éd.), p. 421-448, Academic Press, New York et Londres.

HINSLEY, CURTIS M.

1984

Wanted: One good man to discover Central American prehistory, *Harvard Magazine*, 87 (2), p. 64A-64H.

1985

From shell-heaps to stelae. Early anthropology at the Peabody Museum. In *Objects and Others. Essays on Museums and Material Culture*, G. W. Stocking, Jr. (éd.), p. 49-74. History of Anthropology, vol. 3, The University of Wisconsin Press, Madison.

HOUSTON, STEPHEN

1995

Hieroglyphs and History at Dos Pilas: Dynastic Politics of the Classic Maya, University of Texas Press, Austin.

2000

Into the Minds of Ancients: Advances in Maya Glyph Studies, *Journal of World Prehistory*, 14, p. 121-201.

HOUSTON, STEPHEN ET DAVID STUART

1989

The Way Glyph: Evidence for 'Co-Essences' among the Classic Maya, *Research Reports on Ancient Maya Writing*, 30, Center for Maya Research, Washington.

- 1996**
Of gods, glyphs, and kings: Divinity and rulership among the Classic Maya, *Antiquity*, 70, p. 289-312.
- HOUSTON, STEPHEN D., DAVID STUART ET KARL TAUBE
2006
The Memory of Bones: Body, Being, and Experience among the Classic Maya, University of Texas Press, Austin.
- HOUSTON, STEPHEN D. ET KARL TAUBE
2008
Meaning in Early Maya Imagery. In *Iconography without Texts*, P. Taylor (éd.), p. 127-144. The Warburg Institute, Londres.
- HOUSTON, STEPHEN D. ET SIMON MARTIN
2011
Let Thy Glyphs Be Few: Abbreviations in Maya Writing, *Maya Decipherment*: <http://decipherment.wordpress.com/2011/01/16/let-thy-glyphs-be-few-abbreviations-in-maya-writing/>.
- HOUSTON, STEPHEN D. ET TAKESHI INOMATA
2009
The Classic Maya, Cambridge World Archaeology, Cambridge University Press.
- ICHON, ALAIN
1992
Los Cerritos-Chijoj. La transición epiclásica en las tierras altas de Guatemala, CEMCA, CNRS-RCP 294, Editorial Piedra Santa, Guatemala.
- ICHON, ALAIN ET M. CHARLOTTE ARNAULD
1985
Le Protoclassique à La Lagunita, El Quiché, Guatemala, Institut d'ethnologie, CNRS-RCP 294 et 500, Editorial Piedra Santa, Paris et Guatemala.
- ICHON, ALAIN, MARIE-FRANCE FAUVET-BERTHELOT, CHRISTINE PLOCENIAK, ROBERT M. HILL II, REBECCA GONZALEZ-LAUCK ET MARCO-ANTONIO BAILEY
1980
Archéologie de sauvetage dans la vallée du Río Chixoy, 2 : Cauinal, CNRS, Institut d'ethnologie et Editorial Piedra Santa, Paris et Guatemala.
- ICHON, ALAIN ET MARION P. DE HATCH
1982
Archéologie de sauvetage dans la vallée du Río Chixoy, 4 : Los Encuentros, CNRS, Institut d'ethnologie et Editorial Piedra Santa, Paris et Guatemala.
- ICHON, ALAIN ET RENÉ VIEL
1984
La Période formative à La Lagunita et dans le Quiché méridional, Guatemala, CNRS, Institut d'ethnologie, Paris.
- IVIC DE MONTERROSO, MATILDE
2004
The sacred place in the development of archaeology in Guatemala: An analysis. In *Continuities and changes in Maya archaeology: Perspectives at the millennium*, C. W. Golden et G. Borgstede (éd.), p. 295-307, Routledge, New York.
- JACOB, JOHN S.
1994
Evidencias para cambio ambiental en Nakbé, Guatemala. In *VII Simposio Arqueológico de Guatemala*, J. P. Laporte, H. L. Escobedo, S. V. de Brady (éd.), p. 275-280. Ministerio de Cultura y Deportes, Instituto de Antropología e Historia, Asociación Tikal, Museo Nacional de Arqueología y Etnología.
- 1995a**
Archaeological Pedology in the Maya Lowlands. In *Pedological Perspectives in Archaeological Research*, M. Collins (éd.), p. 51-82, Soil Science Society of America Special Publications, Madison, Wisconsin.
- 1995b**
Ancient Maya Wetland Agricultural Fields in Cobweb Swamp, Belize: Construction, Chronology and Function, *Journal of Field Archaeology*, 22, p. 175-190.
- JONES, CHRISTOPHER
1996
Excavations in the East Plaza of Tikal, Tikal Report 16, University Museum, University of Pennsylvania, Philadelphie.
- KERR, JUSTIN
2000
The Maya Vase Book, vol. 6, Kerr Associates, New York.
- KIDDER, ALFRED V.
1961
Archaeological Investigations at Kaminaljuyu, Guatemala, *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. 105, n° 6, p. 559-570.
- KIDDER, ALFRED V., JESSE D. JENNINGS ET EDWIN M. SHOOK
1946
Excavations at Kaminaljuyu, Guatemala, Carnegie Institution of Washington Publication 561, Washington.
- KNOROSOV, YURI V.
1958
New data on the Maya written language. In *Proceedings of the 32nd International Congress of Americanists* (Copenhagen, 1956), p. 467-475, Copenhagen.
- LACADENA GARCÍA-GALLO, ALFONSO
2005
Los jeroglíficos de Ek'Balam, *Arqueología mexicana*, XIII (76), p. 64-69.
- LACADENA GARCÍA-GALLO, ALFONSO ET SØREN WICHMAN
1998
La distribución de las lenguas mayas de Tierras Bajas durante el periodo clásico: una aproximación. Communication présentée au Primer congreso regional de investigadores de Ciencias Sociales, Mérida (Yucatán).
- LAPORTE, JUAN PEDRO
1989
El Grupo B, Uaxactun: Arquitectura y relaciones sociopolíticas durante el Clásico temprano. In *Memorias del II Coloquio Internacional de Mayistas*, 1, p. 625-646, Centro de Estudios Mayas, Universidad Autónoma de México, México.
- 2001**
Dispersión y estructura de las ciudades del Sureste de Petén. In *Reconstruyendo la ciudad maya: el urbanismo en las sociedades antiguas*, A. Ciudad, R. Ma. J. Iglesias et Ma. Del C. Martínez (éd.), p. 137-161, Sociedad Española de Estudios Mayas, Madrid.
- 2005**
Architectural Aspects of Interaction between Tikal and Teotihuacan during the Early Classic Period. In *The Maya and Teotihuacan*, G. Braswell (éd.), p. 199-216, University of Texas Press, Austin.
- LAPORTE, JUAN PEDRO ET VILMA FIALKO
1995
Un Reencuentro con Mundo Perdido, Tikal, Guatemala, *Ancient Mesoamerica*, 6 (1), p. 41-94.
- LEHMANN, HENRI
1968
Guide aux ruines de Mixco Viejo, Malvina, Paris.
- LEHMANN, HENRI (éd.)
1985
San Andrés Sajcabajá. Peuplement, organisation sociale et encadrement d'une population dans les hautes terres du Guatemala, collection Études mésoaméricaines, II-7, CEMCA et Recherches sur les civilisations, Mémoire 17, ADPF, Mexico et Paris.
- LEYDEN, BARBARA W., MARK BRENNER ET BRUCE H. DAHLIN
1998
Cultural and Climatic History of Cobá, a Lowland Maya City in Quintana Roo, Mexico, *Quaternary Research* 49 (1), p. 111-122.
- LOVE, MICHAEL W.
2008
Early States in the Southern Maya Region. Manuscrit préparé pour *Early Maya States*, R. Sharer et L. Traxler (éd.).
- MARCUS, JOYCE
1996
Mesoamerican Writing Systems: Propaganda, Myth, and History in Four Ancient Civilizations, Princeton University Press, Princeton.
- MARTIN, SIMON
2000
At the Periphery: The Movement, Modification, and Re-Use of Early Monuments in the Environs of Tikal. In *The Sacred and the Profane: Architecture and Identity in the Maya Lowlands*, P. R. Colas, K. Delvendahl, M. Kuhnert et A. Schubart (éd.), p. 51-61, *Acta Mesoamericana*, 10, Verlag Anton Saurwein, Markt Schwaben.
- 2006**
Cacao in Ancient Maya Religion: First Fruit from the Maize Tree and other Tales from the Underworld. In *Chocolate in Mesoamerica: A Cultural History of Cacao*, C. McNeil (éd.), p. 154-183, The University Press of Florida, Gainesville.
- 2008**
Wives and Daughters on the Dallas Altar, Mesoweb : [www.mesoweb.com/articles/martin/Wives & Daughters. pdf](http://www.mesoweb.com/articles/martin/Wives%20Daughters.pdf).
- MARTIN SIMON ET NIKOLAI GRUBE
2000
Chronicle of the Maya Kings and Queens, Thames and Hudson, Londres.
- 2008**
Chronicle of the Maya Kings and Queens, 2^e éd., Thames and Hudson, Londres.
- MARTÍNEZ HILDALGO, GUSTAVO ET RICHARD D. HANSEN
1995
Excavaciones en el Complejo 59, Grupo 66 y Grupo 18, Nakbé, Petén. In *III Simposio de Arqueología Guatemalteca*, J. P. Laporte, H. L. Escobedo, S. V. de Brady (éd.), p. 73-86. Museo Nacional de Arqueología y Etnología, Ministerio de Cultura y Deportes, Instituto de Antropología e Historia, Asociación Tikal.
- MARTÍNEZ HILDALGO, GUSTAVO, RICHARD D. HANSEN, JOHN JACOB ET WAYNE K. HOWELL
1999
Nuevas evidencias de los sistemas de cultivo del Preclásico en la Cuenca Mirador. In *XII Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala*, J. P. Laporte, H. L. Escobedo, A. C. M. de Suasnavar (éd.), p. 327-336. Museo Nacional de Arqueología y Etnología, Ministerio de Cultura y Deportes, Instituto de Antropología e Historia, Asociación Tikal.
- MARTOS L., LUIS ALBERTO
2002
La costa oriental de Quintana Roo, *Arqueología mexicana*, IX (54), p. 26-33.

- MATHEWS, PETER
1985
Maya Early Classic Monuments and Inscriptions. In *A Consideration of the Early Classic Period in the Maya Lowlands*, G. R. Willey et P. Mathews (éd.), p. 5-55. Institute for Mesoamerican Studies, Publication 10, State University of New York, Albany.
- 1997
La escultura de Yaxchilán, Colección científica 316, Instituto Nacional de Antropología e Historia, Mexico.
- 2000
Guerra en las tierras bajas occidentales mayas. In *La Guerra entre los antiguos mayas. Memoria de la Primera Mesa Redonda de Palenque*, S. Trejo (éd.), p. 125-155, Instituto Nacional de Antropología e Historia, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, Mexico.
- MATHEWS, PETER ET GORDON R. WILLEY
1991
Prehistoric polities of the Pasion region: hieroglyphic texts and their archaeological settings. In *Classic Maya Political History: Hieroglyphic and Archaeological Evidence*, P. Culbert (éd.), p. 30-71, Cambridge University Press, Cambridge.
- MEJÍA, HECTOR, BORIS AGUILAR, JULIO COTOM, HIRO IWAMOTO ET ANTONIO PORTILLO
2009
Rescate arqueológico en El Pesquero: un sitio de rango intermedio en el límite sur de la Cuenca Mirador, *Abstractos del XXIII Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala*, p. 51, Ministerio de Cultura y Deportes, Dirección General del Patrimonio Cultural y Natural, Instituto de Antropología e Historia, Museo Nacional de Arqueología y Etnología, Asociación Tikal.
- MICHELET, DOMINIQUE, PIERRE BECQUELIN, MARIE-CHARLOTTE ARNAULD *et al.*
2000
Mayas del Puuc. Arqueología de la región de Xculoc, Campeche, Gobierno del Estado de Campeche / CEMCA, Mexico.
- MICHELET, DOMINIQUE, MARIE-CHARLOTTE ARNAULD ET PHILIPPE NONDÉDÉO
2008
Rio Bec (Basses Terres mayas): 2002-2008, *Nouvelles de l'archéologie*, n° 111-112, p. 109-115.
- MILLER, ARTHUR G.
1974
The Iconography of the painting in the Temple of the Diving God, Tulum, Quintana Roo, Mexico: The Twisted Cords. In *Mesoamerican Archaeology: New Approaches*, N. Hammond (éd.), p. 167-186, University of Texas Press, Austin.
- MILLER, MARY E.
1986
The Murals of Bonampak, Princeton University Press, Princeton.
- MILLER, MARY ET SIMON MARTIN
2004
Courtly Art of the Ancient Maya, Thames and Hudson, Londres et New York.
- MOCK, SHIRLEY B.
1998
The Defaced and the Forgotten: Decapitation and Flaying / Mutilation as a termination Event at Colha, Belize. In *The Sowing and the Dawning: Termination, Dedication, and Transformation in the Archaeological and Ethnographic Record of Mesoamerica*, S. B. Mock (éd.), p. 113-123, University of New Mexico Press, Albuquerque.
- MORGAN, MOLLY
2010
Fixing Residence: Formative Period Place Making at Chiquiuitan, Guatemala. Thèse doctorale. Vanderbilt University, Nashville, Tennessee.
- MORLEY, SYLVANUS G.
1946
The Ancient Maya, Stanford University Press, Stanford [au-delà de cette première édition, la synthèse de Morley fut reprise, corrigée et augmentée jusqu'à devenir vraiment un autre ouvrage : voir ci-dessous Sharer, Robert J.].
- NONDÉDÉO, PHILIPPE
2005
L'Évolution des sites mayas du Sud de l'État du Campeche, Mexique, Paris Monographs in American Archaeology 12, British Archaeological Reports, International Series 1171, Archeopress, Oxford.
- NONDÉDÉO, PHILIPPE ET ALFONSO LACADENA GARCÍA-GALLO
2004
Kajtún: un nuevo sitio maya con monumentos esculpidos en la región Río Bec, *Journal de la Société des Américanistes*, 90 (1), p. 183-201.
- NONDÉDÉO, PHILIPPE, JULIE PATROIS, ALFONSO LACADENA, MARIE-CHARLOTTE ARNAULD, ÉRIC TALADOIRE ET DOMINIQUE MICHELET
2010
De la autonomie politique y cultural de la provincia de Río Bec, *Estudios de Cultura Maya*, XXXVI, p. 305-334.
- PÉRIGNY, MAURICE DE
1909
Villes mortes de l'Amérique centrale, *Le Tour du monde*, XV (38-39-40), p. 445-480.
- POHL, MARY DELAND (éd.)
1990
Ancient Maya Wetland Agriculture: Excavations on Albion Island, Northern Belize, Westview Special Studies in Archaeological Research, Boulder.
- POHL, MARY D., KEVIN O. POPE, JOHN G. JONES, JOHN S. JACOB, DOLORES R. PIPERNO, SUSAN D. DEFANCE, DAVID L. LENTZ, JOHN A. GIFFORD, MARIE E. DANFORTH ET J. KATHRYN JOSSE RAND
1996
Early Agriculture in the Maya Lowlands, *Latin American Antiquity*, 74 (4), p. 355-372.
- POPE NOE DE HATCH, MARION
2002
New Perspectives on Kaminaljuyu, Guatemala: Regional Interaction during the Preclassic and Classic Periods. In *Incidents of Archaeology in Central America and Yucatán: Studies in Honor of Edwin M. Shook*, M. W. Love, M. P. Hatch et H. L. Escobedo (éd.), p. 277-293, University Press of America, Lanham, M.D.
- PROSKOURIAKOFF, TATIANA
1965
Historical Data in the Inscriptions of Yaxchilan (Part I), *Estudios de Cultura Maya*, 3, p. 149-167.
- 1964
Historical Data in the Inscriptions of Yaxchilan (Part II), *Estudios de Cultura Maya*, 4, p. 177-202.
- PULESTON, DENNIS E.
1977
The Art and Archaeology of Hydraulic Agriculture in the Maya Lowlands. In *Social Process in Maya Prehistory: Studies in Honour of Sir Eric Thompson*, N. Hammond (éd.), p. 449-467, Academic Press, Londres, New York.
- PYE, MARY E. ET ARTHUR A. DEMAREST
1991
The Evolution of Complex Societies in Southeastern Mesoamerica: New Evidence from El Mesak, Guatemala. In *The Formation of Complex Societies in Southeastern Mesoamerica*, W. R. Fowler Jr (éd.), p. 77-100, CRC Press, Boca Raton.
- QUENON, MICHEL ET GENEVIÈVE LE FORT
1997
Rebirth and Resurrection in Maize God Iconography. In *The Maya Vase Book*, vol. 5, Justin Kerr (éd.), p. 884-902, Kerr Associates, New York.
- QUIÑONES CETINA, LUCÍA
2006
Del Preclásico medio al Clásico temprano, una propuesta de fechamiento para el área nuclear de Izamal, Yucatán, *Estudios de Cultura Maya*, XXVIII, p. 51-65.
- REENTS-BUDET, DORIE
1994
Painting the Maya Universe: Royal Ceramics of the Classic Period, Duke University Press, Durham.
- REESE-TAYLOR, KATHERYN, PETER MATHEWS, ERNESTO ARREDONDO LEIVA ET MARC ZENDER
2004
Naachtun, una ciudad maya del Clásico Tardío. Communication au *XVII Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala, 2003*, Museo Nacional de Arqueología y Etnología, Guatemala.
- ROBERTSON, JOHN, STEPHEN HOUSTON ET DAVID STUART
2004
Tense and Aspect in Maya Hieroglyphic Script. In *The Linguistics of Maya Writing*, S. Wichmann (éd.), p. 259-289, University of Utah Press, Salt Lake City.
- ROBICSEK, FRANCIS ET DONALD M. HALES
1981
The Maya Book of the Dead: The Ceramic Codex, University of Virginia Art Museum, Charlottesville.
- RUBÍN DE LA BORBOLLA, DANIEL F. ET HUGO CEREZO DARDÓN
1953
Guatemala: Monumentos históricos y arqueológicos, Instituto Panamericano de Antropología e Historia, Mexico.
- RUPPERT, KARL, J. E. S. THOMPSON ET TATIANA PROSKOURIAKOFF
1955
Bonampak, Chiapas, Mexico, Carnegie Institution of Washington, Publication 602, The Carnegie Institution of Washington, Washington.
- RUZ L., ALBERTO
1951
Chichen-Itza y Palenque, ciudades fortificadas. In *Homenaje al Doctor Alfonso Caso*, p. 331-342, Imprenta Nuevo Mundo, Mexico.
- SABLOFF, JEREMY A.
ET E. WYLLYS ANDREWS V (éd.)
1986
Late Lowland Maya Civilization: Classic to Postclassic, University of New Mexico, Albuquerque.
- SALAZAR, MANUEL DE JESÚS Y VICENTA TELÓN SAJACABÓN DE SALAZAR
1998
Ruk'u'x Maya Na'oj (Valores Mayas), PROMEM / Unesco / Países Bajos, Guatemala.

- SATURNO, WILLIAM
2009
Centering the Kingdom, Centering the King: Maya Creation and Legitimization at San Bartolo. In *The Art of Urbanism. How Mesoamerican Kingdoms Represented Themselves in Architecture and Imagery*, W. L. Fash et L. López Luján (éd.), p. 111-134, Dumbarton Oaks Pre-Columbian Symposia and Colloquia, Dumbarton Oaks Research Library and Collection / Harvard Press, Washington.
- SATURNO, WILLIAM, KARL TAUBE ET DAVID STUART
2005
The Murals of San Bartolo, El Peten, Guatemala, Part 1: The North Wall, Ancient America, 7, Center for Ancient American Studies, Barnardsville.
- SATURNO, WILLIAM A., KARL TAUBE, DAVID S. STUART, BORIS BELTRÁN ET EDWIN ROMÁN
2006
Nuevos hallazgos arquitectónicos y pictóricos en la pirámide de Las Pinturas, San Bartolo, Petén. In *XIX Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala*, J. P. Laporte, B. Arroyo et H. D. Mejía (éd.), p. 571-578, Instituto de Antropología e Historia, Guatemala.
- SCHELE, LINDA ET DAVID FREIDEL
1990
A Forest of Kings, W. Morrow and C^o, New York.
- SCHELE, LINDA ET PETER MATHEWS
1991
Royal visits and other intersite relationships among the Classic Maya. In *Classic Maya Political History*, P. Culbert (éd.), p. 226-252, Cambridge University Press, Cambridge.
- SCHELE, LINDA ET MARY MILLER
1986
The Blood of Kings: Dynasty and Ritual in Maya Art, George Braziller Inc. / Kimbell Art Museum, New York / Fort Worth.
- SCHELLHAS, PAUL
1987
Die Göttergestalten der Mayahandschriften. Ein mythologisches Kulturbild aus dem alten Amerika, Verlag von Richard Bertling, Dresde.
- 1904
Representations of Deities of the Maya Manuscripts. Papers of the Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology, 4 (1), Harvard University, Cambridge, Massachusetts.
- SCHLESINGER, STEPHEN E., STEPHEN KINZER ET JOHN H. COATSWORTH
1999
Bitter fruit: The story of the American coup in Guatemala, David Rockefeller Center for Latin American Studies, Harvard University, Cambridge, Massachusetts.
- SCHUSTER, JACK C., JOSE MONZON S., FAUSTINO CAMPOSECO ET JACQUELINE CAMACHO
2010
Proyecto Arthropoda de la Cuenca Mirador, Peten, Guatemala, Laboratorio de Entomología Sistemática, Universidad del Valle, and the Foundation for Anthropological Research, FARES, Idaho, 68 p.
- SELLER, EDUARD
1915
Beobachtungen und Studien in den Ruinen von Palenque, Verlag der Königl. Akademie der Wissenschaften, Berlin.
- SHARER, ROBERT J.
1994
The Ancient Maya (5^e édition), Stanford University Press, Stanford.
- SHARER, ROBERT J. ET DAVID W. SEDAT
1987
Archaeological Investigations in the Northern Maya Highlands, Guatemala: Interaction and the Development of Maya Civilization, The University Museum Monograph, 59, University of Pennsylvania, Philadelphie.
- SHARER, ROBERT J., DAVID W. SEDAT, LOA P. TRAXLER, JULIA C. MILLER ET ELLEN E. BELL
2005
Early Classic Royal Power in Copan: The Origins and Development of the Acropolis (ca. A.D. 250-600). In *Copán: The History of an Ancient Maya Kingdom*, E. W. Andrews et W. L. Fash (éd.), p. 139-199, School of American Research, Santa Fe.
- SHOOK, EDWIN M.
ET MARION POPENOE DE HATCH
1978
The Ruins of El Balsamo, *Journal of New World Archaeology*, vol. III, n° 1, Institute of Archaeology, University of California, Los Angeles.
- 1999
Las Tierras Altas Centrales: Periodos Preclásico y Clásico. In *Historia general de Guatemala*, M. Popenoe de Hatch et J. Lujan M. (éd.), t. 1, p. 289-318, Fundación para la Cultura y el Desarrollo, Guatemala.
- SIEMENS, ALFRED H. ET DENNIS E. PULESTON
1972
Ridged fields and associated features in Southern Campeche: New Perspectives on the Lowland Maya, *American Antiquity*, 37 (2), p. 228-239.
- SMITH, A. LEDYARD
1950
Uaxactun, Guatemala: Excavations of 1931-1937, Carnegie Institution of Washington, Washington.
- 1955
Archaeological Reconnaissance in Central Guatemala, Carnegie Institution of Washington, Publication 608, Washington.
- SPINDEN, HERBERT H.
1913
A Study of Maya Art: Its Subject Matter and Historical Development, Peabody Museum of Archaeology and Ethnology, Harvard University, Memoirs, vol. 6, Harvard University, Cambridge.
- SPRAJC, IVAN
2004
Maya Sites and Monuments in Campeche, Mexico, *Journal of Field Archaeology*, vol. 29 (3-4), p. 385-407.
- 2005
Archaeological Reconnaissance in Southern Campeche, Mexico: 2004 Field Season Report. Field report on NGS Grant #7592-04, Scientific Research Center of the Slovenian Academy of Sciences and Arts, Ljubljana, 2005, 14 p.
- STAINES CICERO, LETICIA (éd.)
2001
La pintura mural prehispánica en México, II: área maya, tomo III: estudios, Universidad Nacional Autónoma de México, Instituto de Investigaciones Estéticas, Mexico.
- STUART, DAVID
1988
The Rio Azul Cacao Pot: Epigraphic Observations on the Function of a Maya Ceramic Vessel, *Antiquity*, 62 (234), p. 153-157.
- 2000
‘The Arrival of Strangers’: Teotihuacan and Tollan in Classic Maya History. In *Mesoamerica's Classic Heritage: From Teotihuacan to the Aztecs*, D. Carrasco, L. Jones et S. Sessions (éd.), p. 465-513, University Press of Colorado, Boulder.
- 2005
The Inscriptions from Temple XIX: A Commentary, Pre-Columbian Art Research Institute, San Francisco.
- STUART, DAVID ET STEPHEN HOUSTON
1994
Classic Maya Place Names, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, Washington.
- SUHLER, CHARLES, TRACI ARDEN, DAVID FREIDEL ET DAVE JOHNSTONE
2004
The Rise and Fall of Terminal Classic Yaxuna, Yucatán, México. In *The Terminal Classic in the Maya Lowlands: Collapse, Transition and Transformation*, A. A. Demarest, P. M. Rice et D. S. Rice (éd.), p. 450-484, University Press of Colorado, Boulder.
- SUYUC, EDGAR, BEATRIZ BALCARCEL, FRANCISCO LÓPEZ, ENRIQUE MONTERROSO R. ET SILVIA ALVARADO
2005
Excavaciones en el Sitio La Muerta, El Mirador, Peten. In *XVIII Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala, 2004*, J. P. Laporte, B. Arroyo, H. E. Mejía (éd.), p. 75-90. Ministerio de Cultura y Deportes, Instituto de Antropología e Historia, Asociación Tikal, FAMSI, Inc.
- TAINTER, JOSEPH A.
1988
The Collapse of Complex Societies, Cambridge University Press, Cambridge.
- TAUBE, KARL A.
1985
The Classic Maya Maize God: A Reappraisal. In *Fifth Palenque Round Table*, V. M. Fields (éd.), p. 171-181, Pre-Columbian Art Research Institute, San Francisco.
- 1992
The Major Gods of Ancient Yucatan. Studies in Pre-Columbian Art and Archaeology, n° 32, Dumbarton Oaks, Washington.
- 2004a
Flower Mountain: Concepts of Life, Beauty and Paradise Among the Classic Maya, *RES: Anthropology and Aesthetics*, 45, p. 69-98.
- 2004b
The Stairway Sculptures of Structure 10L-16: Fire and the Evocation and Resurrection of K'inich Yax K'uk'Mo'. In *Understanding Early Classic Copán*, E. Bell, M. Canuto et R. Sharer (éd.), p. 265-296, University of Pennsylvania Museum of Archaeology and Anthropology, Philadelphie.
- 2004c
Olmeque Art at Dumbarton Oaks, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, Washington.
- 2005
The Symbolism of Jade in Classic Maya Religion, *Ancient Mesoamerica*, 16, p. 25-50.
- 2009a
The Maya Maize God and the Mythic Origins of Dance. In *The Maya and their Sacred Narratives – Text and Context of Maya Mythologies*, G. Le Fort, R. Gardiol, S. Matteo et C. Helmke (éd.), p. 41-52, Verlag Anton Saurwein, Markt Schwaben.
- 2009b
The Womb of the World: The *Cuauhxicalli* and Other Offering Bowls in Ancient and Contemporary Mesoamerica, *Maya Archaeology*, 1, p. 86-106. Precolumbia Mesoweb Press, San Francisco.
- TAUBE, KARL, WILLIAM SATURNO, DAVID STUART ET HEATHER HURST
2010
The Murals of San Bartolo, El Peten, Guatemala, Part 2: The West Wall, Ancient America, 10, Center for Ancient American Studies, Barnardsville.

TEDLOCK, DENNIS

1985

Popol Vuh. The Definitive Edition of the Mayan Book of the Dawn of Life and the Glories of Gods and Kings, Simon and Schuster, Inc., New York.

THOMPSON, J. ERIC S.

1950

Maya Hieroglyphic Writing: An Introduction, Carnegie Institution of Washington, Washington.

1954

The Rise and Fall of Maya Civilization, University of Oklahoma Press, Norman.

TRIGGER, BRUCE

1984

Alternative archeologies: Nationalist, colonialist, imperialist, *Man*, 19, p. 355-370.

1989

A History of Archaeological Thought, Cambridge University Press, Cambridge.

VALDÉS, JUAN ANTONIO

1989

El Grupo H de Uaxactun: evidencias de un centro de poder durante el Preclásico. In *Memorias del Segundo Coloquio Internacional de Mayistas. Agosto 1987*, vol. I, p. 603-623, Universidad Nacional Autónoma de México, México.

1998

Kaminaljuyú, Guatemala: descubrimientos recientes sobre el poder y el manejo hidráulico. In *Memorias del Tercer Congreso Internacional de Mayistas*, p. 752-770, Universidad Nacional Autónoma de México, México.

VALDÉS, J. ANTONIO, FEDERICO FAHSEN ET HÉCTOR ESCOBEDO

1999

Reyes, tumbas y palacios. La historia dinástica de Uaxactun, Universidad Nacional Autónoma de México, Instituto de Antropología e Historia, Guatemala, Mexico.

VALDÉS, JUAN ANTONIO ET L. E. WRIGHT

2005

The Early Classic and its antecedents at Kaminaljuyu. In *Understanding Early Classic Copan*, E. Bell, M. Canuto et R. J. Sharer (éd.), p. 337-355, University of Pennsylvania, Philadelphia.

VARGAS DE LA PEÑA, LETICIA ET VÍCTOR R. CASTILLO B.

2005

Hallazgos recientes en Ek'Balam, *Arqueología mexicana*, XIII (76), p. 56-63.

VELÁZQUEZ MORLET, ADRIANA ET ENRIQUE NALDA

2005

Los mayas en la península de Yucatán. Viejas ideas, nuevas ideas, *Arqueología mexicana*, XIII (75), p. 30-37.

WAHL, DAVID, THOMAS SCHREINER ET ROGER BYRNE

2004

La secuencia paleo-ambiental de la Cuenca Mirador en el Petén. In *XVIII Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala, 2004*, J. P. Laporte, B. Arroyo et H. Escobedo (éd.), FAMSI: www.famsi.org/reports/03101es/05wahl_schreiner/05wahl_schreiner.pdf

2005

La secuencia paleo-ambiental de la Cuenca Mirador en Peten. In *XVIII Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala, 2004*, J. P. Laporte, B. Arroyo, H. E. Mejía (éd.), p. 53-58, Ministerio de Cultura y Deportes, Instituto de Antropología e Historia, Asociación Tikal, FAMSI, Inc.

WAHL, DAVID, ROGER BYRNE, THOMAS SCHREINER ET RICHARD HANSEN

2006

Holocene vegetation change in the northern Peten and its implications for Maya prehistory, *Quaternary Research*, 65, p. 380-389. (www.sciencedirect.com; www.elsevier.com/locate/yqres)

2007

Palaeolimnological Evidence of late-Holocene Settlement and Abandonment in the Mirador Basin, Peten, Guatemala, *The Holocene*, 17 (6), p. 813-820, Sage Publications. (<http://hol.sagepub.com/cgi/content/abstract/17/6/813>)

WAHL, DAVID, THOMAS SCHREINER, ROGER BYRNE ET RICHARD HANSEN

2007

A Paleoeological Record from a Maya Reservoir in the North Peten, *Latin American Antiquity*, 18, p. 212-222.

WEBSTER, DAVID

1972

The Fortifications of Becan, Campeche, Mexico. Thèse de doctorat, Faculty of the Graduate School, University of Minnesota.

1975

Warfare and the Evolution of the State: A Reconsideration, *American Antiquity*, 40 (4), p. 464-447.

1976a

Defensive Earthworks at Becan, Campeche, Mexico: Implications for Maya Warfare. Middle American Research Institute, Publication 41, Tulane University, Nouvelle-Orléans.

1976b

Lowland Maya Fortifications. In *Proceedings of the American Philosophical Society*, 120, vol. 5, p. 361-371.

1977

Warfare and the Evolution of Maya Civilization. In *The Origins of Maya Civilization*, R. E. W. Adams (éd.), p. 335-372, University of New Mexico Press, Albuquerque.

1980

Spatial Bounding and Settlement History at Three Walled Northern Maya Centers, *American Antiquity*, 45 (4), p. 834-844.

1999

Ancient Maya Warfare. In *War and Society in the Ancient and Medieval World: Asia, the Mediterranean, Europe and Mesoamerica*, K. Raaflaub et N. Rosenstein (éd.), p. 333-360. Center for Hellenic Studies, Trustees for Harvard University, Washington.

2005

Rivalidad, faccionalismo y guerra maya durante el Clásico Tardío. In *La guerra entre los antiguos mayas. Memoria de la Primera Mesa Redonda de Palenque*, S. Trejo (éd.), p. 17-38, Instituto Nacional de Antropología e Historia, México.

WEBSTER, DAVID, JAY SILVERSTEIN, TIMOTHY MURTHA, HORACIO MARTÍNEZ ET KIRK STRIAGHT

2004

The Tikal Earthworks: a Maya Altepeltl Boundary? Version préliminaire d'un article pour le 2004 Symposium on Urbanism in Mesoamerica.

WEBSTER, D., T. MURTHA, K. STRIGHT, H. MARTÍNEZ, R. TERRY, R. BURNETT, R. SWEETWOOD, W. ALVARADO, I. MONTEPEQUE ET J. SILVERSTEIN

2006

Nuevos Trabajos e Interpretaciones de los Terraplenes de Tikal: Segunda Temporada de campo. In *XIX Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala, 2005*, J. P. Laporte, B. Arroyo et H. Escobedo (éd.), p. 695-703. Museo Nacional de Arqueología y Etnología, Guatemala.

WOODBURY, R. B. ET TRIK, A. S.

1953

The Ruins of Zaculeu, Guatemala, United Fruit Company, Richmond, 2 vol.

YOFFEE, NORMAN ET GEORGE COWGILL (éd.)

1988

The Collapse of Ancient States and Civilizations, University of Arizona Press, Tucson.

ZENDER, MARC

1999

Greater Palenque kingdom, *Pre-Columbian Art Research Institute Newsletter*, 30, p. 4-5.

Cet ouvrage est coédité par
Somogy éditions d'art
et le musée du quai Branly
direction éditoriale
Dominique Michelet

Somogy éditions d'art
coordination éditoriale
Clémentine de la Féronnière

fabrication
Michel Brousset,
Béatrice Bourgerie
Julie Dalle-Ave

contribution éditoriale
Renaud Bezombes

traduction de l'anglais vers le français
Marianne Bouvier (textes de Tomás José Barrientos Quezada,
Oswaldo Chinchilla Mazariegos, David Stuart, Karl Taube,
Stephen D. Houston, David Freidel, Arthur Demarest)
Jean-Yves Cotté (texte de Richard D. Hansen et Edgar Suyuc-Ley)

traduction de l'espagnol vers le français
Thomas de Kayser (textes de Juan Carlos Meléndez Mollinedo,
Bárbara Arroyo, Ernesto Arredondo Leiva et
Manuel de Jesús Salazar Tetzagüic)

conception graphique
Tauros / Ibach

musée du quai Branly
responsable du pôle papier
Muriel Rausch

coordination éditoriale
Christine Maine

© Somogy éditions d'art, Paris, 2011
© Musée du quai Branly, Paris, 2011

ISBN Somogy 978-2-7572-0427-6
ISBN musée du quai Branly 978-2-35744-030-2
dépôt légal : juin 2011
imprimé en Italie (Union européenne)

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

pages 10; 17; 26; 29; 37; 38; 40; 46; 47; 58; 59; 61; 63; 64; 65; 67; 70; 82; 93; 96 à 191 et couverture
photographies Ricky López Bruni © Ricky Lopez, <http://www.rickylopezbruni.com>
20 courtesy of the Peabody Museum of Archaeology and Ethnology, Harvard University, 58-54-20/58885
12; 69; 76; 81, fig. 6; 87; 88 © photo Jean-Pierre Courau
23 courtesy of MUNAE, Guatemala and Carnegy Institution, Washington, D.R.
8; 32; 35 photo R.D. Hansen © FARES 2010
28 photo © Bárbara Arroyo
14 photo © M. C. Arnauld
34 dessin Studio C, Guatemala, courtesy of Fernando Paiz, D.R.
30, fig. 4 courtesy of Proyecto de Rescate Naranjo
31, fig. 5 illustration Edgar Arevalo, courtesy of Proyecto de Rescate Naranjo
79; 80; 81, fig. 5; 86 photo © Dominique Michelet
41 photo © Alain Breton
42 courtesy of the President and Fellows of Harvard College
50; 51 dessin © Heather Hurst, D.R.
52; 53, fig. 5a, fig. 4; 54; 55, fig. 5, fig. 6; 56; 57, fig. 7 dessins et photo © Karl Taube, D.R.
52; 53, fig. 5b dessin © Simon Martin, D.R.
71 dessin, Linda Schele © David Schele, courtesy Foundation for the Advancement of Mesoamerican Studies, Inc. www.famsi.org
77 dessin © Victor R. Castillo B., D.R.
22, fig. 2 © Fuentez y Gúzman, D.R.
24; 25 © Juan Antonio Valdés, D.R.
73, fig. 4 © Arthur Demarest, D.R.
74 © Pedro R. Dozal et David F. Potter, D.R.

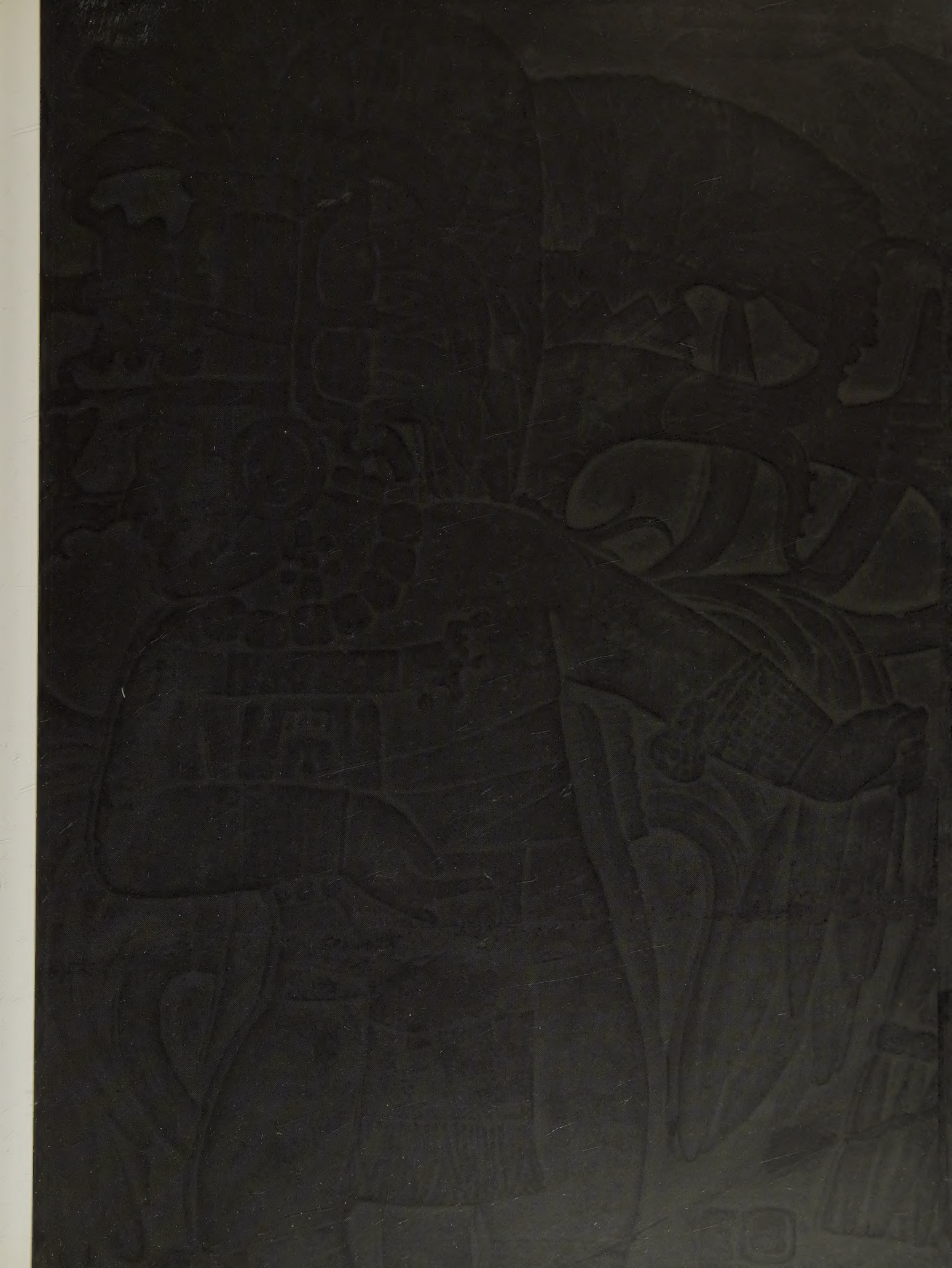
Les cartes sont réalisées par Thierry Renard

Toutes les notices du catalogue ont été rédigées par
l'équipe du Museo Nacional de Arqueología y Etnología
à l'exception de la notice figurant p. 154, signée Harri Kettunen

cet ouvrage
est composé en
Walbaum

la photogravure
est réalisée par
Quat'Coul, Toulouse

achevé d'imprimer
sur les presse de
Re.Bus, Italie
en juin 2011



Après une exposition consacrée à la civilisation teotihuacan, le musée du quai Branly, en étroite association avec le Museo Nacional de Arqueología y Etnología du Guatemala, poursuit sa mission de mise en valeur du patrimoine méso-américain.

C'est aussi la première fois en France que des œuvres guatémaltèques aussi prestigieuses sont rassemblées.

Les Mayas représentent une des cultures les plus florissantes du monde précolombien. L'architecture en est l'un des fleurons, comme en témoignent les imposants vestiges de palais et de temples.

Les Mayas sont également renommés pour avoir développé un remarquable système d'écriture, le plus complet de toute l'Amérique précolombienne, qui a fait dire au photographe et explorateur Désiré Charnay : « Les nombreuses inscriptions que renferment Palenque et les temples de la montagne attendent le Champollion qui doit faire cesser le mutisme de leur table de pierre. »

978-2-7572-0427-6 29 €

